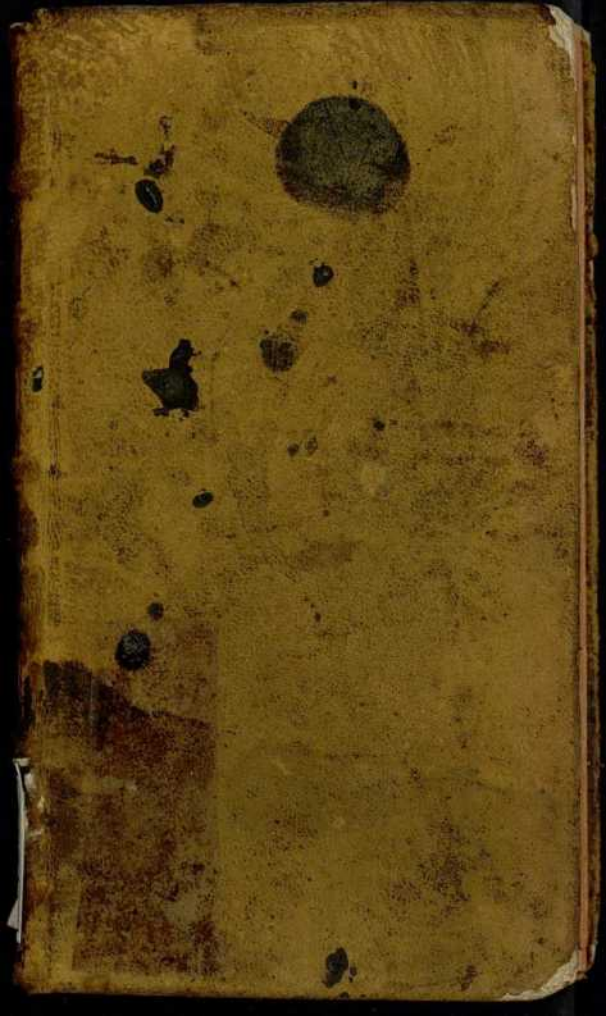
LECOLE
DU
MONDE

A
47
266



G.D.-3 (04)

A-37 (4) NLEN

BIBLIO

Sala

Tabla

Número 3

# L'ECOLE
DU
# MONDE.
*OU*
# INSTRUCTION
D'UN PERE A UN FILS,
*TOUCHANT*
**LA MANIERE DONT IL FAUT**
vivre dans le Monde.

*Par Monsieur* LE NOBLE.

NOUVELLE-EDITION.

TOME QUATRIE'ME.

R
1559

A PARIS,
Chez LE CLERC, Grand'Salle du Palais,
à la Prudence.

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

G.D. 37 (04)

~~13~~
~~2-19~~

A-37 (04) NLEN

BIBLIO
Sala A
47
366

# L'ECOLE
DU
# MONDE.
*OU*
# INSTRUCTION
D'UN PERE A UN FILS,
*TOUCHANT*
**LA MANIERE DONT IL FAUT**
vivre dans le Monde.

*Par Monsieur* LE NOBLE.

NOUVELLE-EDITION.

TOME QUATRIE'ME.

R
1559

A PARIS,
Chez LE CLERC, Grand'Salle du Palais, à la Prudence.

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XIXe. ENTRETIEN.

*Du contentement de l'Esprit.*

ARISTIPE.

LE jour de la naissance du premier Prince de la terre me fit faire la derniere fois un petit écart qui n'étoit pas tout-à-fait de la suite de nos entretiens ; il faut à présent en reprendre le fil : & puisque la saison nous oblige à nous approcher du feu, prenez un siege auprès de moi, & continuez à me prêter votre attention.

TIMAGENE.

Les choses que vous me dites dans le

dernier entretien ſont ſi relevées, & me donnerent une ſi grande ſatisfaction, que je ſouhaiterai toûjours que de pareils écarts ſuſpendent les matieres deſtinées à nos entretiens; & me voilà prêt à profiter de ce que vous voulez bien aujourd'hui me dire.

ARISTIPE.

Vous voyez ce feu qui par ſa chaleur moderée chaſſe le froid importun que nous reſſentions, & nous fait goûter un certain plaiſir qui s'inſinuë dans le corps, & qui rendant les nerfs plus ſouples & plus agiles que lorſqu'ils ſont enchaînés par la rigueur du froid, contribuë auſſi à la vivacité de l'eſprit: Mais ce même feu dont nous tirons une utilité ſi avantageuſe par ſon uſage moderé, ſeroit capable de brûler ma maiſon & de me conſumer moi-même, ſi je donnois à ſa violence tous les alimens qu'il pourroit engloutir; & ſi d'un autre côté je ne m'en ſervois point, je mourrois de langueur & dans un engourdiſſement général de toutes les parties de mon corps.

TIMAGENE.

Vous ne me parlez pas de cet effet naturel du feu, que vous n'ayez quelques vûës pour l'application que vous en voulez faire: Où prétendez-vous con-

duire mon eſprit par ce préambule?

ARISTIPE.

Comme je veux aujourd'hui vous entretenir du contentement de l'eſprit, qui dépend uniquement de la tranquillité qu'il ſe donne à lui-méme par ſa force & par l'empire qu'il prend ſur les mouvemens du cœur, & que cette tranquillité n'eſt pas moins troublée par la bonne que par la mauvaiſe fortune; je vous donne cette idée du feu, que je compare à cette fortune: car comme le corps qui eſt entierement privé du feu, ſouffre par le froid qui engourdit les muſcles & les nerfs, & que celui qui s'approche d'un trop grand feu en eſt incommodé par l'excès de la chaleur; auſſi l'homme qui ſe voit abſolument privé de la fortune, eſt dans un abattement qui enchaîne ſa vertu & qui lui abat le cœur, & celui qui a trop de proſpérité eſt aiſément porté au vice; & ainſi l'un & l'autre ſont troublés, ou par l'inquiétude de l'indigence, ou par le tumulte des paſſions fomentées par la richeſſe, & n'ont plus cette tranquillité qui fait le contentement de l'eſprit.

TIMAGENE.

Vous prétendez donc aujourd'hui me faire connoître de quelle maniere un eſ-

prit peut se rendre content, soit qu'il possede des richesses, soit qu'il soit privé de biens & maltraité de la fortune.

ARISTIPE.

Puisque je vous ai expliqué la maniere dont on peut pousser la fortune dans les differentes professions du monde; que je vous ai parlé du Mariage, auquel la plûpart des hommes ne pensent que dans la vûë de se mettre plus à leur aise & de fixer leur fortune: Après ces connoissances, soit que par l'habileté de votre profession & par l'heureux choix d'un bon Mariage vous soyez dans la voye de la prospérité; soit que les choses n'ayent pas tourné selon vos souhaits, n'est-il pas nécessaire de vous apprendre dans cet état de quelle maniere vous devez vous conduire, pour vous donner par la force de votre esprit cette tranquillité qui fait la béatitude mondaine? car quoique je vous aye déja entretenu de l'usage des biens & des honneurs, cela ne peut pas vous satisfaire sur ce que j'ai présentement à vous dire.

TIMAGENE.

Je vous écouterai avec toute l'attention que je dois à vos bontés, & d'autant plus que je crois qu'il y a peu de personnes dans le monde qui ne tombent

dans l'abus de leur proſpérité, ou dans la déſolation lorſque la fortune ne répond pas à leurs déſirs.

ARISTIPE.

Vous avez vû dans votre Horace, avec quelle délicateſſe il ſe raille de ce gueux qui ſouhaite en labourant ſa terre y trouver un tréſor immenſe, & qui compte en ſoi-même les uſages ridicules qu'il feroit de ſa bonne fortune, & comme il l'employeroit à l'aſſouviſſement de ſes paſſions : Mais pour ne point conſumer inutilement le tems, comme ce que j'ai à vous dire dépend de l'idée juſte qu'on doit prendre de la richeſſe & de la pauvreté, il eſt à propos que vous en ayez une connoiſſance parfaite ſelon mon ſens. Sçavez-vous bien ce que c'eſt que la richeſſe, & quelle idée l'homme ſage en doit concevoir?

TIMAGENE.

Il me ſemble que vous m'avez déja dit qu'être riche n'eſt autre choſe que de poſſeder beaucoup d'or & d'argent, ou les choſes que cet or & que cet argent vous peuvent produire.

ARISTIPE.

J'avouë que voilà materiellement ce qu'on appelle parmi les hommes la richeſſe; mais il faut que vous en con-

ceviez une autre idée : & pour vous la faire comprendre en un ſeul mot, je vous dirai que la richeſſe conſiſte à ne manquer de rien, & que celui à qui moins de choſes manquent eſt celui qui eſt le plus riche.

TIMAGENE.

Eh bien ! ne demeurez-vous pas d'accord que celui qui poſſède beaucoup d'or & d'argent ne manque de rien, & que par conſéquent plus il en a, plus il eſt riche.

ARISTIPE.

Vous vous trompez groſſierement : n'eſt-il pas certain que ce que vous ſouhaitez vous manque, & que ſi vous ne déſirez rien, il ne vous manque rien ? Ainſi la véritable richeſſe n'eſt pas de poſſeder beaucoup d'or & d'argent, qui amenent ſouvent à leur ſuite toute ſorte de déſirs ; mais c'eſt de mettre ſon eſprit en état de ne rien ſouhaiter : car auſſi-tôt que vous aurez gagné ſur votre eſprit de ne rien déſirer, rien ne vous manquera, puiſque vous ne ſentez point, le défaut de ce que vous ne ſouhaitez point, le déſir préſuppoſant néceſſairement la privation de la choſe déſirée ; & c'eſt par cette raiſon que le riche & avare Monſieur Tiremaille eſt pauvre au milieu de ſes

richeſſes, puiſque quoique ſes coffres ſoient remplis de ſacs juſqu'à la gueule, il ne laiſſe pas que de dévorer avidement du cœur, par des déſirs inquiets, tout l'or qu'il voit entre les mains des autres; & qu'au contraire le généreux Criton dépoüillé de toutes choſes hors de ſa vertu & de ſa philoſophie, eſt riche dans ſon indigence, parce qu'il ne ſouhaite rien, & qu'il croit que la richeſſe n'a que deux dégrés, le premier d'avoir le néceſſaire, & le ſecond d'avoir le commode; que dès qu'on a le premier, l'eſprit doit être tranquille; & que le ſecond doit être l'accompliſſement de tous les vœux, puiſque ce qui eſt au-de-là tombe dans la ſuperfluité, & amene néceſſairement le vice & l'abus.

TIMAGENE.

Je vois bien que vous voulez regler la richeſſe ſur la penſée de Seneque, qui dit que ſi l'on veut ſe regler ſur les beſoins de la nature, l'on n'eſt jamais pauvre; mais que ſi l'on veut regler la richeſſe ſur l'opinion que l'on s'en forme, on ne ſera jamais riche.

ARISTIPE.

Votre Philoſophe hypocrite, qui parloit tout autrement qu'il ne vivoit, nous a dit de fort bonnes choſes: car étant le

plus riche, le plus somptueux, le plus ambitieux & le plus délicieux des Philosophes, si on lit ses écrits, on n'y trouve qu'un mépris continuel des richesses, de la vie, & des grandeurs ; mais sa vie répondoit mal au faste de sa sagesse. Cet autre Philosophe de Thebes, le sage Crates, étoit bien plus pénetré des véritables sentimens de la vertu & de l'inutilité des grandes richesses, lorsqu'en mourant il déposa chez un Banquier une grosse somme d'argent dans laquelle il avoit converti tout son bien & ordonna par son Testament, que si ses enfans étoient des idiots & sans vertu, cet argent leur fût rendu, mais que s'ils étoient vertueux Philosophes, on le distribuât au peuple.

TIMAGENE.

Voilà une fort plaisante idée pour un homme d'esprit : si mon fils est honnête-homme je le desherite ; s'il est un fripon & qu'il ne vale rien, je veux qu'il soit mon héritier. Car voilà, ce me semble, le résultat du Testament boufon de ce Philosophe.

ARISTIPE.

Il montroit par-là que les richesses étoient inutiles à l'homme qui cherche la sagesse & la vertu, parce que souvent el-

les y apportent obſtacle ; mais qu'un homme qui n'a pas cette ſageſſe & cette vertu pour élever ſon cœur au-deſſus de l'attrait des biens materiels, a beſoin de ces biens pour ſoûtenir une vie vulgaire. Ainſi cette diſpoſition que vous voulez railler, me paroît partir du fond d'une ſageſſe conſommée, mais dont il ne faudroit pas propoſer l'exemple dans le ſiécle où nous ſommes, où l'on ne meſure les hommes qu'à l'aune de leur bien, & où l'on ne peſe leur mérite qu'au poids de leur bourſe.

TIMAGENE.

Mais puiſque nous vivons dans un ſiecle où la Philoſophie de Crates n'eſt plus de recette, il faut donc prendre d'autres idées ſur le bien.

ARISTIPE.

Ciceron qui vivoit dans le tems floriſſant de la République Romaine, & lorſque les richeſſes n'étoient pas moins recherchées qu'elles le ſont aujourd'hui, nous donne ſur elles une leçon qui comprend tout ce que l'on peut dire pour n'en pas abuſer. Voici, dit-il à ſon Fils, de quelle maniere je déſire que vous ſoyez riche : que ce que vous poſſedez ſoit bien acquis : que les moyens dont vous vous ſerez ſervi pour l'acquerir,

ne puiſſent vous apporter, ni de la honte pour vous, ni de la haine du public: augmentez-le par votre vigilance & votre économie, & employez-le plutôt en bienfaits & en libéralités, qu'à contenter vos plaiſirs & ſatisfaire vos paſſions. Voilà la leçon qu'un Payen donnoit à ſon fils, pour lui inſinuer les moyens de vivre tranquille & content au milieu des richeſſes; & par ce ſentiment vous pouvez juger que celui du ſage mondain ne s'écarte pas de ceux que doit avoir un homme éclairé des lumieres de la Religion.

TIMAGENE.

Je conçois déja par la premiere idée du ſentiment de ce Romain, qu'il n'eſtimoit les richeſſes que par deux qualités, leur acquiſition légitime & leur bon uſage.

ARISTIPE.

L'acquiſition légitime d'un bien, eſt la premiere ſource de la tranquillité de l'eſprit dans ſa poſſeſſion; car peut-on s'imaginer qu'un homme que le crime aura enrichi n'ait pas dans l'ame tout le trouble que le remords y produit? & la ſeconde ſource de cette tranquillité c'eſt de ne le point employer à fomenter tout ce qui excite du tumulte dans l'eſprit;

c'eſt-à-dire, les paſſions déreglées. Mais comme je vous ai dit que je vous entretiendrois des moyens d'arriver à la tranquillité de l'ame qui fait le contentement de l'eſprit, & que l'homme peut être conſideré en deux états, dans celui de la richeſſe, & dans celui de la pauvreté; ces differens états partageront ce que j'ai à vous dire.

TIMAGENE.

Vous ferez un grand coup ſi vous pouvez me faire connoître comment un homme peut vivre content dans la pauvreté.

ARISTIPE.

L'homme, ſelon l'opinion vulgaire, ſe peut conſiderer dans quatre états; dans l'indigence, dans la pauvreté, dans la richeſſe, & dans l'opulence : l'indigent manque de tout, le pauvre n'a que le néceſſaire; le riche a le commode, & l'opulent le ſuperflu. Je ne vous parlerai point de l'indigence qui eſt la fille de la pareſſe & ſouvent du vice; cet état pitoyable ne ſe rencontre jamais avec la vertu, & Dieu qui n'abandonne pas les oiſeaux qui lui ſont moins chers que l'homme, envoyeroit plutôt un corbeau dans le déſert porter du pain à l'Anachorette, que de laiſſer un homme vertueux ſans le néceſſaire abſolu : laiſſons donc là

l'indigent, ſoit qu'il le ſoit par ſon vice ou par ſa pareſſe, & ne parlons que des autres états que je réduis au pauvre & au riche, au pauvre qui n'a que le néceſſaire, & au riche qui outre le commode, a le ſuperflu.

TIMAGENE.

Et qui prétendez-vous qui puiſſe du riche ou du pauvre, arriver plus aiſément à la tranquilité, & par elle au contentement de l'eſprit?

ARISTIPE.

Vous vous imaginerez que je vous donnerai un paradoxe, lorſque j'avancerai qu'il eſt plus facile au pauvre qu'au riche, de ſe donner cette tranquilité: cependant il n'eſt rien de plus certain, & il me ſera fort aiſé de vous en faire demeurer d'accord, en ſuppoſant néanmoins que je vous parle de l'homme dont l'ame a de la pente pour la vertu.

TIMAGENE.

Vous me propoſez ſans doute un axiome qui ne me ſeroit pas tombé dans l'eſprit; car s'il étoit plus aiſé de vivre content dans la pauvreté que dans la richeſſe, pourquoi les vœux de preſque tous les hommes auroient-ils pour but les biens pour leſquels ils ſe donnent tant de peines?

ARISTIPE.

Pour vous faire concevoir la vérité de ma propoſition, je vous expliquerai quelles ſont les facilités que le vertueux trouve à ſe contenter dans la pauvreté, & enſuite je vous ferai la peinture des difficultés que le riche y rencontre : mais auparavant il faut établir en quoi conſiſte la tranquilité de l'ame ſelon la nature ; car ſi je vous parlois ſelon la Religion, j'aurois trop d'avantage dans ma propoſition, puiſque je n'aurois qu'à vous dire que la Sageſſe incarnée a elle-même pris le parti de la pauvreté, & qu'ayant dit qu'il étoit plus difficile à un riche attaché à ſes richeſſes de paſſer à la félicité, qu'à un chameau de paſſer par le trou d'une aiguille ; il n'y a point de voix publique de nos Publicains qui puiſſe être miſe en balance avec cet Oracle : ainſi je laiſſe à l'incomparable Burdelius à ſoutenir par cet endroit cette théſe en profond interprête des grandes vérités ; mais moi qui ne prétens avec vous raiſonner que ſur la morale humaine, je prétens en Philoſophe mondain, par les principes de cette morale, vous prouver cette vérité.

TIMAGENE.

J'attens avec impatience cette preuve.

ARISTIPE.

Avant que je tire ma concluſion, il eſt de l'ordre de vous établir mon principe; ainſi dites-moi, je vous prie, en quoi vous faites conſiſter la tranquilité de l'ame.

TIMAGENE.

Toutes les philoſophies conviennent que l'ame ne peut être tranquile qu'en ſe rendant la maîtreſſe des paſſions qui la peuvent agiter.

ARISTIPE.

Je ſuis bien-aiſe que vous conveniez vous-même du principe que je voulois vous établir, & d'où je prétens tirer la preuve de ce que je vous dis. En effet, le repos de l'ame eſt incompatible avec le trouble des paſſions; l'amour, le vin, la colere, l'ambition, l'avarice, l'envie, & le jeu, ne laiſſent point une ame tranquille. Or, c'eſt ſur ce même principe que tous les anciens Philoſophes qui ont regardé les biens comme l'objet de l'avarice, & l'inſtrument des autres paſſions, ont crû qu'ils ne méritoient pas la peine qu'on ſe donne pour les acquérir, & que par la ſeule lumiere de la raiſon, ils vous ont enſeigné qu'il n'y avoit pas un chemin plus court à la véritable richeſſe, que le mépris qu'on fait de la fauſſe.

TIMA-

TIMAGENE.

Et qu'appelloient-ils la véritable & la fauſſe ?

ARISTIPE.

Ils regardoient comme de faux biens ceux qui pouvoient ſe perdre, & comme véritables ceux qu'on ne pouvoit leur ôter. Ils regardoient l'or comme l'excrément d'une terre jaune, & l'argent comme l'écume d'une terre blanche, l'une & l'autre condenſées par la force du ſoleil, & à qui la ſeule cupidité avoit mis un prix qui les a rendus les idoles des hommes; & dans cette vûë comme ils connoiſſoient la richeſſe pour l'inſtrument & l'aiguillon du vice, ils ont par une raiſon contraire, regardé la pauvreté comme la compagne de la ſageſſe & de la vertu.

TIMAGENE.

Mais ces Philoſophes n'étoient-ils point comme ceux qu'on voit faire profeſſion de mendicité dans des maiſons très-bien rentées, & qui ſûrs de leurs pitances loüent par-tout la pauvreté ?

ARISTIPE.

Je ne doute point qu'il n'y ait eu de faux Philoſophes maſqués, mais il faut avoüer qu'il y en avoit beaucoup qui de

bonne foi embraſſoient une pauvreté volontaire, & qui regardoient les biens vulgaires comme un poids embaraſſant. C'eſt dans cet eſprit que Bias vit ſans s'émouvoir ſa maiſon pillée par ſes ennemis, & qu'interrogé de ce qu'il y avoit perdu : *Rien*, dit-il, *& j'emporte avec moi toutes mes richeſſes*, parce qu'il comptoit pour rien tout ce qu'on lui pouvoit ôter, & ne croyoit pas qu'il y eût d'autre bien que la vertu.

TIMAGENE.

Cependant la pauvreté eſt d'elle-même ſi terrible, que le Sage en compare l'abord à celui d'un Soldat armé, qui entre chez un hôte, & qui le ſurprend.

ARISTIPE.

Comme les hommes ſont de longue main remplis des fauſſes idées de la richeſſe, il ne faut pas s'étonner ſi le Sage a lui-même reconnu qu'au premier coup d'œil la pauvreté paroiſſoit rude, terrible, ſauvage, triſte, & d'un abord difficile ; mais ſi-tôt que la raiſon a diſſipé cette premiere impreſſion, & que l'eſprit s'eſt familiariſé avec elle, on trouve qu'elle a ſes avantages, & qu'il eſt beaucoup plus aiſé à la vertu de s'en accommoder, que des richeſſes.

TIMAGENE.

Mais la pauvreté ne laiſſe-t-elle pas un homme dans quantité de beſoins dont la richeſſe le garantit ?

ARISTIPE.

Ne m'avoüerez-vous pas que ce qui s'appelle véritablement beſoin, ſe réduit au néceſſaire : or, le néceſſaire ſe réduit à très-peu de choſe, & ainſi l'on ne peut jamais manquer de beaucoup, puiſque l'on ne manque proprement que de ce dont on a un beſoin abſolu : mais comme notre propoſition eſt d'examiner ſi la pauvreté eſt plus propre à donner à l'homme la tranquillité de l'eſprit que la richeſſe, il faut voir en quoi elle a pour cet effet l'avantage, & je trouve qu'elle l'a en trois choſes, dans la *liberté*, dans la *ſûreté*, & dans la facilité de *vaincre les paſſions* ; au lieu que la richeſſe eſt un *eſclavage*, qu'elle expoſe le riche à de très-grands *périls*, & qu'elle eſt *l'amorce des paſſions.*

TIMAGENE.

Montrez-moi comment vous prétendez que le pauvre eſt plus libre que le riche, qu'il eſt dans une plus grande ſûreté, & qu'il eſt moins ſujet à la domination des paſſions.

ARISTIPE.

Je commence par la liberté, & je dis que poſſéder plus de richeſſes qu'un autre n'en poſſéde, ce n'eſt autre choſe qu'avoir les épaules embaraſſées d'un fardeau plus péſant : en effet, il n'y a point de plus puiſſant inſtrument de la ſervitude des hommes que les biens, puiſque c'eſt par eux qu'ils s'enchaînent les uns les autres ; un riche n'eſt qu'un eſclave inquiet au milieu de ſes tréſors, & plus ils croiſſent, plus ſes chaînes s'appeſantiſſent, ainſi l'ame ne peut mieux ſe rendre libre que par le mépris qu'elle en fait.

TIMAGENE.

Juvenal cependant nous apprend que les pauvres n'oſent pas ſe donner en paroles, les libertés que ſe donnent les riches. Il y a, dit-il, bien des choſes qu'un homme n'oſe dire lorſqu'il a ſon habit déchiré.

ARISTIPE.

C'eſt une plaiſanterie du Satirique, & ce n'eſt pas de la liberté de médire ou de mal faire dont je vous parle ; c'eſt de cette liberté qui fait qu'on ſe poſſéde ſoi-même & qu'on ne peut avoir ſi-tôt qu'on eſt poſſédé des richeſſes. En effet, dites-moi ſi le philoſophe Socrate, ver-

tueux & ſans biens, au milieu de ſes fers, n'avoit pas l'ame infiniment plus libre que les iniques Juges, qui, eſclaves de leurs paſſions & d'un injuſte reſſentiment, ou d'une malicieuſe envie, le condamnérent ? Qui eſt-ce qui ne préféreroit pas cette pauvreté libre de Socrate au milieu des fers, à la richeſſe que Cleobule ſon Juge, & Beroé ſon accuſateur, avoient acquiſe par mille iniquités, & dont ils étoient les eſclaves.

TIMAGENE.

Pour moi j'aimerois mieux être mille fois le pauvre Socrate condamné, & dont la vertu ſera révérée juſqu'à la fin du monde, que d'être l'un de ces iniques Juges qui l'ont ſacrifié à la fureur & à la puiſſance de ſes ennemis.

ARISTIPE.

De quelles chaînes n'eſt point lié un riche qui veut conſerver & augmenter ſon bien ? n'eſt-on pas l'eſclave de celui à qui l'on obéit aveuglément, dans tout ce qu'il commande contre l'honneur, contre la nature & contre l'équité ? Pourquoi Theocrite vend-t-il le Sanctuaire & tous les Bénéfices qui ſont à ſa collation ? parce qu'il obéit à cet argent qui lui commande de le faire. Pourquoi le vieux Phrixus vend-t-il publiquement

la Juſtice ? C'eſt parce qu'il eſt eſclave de ſon intérêt ; mais le pauvre n'eſt point dans cet eſclavage honteux. Voyez d'un côté le Publicain Demonides, & de l'autre côté le vertueux Damis : l'un qui eſt un riche Publicain va tous les jours faire ſervilement ſa Cour à celui dont il dépend ; que de reſpects, que d'hommages à tous ceux qu'il croit en crédit auprès des Miniſtres ! Ne faut-il pas qu'il careſſe juſqu'aux Portiers & aux Laquais? Quels égards inquiets avec ſes confreres les Publicains, ou pour les fourber, ou pour éviter leurs fourbes ! Quelle ſervitude pour avoir l'œil exact ſur tous ceux qui ont relation avec lui ! Quelles contraintes dans toutes ſes actions, dans ſes démarches, dans ſes paroles, dans l'emploi de tous ſes momens ! Le bien qu'il ravit tous les jours, vaut-il la perte de ſa liberté, & n'eſt-il pas lié à ſa richeſſe avec des chaînes d'or ?

TIMAGENE.

J'avouë que ſa vie eſt bien malheureuſe, & qu'il la paſſe dans un terrible eſclavage.

ARISTIPE.

Damis au contraire, le pauvre & vertueux Damis, ne poſſéde que ce qui lui eſt abſolument néceſſaire pour n'avoir

pas beſoin de mendier ; mais il eſt maître de ſa perſonne, de ſon tems & de ſes actions : il ne voit que ceux qui lui plaiſent & dont il ne craint point l'œil farouche, ni les ſourcils froncés ; & content du peu qu'il a, il ne ſe rend point l'eſclave d'un autre pour en chercher davantage. Il aime ſon Dieu, ſon Roi, la vertu & ſon cabinet, & tout ce qu'il fait, il le fait avec droiture & liberté. Qui croyez-vous plus libre & plus tranquille d'eſprit, ou le riche Demonides, ou le pauvre Damis ?

TIMAGENE.

C'eſt Damis, ſans doute.

ARISTIPE.

Et par conſéquent plus content dans ſa pauvreté, que l'autre dans les richeſſes qu'il entaſſe tous les jours les unes ſur les autres. Pour ce qui eſt de la ſûreté, je ne crois pas que vous révoquiez en doute que le pauvre n'en ait tout l'avantage ſur le riche. Je n'ai point oüi dire que jamais on ait aſſaſſiné un Crocheteur pour avoir ſes crochets ; l'Aconit ne ſe boit point dans les gobelets de terre, mais il ſe diſtille dans les flacons de vermeil & ſe ſert dans les grands plats d'argent. Si Aridée n'avoit pas eu deux millions dans ſes cofres, Turpinius auroit-

il ſongé à précipiter ſes démarches trop lentes du côté de la biére ? Levinus eſt-il envié dans une unique petite chambre qu'il loüe à un ſecond étage, comme l'eſt Craſſus dans le brillant Hôtel qu'il a fait bâtir ? Cette envie ne ſuſcite-t-elle pas des ennemis qui accablent, & ne voit-on pas tous les jours qu'une grande fortune eſt la perte d'une grande calamité ?

TIMAGENE.

Mais plus un homme a de biens, mieux il eſt en état de réſiſter à ſes ennemis ; & une tour ne ſe défend-t-elle pas mieux qu'un pion ?

ARISTIPE.

Oüi, ſi le riche n'étoit pas plus envié ni plus attaqué que celui qui n'a pas de bien : mais on laiſſe ce dernier en paix ; tandis que de plus puiſſans, plus ſecrets, & plus politiques ennemis ſe liguent contre l'autre ; & bien loin que ſes richeſſes lui procurent de la ſûreté, c'eſt au contraire ce qui fait ſouvent ſa ruine. Le foudre ſe plaît à frapper la cime des montagnes, & tombe peu dans les vallées, & un ouragan déracine les plus gros chênes, tandis que les roſeaux en ſont quittes pour plier la tête. Si donc le pauvre eſt dans une plus grande ſécurité

que

que le riche, il faut par une conſéquence néceſſaire qu'il ſoit dans une plus grande tranquillité d'ame, & ainſi dans un plus grand contentement d'eſprit.

TIMAGENE.

Il eſt conſtant que les riches ſont plus enviés que ceux qui ſont dénués de biens, puiſque l'envie ne s'attache qu'à la richeſſe & la fortune; mais eſt-ce un avantage de n'être pas attaqué par le mépris qu'on fait de notre foibleſſe?

ARISTIPE.

Il ſuffit que cette ſûreté procure à celui qui eſt dénué de biens, une tranquillité d'ame plus grande que ne la peut avoir celui qui eſt riche; & je ne veux que cela pour prouver ma propoſition, qui eſt que l'on vit plus content dans la pauvreté vertueuſe & ſans deſirs, que dans l'abondance qui eſt toûjours inquiéte. En effet, dans quelles inquiétudes n'eſt point notre ami Philinte, des ſeules appréhenſions qu'il a qu'on ne vienne chez lui voler le tréſor qu'il y réſerve? Trois portes l'une ſur l'autre barrent l'entrée du lieu où il le ſerre, chaque porte ſe ferme à trois groſſes ſerrures; celle de ſa maiſon ne s'ouvre plus dès que le ſoleil eſt couché; de grandes cuves pleines d'eau ſont préparées pour les accidens

du feu ; un de ſes valets veille tour-à-tour ; toute la nuit lui-même dort peu, & s'éveille au moindre bruit d'une ſouris, & il ne fait point de ſommeil qui ne ſoit interrompu par des terreurs continuelles.

TIMAGENE.

Il eſt donc comme ce Philoſophe, qui reporta dès le lendemain à Alexandre les dix Talens qu'il lui avoit donnés, & ſe plaignit à lui de ce qu'il avoit envoyé dans ſa maiſon dix mille lutins, pour interrompre ſon ſommeil.

ARISTIPE.

Ou comme le Savetier du Conte de la Fontaine, qui ne chanta plus, n'eut plus le teint vermeil, & n'alla plus boire chopine au cabaret avec ſes camarades, ſi-tôt que ſon riche voiſin l'eût mis à ſon aiſe. L'inquiétude eſt la compagne inſéparable de la richeſſe ; & toute la différence qu'il y a entre une pierre & un tas d'or qu'un riche enfermeroit dans ſes coffres, c'eſt que l'or lui donne des peines d'eſprit que la pierre ne lui donneroit pas.

TIMAGENE.

Vous croyez donc que la richeſſe fait un mal, & cependant vous m'avez donné tant de leçons pour arriver à la fortu-

ne, qui ne va point ſans la compagne des richeſſes ?

ARISTIPE.

Les richeſſes d'elles-mêmes ne ſont ni un bien, ni un mal ; elles ne ſont l'un ou l'autre, que par le bon ou par le mauvais uſage que l'on en fait : entre les mains du vertueux qui ſçait qu'elles ne lui ſont données que pour être l'inſtrument de la vertu, elles ſont très-bonnes ; mais celui qui en fait l'inſtrument de ſes vices, & qui en corrompt par-là l'uſage, les rend mauvaiſes : or, il eſt très-difficile que le riche n'en abuſe pas, car ſi un eſprit n'eſt revêtu d'une vertu très-ſublime, il eſt difficile que la poſſeſſion d'un grand bien ne l'entraîne ou dans la miſérable avarice, ou dans la corruption des mœurs ; car ſi la poſſeſſion du bien vous en inſpire l'amour, plus vous en poſſéderez & plus votre attache croîtra, & voilà l'avarice : ſi au contraire cette poſſeſſion trouve votre eſprit diſpoſé à la diſſipation & aux plaiſirs, comme la richeſſe améne toûjours à ſa ſuite l'orgueil, la ſuperfluité, & la facilité de ſatisfaire ſes paſſions, il eſt difficile qu'on ſe retienne dans le penchant ; car quand on peut faire ce que l'on veut, on fait ſouvent toute autre choſe que ce qu'on doit.

TIMAGENE.

Je demeure d'accord que d'avoir à point nommé tout ce qui eſt néceſſaire pour contenter ſes déſirs, eſt une grande avance pour ne ſe rien refuſer.

ARISTIPE.

C'eſt par cette raiſon qu'il faut une plus grande force d'eſprit pour porter le fardeau de la richeſſe, que pour ſupporter les difficultés de la pauvreté.

TIMAGENE.

Et qu'appellez-vous le fardeau de la richeſſe ? il me ſemble au contraire que c'eſt la richeſſe qui aide aux hommes à porter tous les autres fardeaux.

ARISTIPE.

Le fardeau de la richeſſe eſt cet attrait continuel qu'elle a pour nous porter à l'aſſouviſſement de nos paſſions, par la facilité qu'elle nous offre de les contenter ; ou ce charme malin par lequel elle nous porte à cette cupidité inſatiable d'amaſſer l'or pour l'amour de l'or même, qu'elle nous inſpire à meſure qu'elle nous le met entre les mains ; & c'eſt ici où je veux vous montrer le grand avantage que la pauvreté a ſur la richeſſe, en ce que les paſſions agiſſent avec moins de force & d'empire ſur le cœur de celui qui eſt content dans ſa pauvreté, que ſur

celui de quelque riche que ce puiſſe être ; car mettez ſi vous voulez dans la balance un vertueux pauvre qui ſe trouve facilement, & un riche qui ſe trouve très-difficilement, il eſt conſtant que le riche aura plus de paſſions à combattre que le pauvre ; & qu'ainſi il lui ſera plus difficile d'arriver à cette tranquillité de l'ame qui ſeule donne le contentement à l'eſprit.

TIMAGENE.

Mais je voudrois bien ſçavoir par quelle raiſon il y a plus de riches que de vertueux ; cela eſt ce me ſemble contre l'ordre de la morale, puiſque la vertu dépend de nous, & que la richeſſe n'en dépend pas.

ARISTIPE.

Il eſt vrai qu'il dépend d'un homme d'être vertueux, & qu'il ne dépend pas de lui d'être riche, & que cependant on voit infiniment plus de riches que de vertueux ; mais la raiſon eſt que comme la richeſſe eſt un objet matériel & préſent ; qui frappe continuellement les ſens extérieurs, & qui flatte la pente que l'homme a pour la corruption ; & qu'au contraire la vertu n'eſt que l'objet des réflexions intérieures de l'homme, & qu'elle s'oppoſe à ce penchant qu'il a

au mal ; plus d'hommes travaillent pour acquerir les richeſſes que pour acquerir la vertu : or, plus une choſe eſt recherchée plus elle devient commune. Mais venons à notre ſujet, qui eſt que les paſſions inquiétes agiſſent avec plus d'empire ſur le riche que ſur celui qui ne l'eſt pas, & par conſéquent il a moins de tranquillité.

TIMAGENE.

Si vous me prouvez que les paſſions donnent plus d'inquiétude au riche qu'au pauvre, je tomberai d'accord que le pauvre peut vivre plus content que le riche.

ARISTIPE.

C'eſt une choſe qui ne me ſera pas difficile ; & je réduis les paſſions inquiétes qui troublent le repos de l'ame, à cinq, l'avarice, l'ambition, l'amour, la vengeance & l'envie. Examinons-les l'une après l'autre, par leur ſource & par leur fin, & vous demeurerez d'accord qu'elles ſont preſque inſéparables de la richeſſe, & qu'elles tombent peu dans l'eſprit de celui qui ne la poſſéde pas.

TIMAGENE.

Si vous le voulez bien, commençons par l'avarice ; car quoique vous m'en ayez parlé dans l'entretien de l'uſage des

biens & des honneurs, ce que vous avez à dire me paroît n'avoir rien de commun avec ce que vous m'en avez dit.

ARISTIPE.

Je vous en ai montré l'horreur, pour vous empêcher d'y tomber ; mais il s'agit ici de vous faire voir que l'avarice eſt la fréquente compagne de la richeſſe, & qu'elle ne ſe trouve point avec la pauvreté ; & pour vous le faire connoître, ne conviendrez-vous pas avec moi, que l'avarice n'eſt autre choſe qu'un violent amour des richeſſes, qui porte l'eſprit au déſir de les poſſeder pour n'en pas uſer, mais pour ſe complaire dans leur poſſeſſion ?

TIMAGENE.

J'avoüe que c'eſt-là proprement ce que l'on doit concevoir par l'avarice.

ARISTIPE.

Or, cet amour des richeſſes naît de leur poſſeſſion par l'objet préſent, qui imprime ſon attrait dans l'ame du poſſeſſeur, & qui fixe l'inclination du poſſeſſeur à la choſe poſſedée ; enſorte que l'avarice n'aime que le corps de la richeſſe, au lieu que l'honnête homme en aime l'ame.

TIMAGENE.

Qu'appellez-vous le corps & l'ame de

la richeſſe, car je n'ai jamais oui faire cette diſtinction.

ARISTIPE.

La richeſſe a un corps & une ame; ſon corps c'eſt la matiere de l'or & des autres biens, dont la poſſeſſion ne rend pas un homme riche, mais un ſimple poſſeſſeur de ce qui fait la richeſſe; mais ſon ame c'eſt l'uſage de cet or & de ces biens : or, cette ame eſt ou pure & innocente, & c'eſt le bon uſage qu'on en fait; ou c'eſt une ame criminelle & corrompuë, & c'eſt l'abus qu'on fait des richeſſes par leur mauvaiſe diſſipation. Ainſi l'avariee qui n'aime les richeſſes que pour les poſſéder & ne s'en pas ſervir, n'aime que le corps de la richeſſe, ou plûtôt par une poſſeſſion ſans joüiſſance, il ſe fait le ſepulcre d'une richeſſe morte, & d'un corps ſans ame : ſon eſprit ne s'attache qu'à la matiere, & regarde l'uſage de ce qu'il poſſéde comme la deſtruction de ſon objet aimé.

TIMAGENE.

Je ſuis très-content de cette diſtinction.

ARISTIPE.

C'eſt ainſi que le vieux Curius, qui a toûjours plus de cent mille écus dans ſes coffres, bien loin d'en aider ſes amis, ne

s'en aide pas lui-même, & ſerrant ſous dix clefs fidéles ſon tréſor, fait d'une épaule de mouton trois ſoupés, qu'il mange à la lueur de la lanterne de la ruë qu'il a trouvé le moyen de faire placer vis-à-vis de ſa fenêtre; afin que la communication de la lumiere publique lui épargne la dépenſe de la petite chandelle qu'il brûloit.

TIMAGENE.

Mais ne croyez-vous pas qu'un avare ſe propoſe pour but de ſon acquiſition, ſinon la joüiſſance de ſon tréſor, du moins le pouvoir d'en joüir.

ARISTIPE.

Non, & c'eſt une puiſſance qu'il n'a aucune intention de jamais réduire à l'acte : or, plus un avare en poſſéde, plus il déſire en poſſéder ; c'eſt une paſſion inſatiable qui naît & qui renaît continuellement d'elle-même ; enſorte qu'il n'a pas plûtôt aſſouvi une cupidité, qu'elle eſt la ſource d'une autre. Puiſque donc l'avarice naît de la poſſeſſion actuelle de l'or par l'attrait malin qui lui eſt attaché, vous concevez bien que c'eſt une conſéquence néceſſaire qu'elle agiſſe avec infiniment plus de puiſſance ſur le riche que ſur le pauvre : & voilà pourquoi tant de riches ſont avares, & qu'on

ne voit preſque pas d'avarice parmi ceux qui ne poſſèdent aucune richeſſe.

TIMAGENE.

Mais peut-être que ſi ces pauvres devenoient riches, ils ſeroient auſſi avares que les autres.

ARISTIPE.

Et voilà juſtement ce qui prouve la vérité de ma propoſition ; ſçavoir, que c'eſt la richeſſe qui produit l'avarice. Mais auſſi ce malheureux vice porte-t-il avec ſoi ſon propre ſupplice, par trois peines qui lui ſont inſéparablement attachées, & qui rendent l'avarice ſi miſérable, que les Italiens ont donné le nom de miſére à l'avarice.

TIMAGENE.

Et quelles ſont ces trois peines ?

ARISTIPE.

La premiere eſt de ſe priver ſoi-même de la jouiſſance de ce qui lui a coûté tant de fatigues, & peut-être tant de crimes : la ſeconde, ce ſont les inquiétudes affreuſes que lui donne la garde de ſes biens qu'il aime plus que ſoi-même ; cette pâleur que vous voyez à Philidor, cet air ſombre & rêveur qui ne le quitte jamais, ces inſomnies qui l'accablent, ces ſonges qui le réveillent en ſurſaut pour courir après des ombres de voleurs

qui ne ſont que dans ſon imagination ; tout cela n'eſt que l'effet dont l'inquiétude de ſon avarice le travaille : mais la troiſiéme peine, c'eſt qu'ordinairement l'avare amaſſe pendant long-tems avec bien du travail, ce qu'un fils prodigue proſtituë par une débauche précipitée : car tous les avares ne ſont pas comme Ciberius, qui a fait un fils encore plus avare que lui. Ainſi vice dans l'amas que fait le pere avare, vice dans la diſſipation qu'en fait le fils prodigue, & par tout malédiction attachée à cette malheureuſe foibleſſe.

TIMAGENE.

Je ſuis convaincu que les riches ſont plus agités d'avarice que les pauvres, & qu'ainſi cette premiere paſſion apporte plus de trouble dans leur ame, & moins de contentement dans leur eſprit.

ARISTIPE.

Trouverez-vous parmi les pauvres un homme de la trempe de l'uſurier Hipocoon, qui prête ſon argent au denier quatre, lorſqu'il ne peut pas le mettre au denier trois. Il eſt logé dans une auberge de Chauveſouris, à un quatriéme étage. Son petit manteau noir, qui fut neuf lors de la paix des Pyrenées, couvre un aſſemblage de morceaux qui

figurent une eſpece d'habit, qui ne differe de celui d'Arlequin que par les couleurs des pieces dont il eſt compoſé. Son chapeau s'eſt vû trois fois à la mode, & trois fois hors de mode, & une alêne qu'il a chez lui, avec un peu de menuë ficelle, lui entretient depuis deux luſtres une unique paire de ſouliers. Il n'a ni valet ni ſervante, & les jours qu'il veut ſe régaler, il prend à la gargote un ordinaire de deux ſols. Cependant dans la poche de ce méchant habit, il a toûjours dans ſon petit porte-lettre pour cinquante mille écus de billets de change, tandis que trois niéces très-nubiles aboyent inutilement à ſe faire guérir d'une jauniſſe qui les conduira peut-être à la mort avant que celle de leur oncle y apporte du remede.

TIMAGENE.

Et fi! l'idée ſeule de ce miſérable fait horreur, & la mort devroit bien avoir compaſſion des peines que ſouffrent ces pauvres nieces.

ARISTIPE.

Si l'avarice trouble le repos des uns par les inquiétudes cruelles qu'elle leur donne, l'ambition agite encore avec plus de violence les autres: & c'eſt la ſeconde paſſion qui naît des richeſſes, &

qui jettant les riches dans des peines que reſſentent peu ceux qui n'ont pas de bien, donnent à ces derniers un grand avantage pour arriver au contentement de l'eſprit.

TIMAGENE.

Mais l'ambition n'eſt-elle pas une paſſion commune à tous les hommes de quelque profeſſion & de quelque état qu'ils ſoient? Car y en a-t-il un ſeul qui ne déſire de s'élever au-deſſus de ce qu'il eſt?

ARISTIPE.

Je ſuis perſuadé qu'il y a peu d'hommes, & peut-être point du tout, qui n'ayent en ſoi le premier principe de l'ambition, qui eſt *l'amour propre*, qui nous inſpire continuellement le déſir d'être plus que nous ne ſommes: & ce déſir, lorſqu'il n'a que des vûës d'honneur ſans inquiétude, & qu'il eſt proportionné à notre pouvoir & dans l'équité, n'eſt point blâmable; cette paſſion eſt même ſi naturelle à l'homme, qu'elle va chercher les cœurs juſques dans le fond des retraites: mais la ſoif immoderée qu'on a de cette élevation, ne ſe trouve ordinairement que dans les riches, parce que le vertueux qui n'a pas de bien, ſe contente de ce qu'il eſt; & n'élevant

point ſes penſées à ce qui eſt au-deſſus de ſon pouvoir, il demeure tranquille dans ſon état, au lieu que la richeſſe amene avec elle néceſſairement l'orgueïl, & que la corruption du monde ayant fait de l'avidité des grandeurs une eſpece de vertu, quoique ſouvent on ne les déſire que pour en mal uſer : ſi-tôt qu'un homme poſſede des richeſſes, il applique avec inquiétude tout ſon eſprit à ſe procurer tout ce que ſon ambition lui ſuggere.

TIMAGENE.

Mais qu'eſt-ce donc proprement que l'ambition ?

ARISTIPE.

C'eſt un déſir inquiet qui naît de l'amour propre, & que nous avons de nous élever au-deſſus de ce que nous ſommes, & d'employer pour y parvenir tous les moyens qui ſont en notre pouvoir : or rien ne nous inſpire plus ce déſir, que de nous voir en état par nos richeſſes de nous ouvrir la porte à toutes les grandeurs auſquelles nous pouvons aſpirer, & pas une paſſion n'apporte plus de tumulte dans l'ame qu'elle obſede.

TIMAGENE.

Quoi ! l'ambition agite plus l'ame que ne fait l'avarice ?

ARISTIPE.

Sans doute : jettez les yeux ſur les mouvemens d'un homme qui cherche à ſe pouſſer ; voyez l'ambitieux Valere, à qui ſon argent plus que ſon mérite, a donné une Charge qui lui ouvre la premiere porte du Conſeil de Theodat ; dans quelles inquietudes continuelles n'eſt-il pas pour briguer un Proconſulat? Il ne ſe connoît pas ſoi-même ; il craint tout & prend bien garde à ne rien faire & à ne rien dire qui puiſſe déplaire à qui que ce ſoit : Il a une fauſſe humilité, une affabilité trompeuſe, une bénignité étudiée ; il rampe, il flatte, il feint d'honorer tout le monde, il plie devant tous ; il fait ſa cour exacte à ceux qui approchent du Maître ; il les careſſe, il les embraſſe, il leur applaudit, il les encenſe ; il eſt promt & chaud où il croit être agréable, froid & lent lorſqu'il croit déplaire ; il s'approuve & déteſte hautement le mal qu'il fait en ſecret, & il loue en particulier auprès de l'un ce qu'il blâme auprès de l'autre, ſelon leur goût & pour s'inſinuer dans leur eſprit ; mais lorſqu'il paroît d'accord avec tout le monde, de quelle guerre intérieure, de quel trouble inteſtin ſon cœur n'eſt-il point déchiré ? quelles agitations, quels

combats dans ſon ame ; quelles inquiétudes produit dans ſon cœur une ride du Miniſtre ; l'accuëil froid d'un autre, la crainte de ſe voir ſupplanté par un concurrent, & tout ce qu'il croit l'éloigner du poſte qu'il pourſuit ? Voilà l'état de l'ambitieux, & voilà quelle eſt la tranquillité de ſon ame.

TIMAGENE.

Mais celui qui a cette ambition & qui n'a pas les biens pour s'en ouvrir la porte, ne ſouffre-t-il pas encore davantage ?

ARISTIPE.

Si la porte lui en eſt fermée par ſon impuiſſance, & qu'il déſire y entrer, c'eſt un fou, & je ne parle pas aux foux ; mais s'il a de la vertu & de la raiſon, il écoutera le ſage qui lui dit, que déſirer les choſes auſquelles on ne peut pas atteindre, c'eſt courir, un rêts à la main, après un oiſeau qui s'envole. Le vertueux dans l'indigence ne ſe met donc point toutes ces chimeres ambitieuſes dans la tête ; mais elles peuvent entrer dans celle du riche, tout vertueux qu'il ſoit ; & s'il ne ſe laiſſe pas ſurprendre aux illuſions de cette paſſion, il a du moins la peine de la combattre, & il eſt difficile que le torrent ne l'entraîne : car comme je vous l'ai déja dit, cette paſſion eſt ſi heureuſe

heureuſe, que la folie des hommes l'a miſe preſqu'au rang des vertus, parce que comme il y a une certaine ambition qui n'a rien de mauvais en ſoi, de même qu'il y a un certain orgueïl juſte qu'Horace appelle *ſuperbiam quæſitam meritis*, Une *fierté fondée ſur le merite*; l'innocence de cette ambition a communiqué un rayon de ſa gloire à toutes les autres; enſorte qu'on ſe perſuade que c'eſt avoir beaucoup de vertu que d'avoir beaucoup d'ambition.

TIMAGENE.

J'ai crû que les hommes avoient fait de l'ambition une eſpece de vertu, parce qu'il eſt difficile qu'on en ait beaucoup ſans avoir quelque vertu éminente, ou parce que l'ambition eſt la plus éclatante de toutes les paſſions, & celle qui met le plus de vertus en pratique.

ARISTIPE.

Ce que vous dites eſt de fort bon ſens; & en effet les ambitions les plus criminelles ont toûjours été ſoutenuës par de grandes vertus: il n'y en eut jamais une plus vaſte, & il y en a eu peu de plus coupables que celle de Ceſar, mais de quelle grandeur d'ame, de quelle valeu, de quelle conduite n'étoit-elle point ſoutenuë? Quoi qu'il en ſoit, que l'ambi-

tion ſoit une vertu, qu'elle ſoit un vice excuſable, ou un crime, cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit la paſſion la plus tumultueuſe, & celle qui non ſeulement eſt la plus commune aux riches, mais qui n'eſt preſque pas communicable à ceux qui ſont dépourvûs de richeſſes.

TIMAGENE.

Mais vous ne me parlez point des plaiſirs que goûte l'ambitieux lorſqu'il eſt arrivé à l'accompliſſement de ſes déſirs.

ARISTIPE.

C'eſt en cela, mon fils, que vous vous trompez; le cœur de l'homme eſt inſatiable & plus vaſte que tout le monde enſemble: l'ambitieux ne peut être jamais ſatisfait, & les ſuccès qu'il a ne ſont qu'un degré à d'autres déſirs; on ne regarde ce que l'on déſire qu'avec des yeux aveuglés & prévenus qui nous en font toûjours concevoir, avant que de le poſſeder, une idée plus avantageuſe que nous ne la trouvons après la poſſeſſion: & la prudence humaine étant trop foible pour embraſſer & pour prévoir tout ce qui doit ſuivre le ſuccès, on ne l'a pas plutôt que de nouvelles inquiétudes traverſent le plaiſir de la joüiſſance. Penſez-vous que Naſidius qui de vive

force s'eſt emparé des biens, des terres, des maiſons, & du Siege de ſon beaupere, joüiſſe avec un eſprit fort tranquille de ſon uſurpation ? ah que ſi une fenêtre à ſon eſtomac pouvoit permettre qu'on lût dans ſon cœur, ou ſi ſon bonnet de nuit pouvoit réveler tout ce qui ſe paſſe dans ſa tête, vous avouëriez que le dernier indigent des terres qu'il a uſurpées, vit plus content & plus tranquille que lui. Concluez donc, mon fils, que l'ambition étant la paſſion favorite de la richeſſe, & n'y en ayant point qui cauſe plus de trouble dans l'ame, & ceux qui ſont ſans richeſſes étant moins expoſés au tumulte de cette paſſion, il doit demeurer pour conſtant qu'il eſt plus aiſé au pauvre d'arriver au contentement d'eſprit qu'au riche.

TIMAGENE.

Mais ſi l'ambition n'eſt pas de toutes les conditions, l'amour n'eſt pas de même, puiſqu'il n'épargne pas plus le cœur de ceux qui n'ont rien, que celui des plus opulens.

ARISTIPE.

Je conviens que l'amour exerce ſon empire également ſur ceux qui ont & qui n'ont pas des richeſſes ; ſon trait ne fait point de diſtinction des qualités :

mais il y a bien de la difference dans les facilités que les uns ou les autres ont de satisfaire cette passion, & c'est cette facilité qui en est l'écueïl : cette foiblesse qu'une pente naturelle inspire à presque tous les cœurs, a ses commencemens, son progrès & sa fureur ; c'est une étincelle dans sa naissance, elle devient un feu dès qu'on lui prête des alimens, & enfin c'est un incendie qui brûle & qui consume lorsque rien ne l'arrête. Dans cet état ne concevez-vous pas qu'il a peu de force dans ses premieres impressions, & que si on lui résiste dans ce moment il est aisé de le vaincre ?

TIMAGENE.

C'est ce que vous m'avez fait parfaitement bien comprendre, lorsque vous m'avez entretenu de l'amour.

ARISTIPE.

Je vous ai fait comprendre aussi que l'or étoit la grande roue qui remue la machine de l'amour ; que toutes les femmes engagent insensiblement ceux qui les aiment dans de furieuses dépenses ; les unes par leur avarice qu'il faut satisfaire à deniers comptans comme les Martinides ; d'autres par un luxe prodigieux qu'elles forcent un amant d'entretenir, comme font les Anserines ; & la plûpart

par l'avidité qu'elles ont pour les bons repas, qu'elles regardent & qu'elles prennent pour le vehicule de leurs autres plaiſirs, comme fait la gouluë Thomiris, qu'on ne peut ſur cela ſatisfaire qu'à grands frais. Ainſi tout homme qui veut s'abandonner à l'amour, ne le peut qu'en prenant la réſolution d'en acheter le plaiſir bien cher : or celui qui eſt dépourvû de richeſſes ſentant les premieres atteintes de l'amour, refléchit ſur ſon impuiſſance, & comme cette premiere impreſſion n'eſt pas forte, ſes réflexions ſervent d'un puiſſant ſecours à ſa vertu, pour ne ſe pas laiſſer vaincre aux illuſions de cette paſſion.

TIMAGENE.

Ce que vous dites eſt très-facile à comprendre, & je ſuis perſuadé que l'amour n'aime point à loger à la porte de l'Hôpital ni ſous les piliers de la Fripperie.

ARISTIPE.

Au contraire, un bon Fermier de la Doüane, ou un Banquier qui ſe voit maître d'une groſſe Caiſſe remplie de ſon argent, ou de celui des autres; & qui ſauf à les payer d'une banqueroute n'a qu'à pêcher dans ſon coffre ou dans les tiroirs de ſon bureau, ne ſent pas plutôt une étincelle d'amour, que ſe voyant en état d'ouvrir avec les clefs

de Midas toutes les portes, il fomente cette paſſion, & trouvant toutes les facilités poſſibles, il donne ſi promptement des alimens à l'étincelle, que le feu prend de tous les côtés, & qu'enfin ſon cœur conſumé le rend l'eſclave de ſon amour. Penſez-vous que le gros Brunet Gajus après avoir fait pendant quatre ans ſon apprentiſſage avec la belle Corine, dont il a fait tout le malheur, s'abandonneroit comme il fait à cette paſſion; qu'il entretiendroit d'un côté comme il fait dans une clôture libre de la ruë des Poſtes la proſtituée Galbine qu'il croit à lui ſeul; qu'il fourniroit à la brune Uranie tous les habits qu'elle tire de lui, que la magnificence des meubles de ſon appartement ſeroit égayée des Portraits de toutes ſes Maîtreſſes; & que preſque tous les jours il iroit avec ſon ami Papirius, & cinq ou ſix autres débauchés, ſoûper & courir enſemble les plus célebres voûtes de la Ville? ſe proſtitueroit-il de la ſorte s'il n'avoit pas à ſa diſpoſition une caiſſe bien fournie, mais dont il verra peut-être le fond plutôt qu'il ne croit? En un mot, mon fils, croyez que rien ne pouſſe plus un homme dans le précipice de l'amour, que d'être riche, & de pouvoir ſe ſatisfaire.

TIMAGENE.

Mais contentez-moi ſur une une petite difficulté. Nous en ſommes ſur les paſſions qui donnent de l'inquiétude à l'ame ; je conçois bien que l'amour en donne ; mais il me ſemble que c'eſt l'amour qui n'eſt pas content, & qu'auſſi-tôt qu'il eſt ſatisfait, il n'inquiette plus. Or ſur ce fondement il faut convenir qu'il eſt plus aiſé au riche d'être content en amour, qu'à celui qui ne poſſede pas ce métal victorieux à qui rien ne réſiſte ; & ainſi je conclus que l'amour doit donner moins d'inquiétude aux riches qu'à ceux qui ne le ſont pas.

ARISTIPE.

Ne croyez pas, mon fils, que pour être en amour le maître de ce que l'on aime, l'on en ait moins d'inquiétude ; l'amant qui poſſede eſt mille fois plus inquiet que celui qui ne fait qu'aſpirer à la poſſeſſion, parce que le poſſeſſeur craint de perdre ce qu'il poſſede, ou qu'un autre ne vienne le partager, & n'a plus ces yeux aveuglés du déſir, qui ne ſont ouverts que pour ce qui peut lui plaire dans la perſonne aimée ; mais celui qui ne poſſede pas encore, ſe flatte par préſomption que puiſqu'on lui réſiſte,

on réſiſte à tout autre ; dans cet état il a moins d'inquiétude, toute l'inquiétude en amour n'étant que dans la jalouſie, & celui qui poſſede étant indubitablement plus jaloux que celui qui ne poſſede pas: mais outre ce que je vous dis, j'ai déja prévenu dès l'abord cette obiection, lorſque je vous ai dit que l'homme ſage & de bon ſens qui ne ſe voit pas en état de ſoûtenir la dépenſe que demande l'amour, réſiſte par raiſon à ſes premieres attaques, & qu'il n'y a pas un meilleur frein à la ſenſualité que cette impuiſſance ; qu'ainſi l'engageant moins dans cette paſſion, il eſt plus libre des inquiétudes qu'elle donne à ceux qui s'y embarquent par la facilité qu'ils ont d'y ſatisfaire.

TIMAGENE.

Tout votre raiſonnement ſe réſout donc à dire, que l'amour eſt une paſſion qui troûble le cœur, qui donne de l'inquiétude à l'ame, & avec laquelle on ne peut avoir le repos qui fait le contentement de l'eſprit. Le riche qui a plus de facilités de ſatisfaire cette paſſion s'y laiſſe plus aiſément aller, que celui qui ne poſſede pas le paſſe-par-tout des plaiſirs, & par conſéquent il eſt plus difficile au riche d'être content.

ARISTIPE.

ARISTIPE.

L'on ne peut pas mieux concevoir ma penſée, & l'unique bon ſens ſuffit pour connoître qu'on ne peut tirer une concluſion ni plus juſte ni plus véritable, & d'ailleurs vous êtes convaincu que rien n'excite plus de trouble dans l'eſprit de l'homme que l'amour, & qu'il ne peut avoir de paix qu'il ne dompte cette paſſion qui naît d'une volonté perverſe, qui à force de s'abandonner à cette ſenſualité, ſe tourne en habitude vicieuſe qui dérange entierement la raiſon & ne laiſſe pas un moment de repos.

TIMAGENE.

Convaincu comme je le ſuis de cette vérité, continuez à me faire voir le deſordre des autres paſſions dans le cœur des riches, & comme la vengeance eſt celle que vous avez marquée pour le quatrième écueïl de leur tranquillité, expliquez-moi ſes effets.

ARISTIPE.

Je commencerai par ſa cauſe, pour vous montrer que j'ai dû la mettre au rang des paſſions donnent de l'inquiétude. La vengeance eſt un déſir engendré par la colere & qui a pour but de faire mal à celui dont on croit

avoir reçû quelque offenſe. Il n'y a point de paſſion dont le trouble ſoit ſi viſible que celui de la colere ; elle change l'homme en bête féroce, & répand de ſi grandes ténébres dans l'eſprit, qu'il ne reconnoît plus ni ce qui eſt vrai, ni ce qui eſt utile, ni ce qui eſt honnête : elle ronge le cœur, elle altere la ſanté, elle broüille le cerveau dont elle efface les idées juſtes, & empêche qu'on ne voye les choſes comme elles ſont véritablement. Imaginez-vous une eau trouble par le mélange de la fange ou des liqueurs opaques qu'on y répand. Cette eau ne vous repreſente plus l'objet comme il eſt ; ce n'en ſont plus que des traits effacés & confus, & l'œil n'y diſtingue plus les images des corps qui s'y reflechiſſent : tel eſt le cerveau d'un homme agité par les vapeurs de la colere ; tout y eſt broüillé, & il ne voit plus ce qu'il doit voir.

TIMAGENE.

J'ai conçû la colere comme vous me la dépeignez, & puiſque le déſir de la vengeance en eſt la production, ce déſir ne peut engendrer dans l'ame que le même trouble que la colere produit dans le cerveau.

ARISTIPE.

Cette paſſion étant telle que je vous l'ai dépeinte, il ne s'agit plus que de vous montrer qu'elle eſt plus le partage des riches que de ceux qui ne le ſont pas: pour cet effet il faut remonter juſqu'à la ſource de la colere, & deſcendre juſqu'à l'exécution de la vengeance. Si vous regardez la ſource de la colere, vous la trouverez dans l'orgueïl, & celle de l'orgueïl, dans l'amour propre; de même que la patience qui lui eſt oppoſée, a pour ſource l'humilité, & l'humilité, l'abnégation de ſoi-même, ou la connoiſſance de ſes propres imperfections.

TIMAGENE.

Vous prétendez donc que plus un homme a d'orgueïl & plus il eſt ſuſceptible à la colere.

ARISTIPE.

Non pas à cette colere de tempérament qui n'eſt qu'un feu de paille qui s'éteint auſſi-tôt qu'il eſt allumé, & qui porte rarement à une vengeance prémeditée; mais à cette ſorte de colere maligne qui porte un homme dans le deſir fixe de la vengeance; parce que cet orgueïl lui faiſant concevoir qu'il eſt au-deſſus de celui qui le choque, ou s'il eſt au-deſſous, que du moins ſon méri-

te le devoit mettre à couvert de cette offenſe ; il la reçoit impatiemment, s'irrite, & détermine en même tems ſa volonté à s'en reſſentir : or vous ne pouvez pas douter que le riche n'ait plus d'orgueïl que le pauvre, & que par conſequent il ne ſoit plus ſuſceptible de cette colere dont je vous parle, & plus diſpoſé à concevoir ce déſir de vengeance.

TIMAGENE.

Mais comme les riches & les perſonnes puiſſantes ſont moins expoſées à être offenſés que ceux qui n'ont ni puiſſance ni richeſſe, ne faut-il pas auſſi conclure qu'ils ſont moins ſujets à concevoir de la colere ?

ARISTIPE.

C'eſt ce qui vous trompe, parce que le pauvre dans ſon humilité & dans ſon impuiſſance ferme les yeux à une infinité de choſes qu'on pourroit juger offenſantes & qu'il ne prend pas pour offenſe; les riches au contraire ſont pointilleux & prennent ſouvent pour de grandes offenſes des atômes preſqu'imperceptibles; en un mot, un oubli, un geſte, un défaut d'exactitude ou d'aſſiduité, que ſouvent une imagination met le feu à leur ſalpêtre, & les jette ſans raiſon dans la

tempête d'une colere injuſte, parce qu'en meſurant le devoir des autres à l'idée qu'en forme leur orgueïl, ils puniſſent par de cruelles vengeances des choſes qui ne mériteroient pas ſeulement qu'on y fit une ombre de réflexion.

TIMAGENE.

Je crois que ce qui rend encore les riches plus prompts à la colere & qui leur en donne même l'habitude, c'eſt qu'ayant beaucoup de valets autour d'eux, ils s'accoutument avec eux à un air d'orgueïl qu'ils ont peine à quitter avec les autres.

ARISTIPE.

Je veux ſur cela vous divertir d'une ſcene groteſque de la colere du feu fougueux Ripuarius, que le caprice de la fortune avoit tiré de la poudre d'un College pour le mettre ſous le daix & lui faire envelopper d'un manteau d'hermine un écuſſon qui n'avoit jamais été vû. Lorſqu'il étoit jeune, miſérable, & forcé de ſe ſervir ſoi-même après avoir ſervi les autres, on ne le voyoit point ſe mettre en colere; mais à meſure que la fortune lui rit, & à proportion que croiſſoit le nombre de ſes valets, ſa bile s'échauffa, & enfin elle s'aigrit de ſorte, que régulierement quatre fois le jour il

débordoit contre ſes domeſtiques un torrent de cette bile, qui finiſſoit toûjours par une grêle de coups. Enfin un jour tous ſes valets prirent tant de précautions, qu'il lui fut impoſſible de trouver le moindre ſujet de ſe mettre en colere contre eux.

TIMAGENE.

Il ne manqua pas de les en bien récompenſer ?

ARISTIPE.

Juſtement. Car le ſoir étant venu & toute ſa famille autour de lui, il ſe mit tout-à-coup en fureur, prit un bâton, & donna tout à travers.

TIMAGENE.

Et la raiſon je vous prie.

ARISTIPE.

*Comment coquins*, dit-il, *vous avez donc conſpiré de me faire mourir ; vous ſçavez que la colere me fait vivre, & vous ne m'avez d'aujourd'hui donné aucun ſujet de m'y mettre !* En un mot il s'irrita de ce qu'on ne l'irritoit pas. S'il eût demeuré toute ſa vie dans l'indigence avec laquelle il étoit né, ſon ſalpêtre auroit moins fait de bruit ; mais les richeſſes lui donnerent de l'orgueïl, & cet orgueïl une extrême impatience, cette impatience une perpetuelle colere, & cette colere un trouble

perpetuel à ſon eſprit. Vous voyez donc par là quelle eſt la ſource de cet paſſion.

TIMAGENE.

Eſt-ce que vous prétendez que le vertueux ne doit jamais ſe mettre en colere.

ARISTIPE.

Je ne prétends pas qu'un homme y doive être perpétuellement inſenſible ; ce ne ſeroit pas une vertu ; ce ſeroit une ſtupidité. Le Sage s'en rend toûjours le maître, il la conçoit, il la modere, il l'éteint par raiſon, & l'employant avec prudence, il s'en abſtient quand il le faut, non pas par impétuoſité, mais par équité, & par jugement. Le riche au contraire qui ſe laiſſe emporter par les mouvemens de ſon orgueil à une colere impétueuſe, conçoit avec d'autant plus de déreglement un déſir effrené de vengeance, qu'il ſe ſent plus de facilité pour l'aſſouvir. C'eſt de-là que viennent ces cruelles perſécutions qui tiennent ſi ſouvent la vertu opprimée ſous la violence du plus puiſſant. C'eſt par-là que les deux Socrates & l'ancien & le moderne, ont vû malgré toute leur innocence, d'infâmes Juges les ſacrifier par cabale à la vengeance des Simonides, & qu'on voit tous les jours tant d'affreu-

ſes iniquités ne rouler que ſur des coleres concertées, pour accabler ceux qui n'ont point d'autres appuis que leur intégrité.

TIMAGENE.

Je crois bien que l'impuiſſance de ſe venger eſt un grand frein à la colere, & au déſir que l'on en pourroit quelquefois concevoir; & que bien des outrages demeurent enſevelis dans l'oubli, moins par la vertu de ceux qui les reçoivent, que par les difficultés qu'ils y enviſagent.

ARISTIPE.

Ajoutez que le riche ſe venge impunément, & que ſi le foible entreprend une vengeance, elle retourne preſque toûjours ſur lui-même, parce que les Loix ſont comme les toiles des araignées: les moucherons y ſont pris & périſſent; mais les groſſes mouches les rompent de leurs aîles fortes, & paſſent tout au travers. On fait plus, & la lâcheté des hommes va juſqu'à donner des applaudiſſemens au riche, dont la vengeance a injuſtement opprimé le foible; on l'en félicite, & l'on éleve ſon action comme une vertu. Comment voulez-vous qu'il ne s'abandonne pas à la pente naturelle que ſon orgueil lui

donne à la vengeance ? Ainſi vous voyez que le riche ayant l'ame plus troublée de cette paſſion, il lui eſt plus difficile de ſe donner le repos qui fait la félicité du ſage.

TIMAGENE.

Je ſuis ſatisfait touchant cette paſſion, & je la crois ſans doute beaucoup plus le partage du riche & du puiſſant, que de l'homme ſans biens & ſans pouvoir ; ainſi troublant la tranquillité de l'ame, il faut néceſſairement qu'elle l'éloigne du contentement de l'eſprit.

ARISTIPE.

Il ne me ſera pas plus difficile de vous faire comprendre que l'envie porte le trouble dans le cœur ; qu'où elle ſe rencontre l'eſprit ne peut avoir un vrai contentement ; & que plus un homme a de richeſſe & de fortune, plus les éguillons de cette paſſion ſont violens, & plus ils portent de tumulte dans ſon ame.

TIMAGENE.

Qu'elle donne du trouble, c'eſt de quoi je ne doute point ; mais qu'elle agiſſe moins ſur ceux qui rampent que ſur ceux qui ſont élevés ſur les aîles de la fortune ; c'eſt ce qui me paroît contraire à l'idée que j'avois toûjours eue de

l'envie, en la croyant le vice des ames baſſes & des infortunées.

ARISTIPE.

Il n'y a pas dans le monde une foibleſſe plus commune que l'envie. Très-peu d'hommes en ſont exemts : les uns en ont plus, les autres moins : mais il me ſuffit de vous faire connoître que dans cette contagion preſque univerſelle elle agit avec plus de violence, ſelon que les ſujets ſont plus élevés. Et pour vous convaincre pied à pied de cette vérité, il faut commencer par vous expliquer ce que c'eſt que cette paſſion.

TIMAGENE.

Comment définiſſez-vous l'envie ?

ARISTIPE.

L'envie eſt une maligne inclination de l'ame, qui fait qu'on ſe chagrine des biens, & qu'on ſe réjoüit des maux qui arrivent aux autres. Son principe eſt l'amour propre joint à la haine du prochain. L'amour propre, en ce que l'envieux envie les biens d'un autre, parce qu'il s'en croit plus digne que celui qui les poſſede ; & la haine du prochain, en ce qu'il ſe réjoüit de ſon mal comme s'il le méritoit : & dans l'un & dans l'autre il commet une grande injuſtice.

TIMAGENE.

C'eſt donc par cette raiſon que le Sage dit que l'envieux boit le vin de l'iniquité, parce qu'il ne rend point à ſon prochain la juſtice qui lui eſt dûë; mais ſouffrez que je vous faſſe une objection.

ARISTIPE.

Faites.

TIMAGENE.

Je conviens qu'on ne peut pas mieux expliquer l'envie, que vous avez fait; mais par cette deſcription vous ne me faites pas comprendre que le riche ſoit plus expoſé aux venins de cette paſſion; je connois ſeulement qu'elle eſt un ſerpent qui ſe gliſſe dans le cœur par la porte de l'amour propre, & qui ſe pique & ſe dévore ſoi-méme en ſe rongeant & ſe donnant une torture continuelle, mais non pas qu'elle ſoit l'appanage de la richeſſe.

ARISTIPE.

Dès le moment que vous conviendrez que l'envie naît de l'amour propre, il faut que vous conveniez qu'elle agit plus fortement ſur ceux qui ſont plus élevés, puiſqu'ils ont inconteſtablement plus d'amour propre que les autres.

TIMAGENE.

Mais ne demeurez-vous pas d'accord que les deux effets de l'envie étant de s'attriſter de la proſpérité de ſon prochain, & de ſe rejoüir de ſes maux, elle attaque directement deux choſes, la fortune & la vertu. Or, elle ne les attaque que parce qu'elle ne les poſſéde pas ; & ne pas poſſéder ou la fortune, ou la vertu, n'eſt-ce pas être miſérable ? Ainſi l'envie ne ſera que le vice des miſérables, & non pas de ceux que la fortune éleve au-deſſus des autres.

ARISTIPE.

Il y a deux ſortes d'envie, l'une qui n'eſt qu'une ſimple triſteſſe du bien d'autrui, ſans que nous ayons la préſomption de croire que ce bien nous ſoit dû, & cette envie eſt ſans inquiétude, ou du moins n'en donne qu'une fort legere: mais il y a l'envie jalouſe, qui ſe chagrine des biens qui arrivent aux autres, parce qu'on croit ſoi-méme les mériter; & comme cette envie eſt proprement une jalouſie d'ambition, elle eſt inquiete, & porte le trouble dans l'ame.

TIMAGENE.

J'entre fort dans cette diſtinction.

ARISTIPE.

Lorſque le pauvre nouvelliſte Nilus

ſe met à la tête des pelotons, & qu'il y parle avec chagrin de tous les choix qui ſont faits pour les emplois dont Theodat récompenſe le mérite de ceux qui le ſervent : Que ſi un nouveau Miniſtre eſt nommé, il en marque ſa douleur : ſi l'on choiſit un Général d'armée, il s'en chagrine : ſi l'on met un digne Magiſtrat à la tête d'un Corps, il s'en attriſte ; je penſe que vous ne croyez pas que cet homme ſoit aſſez fou pour s'imaginer que ces places lui ſoient dûës : ainſi il n'eſt envieux que par un chagrin d'habitude qui ne jette point d'inquiétude dans ſon cœur.

TIMAGENE.

On ne peut pas diſconvenir de ce que vous dites, & j'ai bien ri des fois de l'entendre faire ſes impertinentes lamentations.

ARISTIPE.

Il n'en eſt pas de même du gros Abbé Satirion : ſi l'on donne un Evêché au pieux Theodule, il en conçoit une douleur ſincere, & la couvrant de l'intérêt public, il déplore un Diocèſe où il dit qu'un zéle indiſcret va mettre une réforme trop rigoureuſe. Si l'on donne une groſſe Abbaye au frere de Straton, il gémit de cette récompenſe équitable

qu'on distribuë à un Officier dans une personne qui lui est si proche. Mais cette envie qui l'attriste du bien des autres, est par une réflexion d'amour propre qu'il fait sur son prétendu mérite, & parce qu'il se persuade qu'on lui ôte ce qu'on donne aux autres. C'est donc une jalousie envieuse pour une maîtresse qu'il croit qu'on lui enleve, & qu'il croyoit mériter. Ainsi lorsque Caballion se réjoüit de la disgrace de Pompée, c'est parce qu'il croit qu'elle lui ouvre un chemin aux grands emplois qu'il ambitionne. Et lorsque Zephirin souhaita si long-tems la chûte du bon homme Thomas, & marqua tant de joye lorsqu'elle arriva, c'est parce qu'il avoit déja formé sa cabale pour se mettre à sa place. Or, cette envie qui fait regarder d'un œil jaloux les biens qui arrivent aux autres, parce qu'on se les croit dûs; cette envie, dis-je, est toûjours accompagnée d'une inquiétude cruelle, & c'est celle qui ronge l'esprit des riches, & de ceux qui sont élevés au-dessus des autres.

TIMAGENE.

De la maniere dont vous en parlez, cette envie jalouse est inséparable de l'ambition.

ARISTIPE.

C'eſt une compagne qui ne la quitte point, qui eſt ſans ambition, peut étre ſans envie ; mais il eſt impoſſible qu'un ambitieux ne ſoit pas envieux, parce qu'il ne peut pas voir ceux qui lui ferment le paſſage, qu'il ne ſe réjoüiſſe de leur chûte, ni voir avancer les autres, qu'il ne s'imagine que chaque pas qu'ils font en avant, lui en fait faire un en arriere. Cependant le vice eſt ſi bas que jamais on ne l'avoüe. Un homme vous avoüera qu'il eſt avare, ſenſuel, ivrogne, vindicatif, orgueilleux, ambitieux ; mais il ne vous avoüera jamais qu'il eſt envieux, parce qu'il n'y a point de vertu qui puiſſe jamais concourir avec l'envie, & point de crimes auſquels elle ne puiſſe conduire ; & qu'elle eſt au cœur ce que la roüille eſt au fer, qu'elle ronge & mine d'autant plus qu'elle y reſte.

TIMAGENE.

Mais comment détruiſez-vous ce que je vous ai objecté, qui eſt que l'on n'envie que ce que l'on n'a pas ; & que comme le perpétuel objet de l'envie c'eſt la fortune, on peut conclure qu'il faut que l'envieux ſoit ſans fortune.

ARISTIPE.

Votre concluſion n'eſt pas juſte : je puis vous accorder que l'on n'envie que ce que l'on n'a pas ; mais la véritable envie s'attache à ce que l'on voit au-deſſus de ſoi. Or, comme quelque fortune que l'on ait, il y a toûjours quelque degré ſupérieur que l'on enviſage & que l'on déſire, c'eſt ce qui fait que non-ſeulement l'envie eſt compatible avec la fortune, mais que comme plus un homme eſt en fortune, plus l'objet de ſon envie eſt relevé ; c'eſt une conſéquence que ſon envie ſoit plus forte & plus inquiéte à meſure qu'il a plus de fortune.

TIMAGENE.

Cette réponſe ſatisfait entiérement à l'objection.

ARISTIPE.

Voyez Chriſogon qui envie la mitre que Theognis a emportée ſur lui : ne m'avoüerez-vous pas qu'il en reſſent des piqueures & des inquiétudes plus violentes, que non pas M. Caſſius l'Apoticaire, de ce que ſon confrere M. Purgon a emporté ſur lui le bail d'une grande boutique dont ils étoient concurrens : ainſi vous voyez que plus un homme eſt élevé, plus il reſſent le trouble que l'envie

vie excite dans le cœur, & que cette paſſion étant plus violente à meſure qu'il a plus de richeſſe & de fortune, il a moins de tranquillité, & par conſéquent moins de diſpoſition à goûter le veritable contentement de l'eſprit, qui n'eſt réſervé qu'à ceux qui ſont moins expoſés au tumulte des paſſions.

TIMAGENE.

Après m'avoir fait connoître que ces paſſions tumultueuſes agiſſent plus ſur les riches que ſur ceux qui ne le ſont pas, il ne s'agit plus que de me montrer comment le contentement d'eſprit, qui eſt le comble de la félicité humaine, conſiſte dans la tranquillité, & ce que c'eſt que cette tranquillité.

ARISTIPE.

Pour vous ſatisfaire ſur ces deux choſes, il faut commencer par la derniere, c'eſt-à-dire, vous expliquer ce que c'eſt que le repos de l'ame. Ne penſez pas qu'il conſiſte dans cette léthargie du pareſſeux, qui le rend oiſif & le jette dans l'inaction ; c'eſt ce qui avoit trompé Epicure dans l'imagination qu'il s'étoit formée de Dieu, dont il prétendoit que la ſouveraine félicité conſiſtoit à ne ſe point mêler des affaires du monde, de crainte que ſa Providence ne troublât

ſon repos. Mais il avoit rencontré plus juſte à l'égard des hommes, lorſqu'établiſſant leur Beatitude dans la volupté de l'ame, & cette volupté dans la tranquillité, il réduit ce repos voluptueux à ſe rendre maître du trouble de toutes les paſſions, & à ne pouvoir être ébranlé ni par la joye, ni par la triſteſſe, ni par les déſirs, ni par la crainte, ni par la proſpérité, ni par l'adverſité.

TIMAGENE.

Il vouloit donc anéantir les paſſions?

ARISTIPE.

Non, car toute la vie de l'homme ſans elles ne ſeroit qu'une langueur : il vouloit en laiſſer autant qu'il en faut pour animer la vertu ; mais il vouloit que cette même vertu les ſoûmît de maniere qu'elles ne pûſſent ébranler l'aſſiette de l'eſprit : or, c'eſt dans cette tranquillité acquiſe par la victoire des paſſions, que conſiſte uniquement le vrai contentement de l'eſprit, qui n'eſt autre choſe que la volupté de l'ame qu'Epicure déſiroit dans ſes ſages diſciples. Il ne faut donc point, ſuivant ſa morale, que l'homme ſe laiſſe emporter à un amour aveugle, comme Licidas qui en eſt devenu fou ; il ne faut point qu'une inquiétude ambitieuſe le faſſe comme Damon,

ſécher ſur le pied à la ſuite des Grands, & dans un eſclavage ſouvent payé d'ingratitude ; il ne faut point, comme l'avare Harpin, bourreler ſon ame du déſir inſatiable d'amaſſer, ni comme le vindicatif Simonin, donner la torture à ſon eſprit pour trouver des moyens de faire périr ceux qu'il haït, ni enfin ſe ronger le cœur comme l'envieux Druſus ; mais ſur-tout il faut étouffer dans ſon cœur le déſir de poſſéder ce que l'on ne peut avoir, & vivre ſatisfait de ce que l'on a ; ſi l'on eſt dans l'opulence, n'en point abuſer ; ſi l'on a la ſimple richeſſe, en uſer en honnête homme, & ſi l'on eſt réduit à la pauvreté, vivre content dans cet état.

TIMAGENE.

Je ſçai bien que vous m'avez dit que vous ne prétendez pas que la richeſſe ſoit incompatible avec la vertu & avec cette tranquillité d'ame, mais ſeulement qu'elle y arrivoit avec plus de difficulté.

ARISTIPE.

Je vous ai dit qu'il étoit plus difficile de ſoutenir vertueuſement une grande fortune que la pauvreté, parce qu'il eſt, comme je vous l'ai montré, bien plus difficile au riche de vaincre ſes paſſions

qu'au pauvre; & c'eſt, mon fils, ce que je veux vous faire encore mieux comprendre, par le récit d'une Fable, qui ſe peut beaucoup mieux appliquer à cette vérité, qu'au ſens qu'on lui a voulu autrefois donner : je vais, mon fils, vous la dire; & vous en ferez après vous même l'application.

## FABLE

### *Du Chêne & du Roſeau.*

PLus on a de grandeur, moins on a de repos,
Et de ſes paſſions moins on ſoutient la guerre.
Une Barque au milieu des flots
Céde plûtôt aux vents que voguant terre-à-terre.
Le pauvre qu'on voit ſans déſirs,
Content du peu qu'il a dans ſa petite hutte,
D'un tranquille bonheur goûte mieux les plaiſirs,
Qu'un riche dont le cœur à cent traits eſt en butte;
L'avarice aux yeux creux, la lâche volupté,
L'aveugle ambition dont il eſt entêté,
L'impétueux torrent d'une vive colere,
L'envieuſe malignité,
Ce ſont les vents fougueux dont il eſt agité,

Et les ſources de ſa miſere.
Sous les coups dont échappe un plus foible que lui,
Le plus fort ſuccombe avec honte ;
Sous les efforts du vent un Chêne ſe démonte,
Et du petit Roſeau la baſſeſſe eſt l'appui.
C'eſt ce qu'on apprendra liſant ce petit Conte.

ASSIS un jour près d'un ruiſſeau,
Où la fraîcheur nourriſſoit l'herbe,
J'entendis un grand Chêne à la tête ſuperbe
Quereller un petit Roſeau :
Chétif excrément de la bouë,
De qui le moindre vent ſe jouë,
Diſoit-il, mais d'un ton plus magiſtral cent fois
Qu'Official ne parle à Curé de Village,
Quand ce pauvre Curé, d'une tremblante voix,
Vient lui crier merci de quelque badinage.
Petit gredin toûjours croté,
Petit gueux, petit effronté,
Qui n'a pas ſeulement des feüilles ſur ſa tête,
Foible tige, toûjours à plier toute prête ;
Quoi, tu veux à ma fermeté,
Inſolent, comparer ton imbécilité !
Moi que dans les bois de Dodone
Jupiter a choiſi pour Interprête ſur !

Moi qui prête aux Romains la Civique Couronne!
Moi qui de tous les bois ai le cœur le plus dur!
J'étens jusqu'aux enfers mes solides racines,
Et Geant à cent bras j'en menace les Cieux.
Je donne la vigueur aux plus fortes machines,
Et sous l'effort fatal de mes coups glorieux
On voit des murs brisés succomber les ruïnes:
De tous les Vegetans enfin je suis le Roi.
Par où donc dans ta petitesse
Prétens-tu l'emporter sur moi?
Parles. Par ma propre foiblesse,
Répond le Roseau doucement,
Et sans irriter ta hauteſſe,
Si tu veux que je t'ouvre ici mon sentiment,
Je vais te faire voir comment.
Tu portes jusqu'aux Cieux une orgueilleuse tête,
Il est vrai, mais la foudre en est plus près de toi,
Et tu n'entends jamais gronder une tempête,
Que de la cime aux pieds tu n'en trembles d'effroi.
Jupiter te chérit, mais il te pulverise,
Son trait ne te respecte pas,
Et dans les vastes airs plus s'étendent tes bras,
Plus aux vents tu donnes de prise.
C'est ta propre grandeur qui fait tout ton tourment;
C'est elle qui t'expose à de funestes guerres,
Tandis qu'en mon abaissement

Je vis dans un repos charmant,
Sans craindre ni les vents, ni les bruyans tonnerres,
Maître Roſeau parloit encor
Quand on vit troubler la contrée,
Au bruit d'un ouragan qui du ſein de Borée
Avoit pris ſon rapide eſſor;
Voyons, dit d'un air fier au Roſeau le vieux Chêne,
Voyons un peu qui de nous deux
De cette tempête ſoudaine
Sçaura mieux ſoutenir l'effort impétueux.
Cependant l'ouragan de ſa fougueuſe haleine
Bouleverſe les airs, & balaye la plaine.
Et le Roſeau ne fait, contre tous ſes efforts,
Que plier ſouplement le corps,
Tandis que ſur ſon pied ſolide
Le ſuperbe Chêne aſſervi,
Plein de tout ſon orgueil & d'un cœur intrépide,
Oppoſe ſes grands bras à ſon fier ennemi.
Mais plus ces bras ont d'étenduë,
Plus ſon ſein eſt ouvert aux coups:
Le vent plus animé redouble ſon courroux,
Le Chêne eſt ébranlé, ſa force eſt confonduë,
Il tombe, & ſon corps en éclats
Etonne l'air voiſin du bruit de ſon fracas.
Le Roſeau qui rit ſous ſa cappe,

Dit, le voyant tomber : Te voilà donc à bas,
Riche préſomptueux, & moi gredin, j'échappe
Aux coups que tu n'évites pas.

TIMAGENE.

L'application n'eſt pas difficile ; l'ouragan ce ſont les paſſions qui agitent l'ame ; le Chêne préſomptueux, eſt le riche infatué de ſes richeſſes ; ſes grands bras, c'eſt la puiſſance ; ſes racines, ſont ſes grands biens : mais tout cela ne ſert qu'à donner plus de priſe aux paſſions qui le renverſent, tandis que le pauvre, content dans ſon humilité, ſe mocque des attaques des paſſions, & ſe dérobe facilement à leurs atteintes.

ARISTIPE.

Je ſuis bien-aiſe que vous conceviez ſi juſte le ſens de ma Fable : profitez-en ; & ſi la malignité de la fortune vous ôte vos biens, comme elle me les a ôtés, conſolez-vous-en, en conſidérant que vous n'aurez perdu que les amorces du vice, & le plus grand obſtacle à la vertu ; mais ſi au contraire elle vous en donne, uſez-en de maniere que les paſſions ne vous dominent jamais.

*Fin du dix-neuviéme Entretien.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XXe. ENTRETIEN.

*De l'exemple qu'on doit aux Enfans & aux Inférieurs.*

ARISTIPE.

JE croyois que ces fatiguantes perſonnes ne me laiſſeroient d'aujourd'hui la liberté de vous entretenir. Que c'eſt une péſante converſation, que celle d'une femme qui ſe croit ſçavante, & qui n'a pas ſeulement les ébauches ſuperficielles de la ſcience !

TIMAGENE.

Il me ſemble que votre tems eſt trop précieux pour le proſtituer à des per-

ſonnes qui ſont incapables d'en profiter.

ARISTIPE.

Ce que j'admire dans Elvire, c'eſt qu'elle ne ſe contente pas d'inonder un homme du flux & du reflux de ſa prétenduë capacité ; mais je vois qu'elle éleve ſa fille dans le même génie, & cette novice précieuſe qui n'a pas encore l'eſprit propre à être mis à la premiere teinture de la ſcience, s'ingere déja de raiſonner, à l'exemple de ſa mere : elle veut parler des Auteurs, comme ſi elle les connoiſſoit autrement que par leur nom ; & j'ai vû le moment qu'elle alloit prendre la balance pour décider du mérite entre les anciens & les modernes, elle qui ne pourroit pas faire la différence des ouvrages de Deſpreaux ou de l'Auteur des Paſquinades, d'avec les Barbinades ou le Mercure Galand.

TIMAGENE.

Et qu'appellez-vous, s'il vous plaît, des Barbinades ?

ARISTIPE.

Je donne ce nom à ces nombreux colifichets de petits Livres qui ne ſervent qu'à faire perdre inutilement du tems, & après la lecture deſquels on ſe trouve l'eſprit auſſi peu rempli que ſi l'on

n'avoit rien lû, & qui n'ont pas laiſſé d'enrichir notre ami Barbin.

TIMAGENE.

Comme il y a des procès qui réuſſiſſent ſur l'étiquette, il y a des Livres qui ſe débitent ſur le ſeul titre, pourvû que l'adreſſe du Libraire y ſçache donner le tour.

ARISTIPE.

Laiſſons-là ces bagatelles, & parlons de choſes plus ſolides & plus inſtructives. Ces perſonnes qui ſortent d'avec moi, & dont j'ai pendant deux heures examiné le ridicule, me ſont faire une réflexion qui me fournira la matiere de notre Entretien. Je crois que dans le dernier vous demeurâtes convaincu que les biens, & par conſequent les grandeurs ſont un obſtacle à la tranquillité de l'ame & au contentement de l'eſprit, puiſque les paſſions tumultueuſes agiſſent avec plus d'empire ſur ceux qui ſont élevés par-deſſus les autres, que ſur leurs inférieurs. Ce n'eſt pas que je prétende que cette raiſon doive vous porter à fuir les biens & les honneurs dont un homme vertueux peut faire un très-bon uſage, & pour lui & pour les autres: mais c'eſt pour vous inſinuer un motif ſolide de conſolation, ſi vous avez le

malheur d'en être privé par le caprice de la fortune.

TIMAGENE.

Après tout ce que vous m'avez dit, mon pere, je ſuis très-perſuadé qu'un homme qui gagne ſur ſoi-même de ſouffrir ſans chagrin de ſe voir privé des biens qui ſont les inſtrumens de tant de maux, n'ait une grande facilité à dompter toutes les paſſions vicieuſes, & par conſéquent à vivre content dans ſa pauvreté.

ARISTIPE.

Vous devez en demeurer d'autant plus convaincu, que je vous parle par expérience, & que je ne vous ai rien dit que je ne reſſente en moi-même.

TIMAGENE.

Il ne me faut point d'autre leçon, que de voir l'aſſiette tranquille de votre eſprit, après que la plus injuſte de toutes les perſécutions ne vous a laiſſé que cet eſprit conſtant, qui a vû ſans s'ébranler le triomphe de la cabale & de la calomnie ſur votre innocence; qui a vû ſans émotion vos ennemis vous accabler ſous leur puiſſante autorité, une lâche moleſſe irriter par complaiſance ceux qui ſont inſenſibles au mérite & à la vertu, & écarter ceux qui ne ſont amis que de la proſpérité; & enfin l'ingratitude aidée

des poiſons malins de la prévention, couper les bras aux ſecours que vous deviez légitimement attendre. Je vous ai vû eſſuyer toutes ces choſes avec une fermeté ſi inébranlable, avec un cœur ſi tranquille au milieu de la tourmente, & conſervant dans de rudes néceſſités une ſi grande égalité d'ame juſques dans vos yeux & ſur votre viſage, que je ne puis douter qu'une véritable Philoſophie ne vous faſſe vivre peut-être plus content dans ce comble de l'infortune humaine, que ne vivent dans le comble de leur inquiéte proſpérité ceux qui vous perſécutent avec tant d'injuſtice.

ARISTIPE.

Mon fils, une conſcience innocente comme la mienne, & qui ne ſe reproche rien intérieurement; une patience aidée d'un ſecours ſurnaturel, & une ſérieuſe réflexion ſur ce qui doit opérer en nous la véritable tranquillité de l'ame, ces choſes ſuffiſent pour la rendre ferme & conſtante au milieu des plus grandes infortunes. La malignité des hommes m'a tout ôté, hors mon eſprit & ma vertu; & toute la ſucceſſion que vous avez à attendre de moi, c'eſt ce Vers qu'Enée diſoit à ſon fils:

*Discе puer virtutem ex me verumque laborem,*
*Fortunam ex aliis.*

Je ne vous enſeignerai point comme Argiripe enſeigne ſon fils, à remplir ſes coffres des profits funeſtes d'une malheureuſe uſure. Je ne vous apprendrai point à vous emparer, comme a fait Dolabella, de tous les biens de ſon pere, par les fourbes & par les ſubtilités d'une chicane affreuſe, le chaſſer hors de ſa maiſon, lui refuſer juſqu'à la mort ſes alimens, & le faire enfin périr de douleur & de miſére. Je ne vous inſtruirai point des routes qu'a tenuës Mendor, pour de la cuiſine où il décrotoit les ſouliers d'un Curé, aller par l'Arabie au Perou. Mais je vous donnerai des leçons pour arriver par la modération dans la fortune, & par la conſtance dans les adverſités à la ſolidité de la véritable Philoſophie.

TIMAGENE.

Vos leçons me frapperoient moins ſi votre exemple ne me guidoit dans cette route. Il n'y a point de tableaux qui donnent une plus forte émotion à l'eſprit que les actions de ceux dont nous prenons exemple. Et je ne puis vous voir ſoutenir avec tant de tranquillité d'ame

les derniers excès de l'outrage de la fortune, ſans reſſentir mon cœur vivement fortifié contre toutes ſes attaques.

ARISTIPE.

Vous tombez inſenſiblement dans le ſujet dont je voulois vous entretenir, lorſque vous donnez à l'exemple le nom de la premiere de toutes les leçons. C'eſt l'idée que m'avoit laiſſée cette mere précieuſe, qui par ſon exemple corrompt déja l'eſprit de ſa fille : & mon deſſein eſt ſur cela de vous montrer dans quelle étroite obligation ſont non-ſeulement les peres, mais tous ceux qui dans le monde ſont ſupérieurs aux autres, & qui par-là leur tiennent en quelque maniere lieu de peres ; dans quelle obligation, dis-je, ils ſont de leur donner un bon exemple, puiſqu'ils ſont eux-mêmes reſponſables des fautes dans leſquelles leur mauvais exemple entraîne ceux ſur leſquels ils ont autorité ?

TIMAGENE.

Pourquoi dites-vous que ceux qui ſont ſupérieurs aux autres leur tiennent en quelque maniere lieu de peres ?

ARISTIPE.

Je vous le dis avec raiſon, & ſur un fondement très-ſolide, puiſque toute l'autorité qui eſt dans le monde n'a ſa

ſource que dans l'autorité paternelle. C'eſt par cette raiſon que Dieu lui-même a voulu que tous les hommes le nommaſſent pere, pour reconnoître non-ſeulement le néant dont il les a tirés par la premiere création, & la bonté avec laquelle il nous aime, mais pour exprimer l'autorité abſoluë qu'il a ſur nous.

TIMAGENE.

Mais comment toutes les autres autorités naiſſent-elles de l'autorité paternelle ?

ARISTIPE.

Lorſque les hommes ſe ſont multipliés, chaque pere qui par ſa longue vie & par la fécondité ſe voyoit à la tête d'une famille nombreuſe, avoit ſur elle une autorité abſoluë, qui les en établiſſoit naturellement, & les Rois & les Juges : Rois, parce qu'ils régiſſoient toute leur poſtérité obéiſſante : & Juges, parce que leurs déciſions ſervoient de Loix inviolables entre tous ceux qui ſortoient d'eux. Ainſi l'autorité paternelle étant la premiere ſource de l'autorité des Rois, de celle des Juges, & de tous ceux qui ont pouvoir au-deſſus des autres, j'ai eu raiſon de vous dire que tout ſupérieur tient en quelque façon lieu de pere à ſon inférieur ; & c'eſt de-là que

naît la tendreſſe & la protection que le ſupérieur doit à l'inférieur, & le reſpect & l'obéïſſance que l'inférieur doit à celui qui eſt au-deſſus de lui.

TIMAGENE.

Mais ſi l'autorité paternelle étoit la ſource de toutes les autres, ne ſe ſeroit-elle pas conſervée la plus puiſſante ? Cependant elle n'eſt rien moins aujourd'hui; & à peine un fils ſe croit-il dans l'âge de la raiſon, qu'il s'imagine être échappé des liens de cette autorité. Les Juges-mêmes voyent aujourd'hui ſans émotion les fils plaider leurs peres, & l'on en a vû qui n'ont pas eu honte de mettre les peres en chemiſe pour contenter l'impatiente avidité d'un fils dénaturé.

ARISTIPE.

C'eſt la corruption du ſiécle, qui en cela renverſe la nature : & c'eſt par cette corruption que Vaumorin en dépoüillant de tous ſes biens un pere infortuné, les ſacrifia par un Jugement de la derniere iniquité à l'ingratitude de Dolabella, & par cette injuſtice cauſa la mort de ce pauvre pere. Mais je vous dis que la ſeule autorité naturelle eſt celle du pere ſur ſes enfans, comme de l'ouvrier ſur ſon ouvrage, & que toutes les autres autorités ont été établies par les hommes

ſur le modéle de cette autorité paternelle, par la néceſſité politique du gouvernement public, qui ſans cela ne pourroit pas ſubſiſter, & verroit toutes choſes expoſées à un bouleverſement continuel, & à la violence des plus téméraires.

TIMAGENE.

Ce que vous dites a beaucoup d'apparence, & je conçois que c'eſt la nature qui a fait les peres, & que les hommes par néceſſité ont fait les Rois & les Juges.

ARISTIPE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt par cette raiſon que le titre le plus glorieux que les Romains ayent pû donner à leurs Empereurs, ç'a été de les appeller *Peres de la Patrie*; & que c'eſt ſur ce même principe qu'ils avoient appellé du nom de *Peres* ceux qui compoſoient le Sénat, & qui étoient les arbitres ſouverains de la Juſtice.

TIMAGENE.

Cette remarque me touche, & de-là je conclus avec vous, que tout Roi ſe doit regarder comme le pere de ſon peuple, & tout Juge comme le pere commun de ceux auſquels il doit la juſtice. En un mot, que tout homme qui a auto-

rité ſur d'autres, doit regarder ſes inferieurs comme ſes enfans.

ARISTIPE.

C'eſt ma penſée, & le Roi, le Juge, & le Superieur ne peut conſiderer en ſoi-même cette qualité de pere, ſans concevoir en même tems cet amour tendre que la nature nous inſpire pour ceux qui ſortent de nous. Et c'eſt ce qui, à l'exemple des Romains, me fait mettre au-deſſus de tous les titres qu'on puiſſe donner à un grand Monarque, celui de *Pere du peuple*, & ce qui me donne une vénération infinie pour les Juges qui comme le ſage & l'incomparable Telamon, exercent en bons & vrais Peres l'autorité ſouveraine qu'ils ont entre les mains, & qui comme Manlius & tant d'autres, ne la font pas ſervir à former des cabales pour immoler l'innocence à la paſſion des plus puiſſans.

TIMAGENE.

Sur ce fondement, tout homme qui tient lieu de pere à un autre, lui doit l'exemple de la vertu, comme le propre pere le doit à ſon enfant.

ARISTIPE.

Sans doute, & de tout tems on a éprouvé que l'exemple des Princes regloit la conduite de leurs peuples. Sous

David les Hebreux ne reſpiroient que la guerre. Sous Salomon ils ne penſoient qu'à goûter les douceurs de la paix, & tout ce que l'abondance inſpire de pente aux plaiſirs. Tibere rendit les Romains ruſés, diſſimulés, fourbes & calomniateurs. Neron eut une Cour perduë de toutes les plus infames débauches. Les Rois pieux ont tourné leurs ſujets à la pieté, & les cruels ont rendu leurs peuples ſanguinaires. De même maniere l'eſprit dans lequel agiſſent les Juges, ſe répand ſur tout ce qui participe au Tribunal. Quand le Sénat de Rome étoit vertueux & déſintereſſé, Rome avoit la même vertu. Dès que la cabale y domina, & qu'elle le diviſa en partialités, le peuple vendit ſes ſuffrages, & fut partagé en factions. Agathon integre, a ſous lui des Officiers qui ont les mains pures; mais Vaumorin a l'intereſſé Tagor pour Secretaire, & plume avec lui de concert les oiſons qui paſſent par leurs mains.

TIMAGENE.

Il eſt vrai qu'en paſſant dans une certaine Ville de Province, l'on me dit que depuis le Maître juſqu'au dernier petit Clerc du Greffe, tout étoit Arabe au Tribunal de Fatidius, & que la Juſtice avec ſon bandeau ſur ſes deux prunelles,

y eſt ſemblable à la Courtiſane de Plaute, qui ne voit que de la main, & ne connoît qu'autant qu'elle touche.

ARISTIPE.

C'eſt ainſi que chez Simonides tout y eſt orgueilleux juſqu'aux Laquais & aux Palefreniers, & que Borée dreſſe tous ceux qui le ſervent à ſes ſimagrées hypocrites. Mais ſans nous amuſer à toutes ces hypotheſes véritables, parlons plus utilement, & voyons pourquoi l'exemple de ceux qui ſont au-deſſus de nous, nous engage dans l'imitation de leurs défauts; quel effet pernicieux cauſe ce mauvais exemple, & de quelle maniere celui qui le doit peut ſe conduire pour s'empêcher d'en donner de mauvais.

TIMAGENE.

Mais je voudrois bien ſçavoir pourquoi les mauvais exemples corrompent plutôt les hommes, que les bons exemples ne les portent à bien faire.

ARISTIPE.

Il faut concevoir que quoique l'homme ne ſoit mis en ce monde que pour arriver par le chemin de la vertu à la Béatitude qui lui eſt propoſée, & qui doit être l'unique fin de toutes ſes actions; néanmoins la chair corrompant ſon ame, lui a donné une pente pernicieuſe au

mal ; enſorte que s'il ſuit les attraits de cette chair qui lui parle par les ſens, il oublie ſa véritable fin, qu'il ne peut atteindre que par une route âpre & rude, & tombe inſenſiblement dans le penchant du mal, où le pouſſe avec facilité cette inclination qu'il reçoit de l'objet corrupteur dont il eſt touché.

TIMAGENE.

Mais puiſque tous les hommes demeurent d'accord que la vertu eſt un bien déſirable & que le vice eſt au contraire univerſellement blâmé par les vicieux mêmes ; pourquoi la nature qui connoît ce bien a-t-elle ſa pente au mal ?

ARISTIPE.

C'eſt que la récompenſe de la vertu n'eſt que dans l'idée ; & que le plaiſir que nous nous figurons dans le vice, eſt un objet preſent qui nous frappe davantage. Et pour vous le faire ſenſiblement concevoir, imaginez-vous un homme qui ſe met en voyage pour avoir une pierre précieuſe qu'on lui a dit être fort belle, & qu'il n'a jamais vûë. Mais en voyageant il paſſe par une prairie, il y voit de jolies fleurs, ſon œil s'y amuſe, & parce que l'objet eſt préſent il s'y plaît ; de ſorte qu'il oublie l'idée de cette pierre précieuſe qu'il va chercher, &

frappé vivement & de l'odeur plaiſante & des couleurs agréables de ces fleurs qu'il voit, il s'arrête à les cuëillir. Cependant le tems s'écoule, le Soleil baiſſe, la nuit vient & le ſurprend, & il trouve qu'au lieu du joyau qui étoit l'objet de ſon voyage, il n'a dans ſes mains que des fleurs paſſageres qui ſe fanent preſque auſſi-tôt qu'elles ſont cuëillies. Une fleur qui ſe flétrit, vaut-elle ce bijou précieux qu'il abandonne ? Non ſans doute ; mais elle eſt préſente & frappe ſes yeux, & le tréſor abſent ne touche point ſes ſens, & on le laiſſe. C'eſt ainſi qu'on abandonne la vertu, dont la récompenſe n'eſt que dans l'idée, & qu'on ſe donne au vice & aux plaiſirs qui ſont des objets préſens qui nous emportent, & qui donnent au cœur de l'homme cette pente qu'il a au mal, par l'imagination du bien préſent qu'il en retire.

TIMAGENE.

Mais ſi l'on en croit les principes de notre Philoſophie, la nature aime le bon, & ne peut jamais aimer ce qui eſt mauvais : or comme le vice eſt mauvais, & la vertu bonne, il faut que l'homme naturellement ſoit porté à la vertu & non pas au vice.

ARISTIPE.

Si l'ame n'étoit point liée au corps, & qu'elle agît par elle-même, je ne doute point que ſon penchant naturel ne fût toujours au vrai bien. Mais comme elle ſe trouve enchaînée dans la chair corrompuë, & qu'elle ne tire ſes connoiſſances que par les ſens, qui ſont ſéduits par des objets impoſteurs, & qui lui repréſentent le mal ſous l'eſpece du bien, la préſence de cet objet ſéducteur cauſe à l'homme ce penchant au mal qui paroît naturel. De-là vient que tous les hommes, quelque mauvais qu'ils ſoient dans la pratique des vices, veulent qu'on croye qu'ils aiment la vertu: ce ne peut être que parce que naturellement l'ame par elle-même eſt portée au bien, & qu'elle ne ſuit le mal que par la corruption de cette nature.

TIMAGENE.

Je conçois bien que c'eſt de-là qu'on ne peut aimer le mal que lorſqu'il prend l'apparence du bien.

ARISTIPE.

Vous avez connu le vieux Binel, cet homme qui ne s'étoit mis à ſon aiſe qu'en vendant publiquement la Juſtice, penſez-vous qu'au fond de l'ame il aimât l'iniquité comme iniquité? Non ſans doute,

doute, mais il aimoit l'iniquité comme la ſource de l'argent dont il avoit une ſoif inſatiable. Auſſi alloit-il droit lorſque de part & d'autre on ne lui donnoit rien ; mais ſi-tôt qu'on faiſoit briller à ſes yeux le doux objet de ſa concupiſcence ; alors frappé d'un bien preſent, cet objet donnoit une pente ſi furieuſe à ſon eſprit ; qu'oubliant tout devoir & toute équité, il perdoit un innocent pour partager ſes dépoüilles avec celui à qui ſon iniquité l'immoloit. Concevez donc ſur ce fondement, que quoique l'ame dans ſon principe n'ait point reçû d'autre pente qu'au bien, les hommes néanmoins prennent une pente au mal, par la communication de l'ame avec la chair, & par la ſéduction des ſens ; enſorte que ce penchant au mal lui devient en quelque maniere naturel : & parce que quelque attrait qu'ait ce mal, lorſque l'ame s'y laiſſe aller, l'homme ſent une bride extérieure qui le veut retenir, il eſt bien aiſe de trouver des exemples qui l'autoriſent dans le mal auquel il s'eſt entraîné ; & c'eſt-là la ſource des déſordres que cauſe le mauvais exemple, & la raiſon pour laquelle l'homme eſt plus diſpoſé à ſuivre les mauvais exemples, que les bons.

TIMAGENE.

J'attribuërois, ce me ſemble, auſſi cette corruption à la foibleſſe de l'homme, qui ſe laiſſe facilement entraîner à faire ce qu'il voit pratiquer aux autres; & comme il voit faire beaucoup plus de mal que de bien, il ſuit plus facilement les exemples du vice, que ceux de la vertu.

ARISTIPE.

Il eſt vrai que la plupart des hommes ſont ſi foibles, qu'ils ne font ſouvent le bien ou le mal que parce qu'ils le voyent faire aux autres. Le fameux Cacobaſile, qui d'une adoleſcence proſtituée paſſa par une jeuneſſe ſage, pieuſe & retirée, & qui devenu homme parfait, s'étoit contre ſa condition jetté dans un débordement aveugle, & enfin touché des malheurs que cet oubli lui avoit attirés, & rentré par une pleine victoire ſur ſes ſens dans la route heureuſe de la vertu: cet homme, dis-je, ſi different de lui-même dans ſes differens états, ne s'étoit dérouté que par cette foibleſſe qu'ont la plupart des eſprits, de prendre comme l'eau la figure de tous les vaſes auſquels on la communique. Mettez-les parmi les Anacherettes, ils en auront toute la ferveur & la pieté: expoſez-les

dans le monde corrompu, ils ne tiendront point contre ſes attraits, & ſe laiſſeront aller à une ſoudaine corruption, ce ſont des miroirs qui rendent toutes les figures qu'on leur préſente; ce ſont des moutons, qui à la ſuite du premier vont ou dans le pâturage ou à la boucherie.

TIMAGENE.

Vous demeurez donc d'accord que la plûpart des hommes ſe laiſſent entraîner par foibleſſe dans l'ornierè que d'autres leur ont creuſée.

ARISTIPE.

Voyez cinq cens paiſans paſſer au travers d'une prairie; les pas du premier, ſoit qu'il trace un ſentier droit ou tortu, guident ceux du ſecond, & tous ſuivent à la file, ſans s'écarter du chemin que le premier a frayé: Vous diriez que ce ſont les moutons de Dindenant, qui ſe jettent tous dans la mer après celui que Panurge y a pouſſé. Voilà comme ſont la plûpart des hommes, qui n'ont guere de plus grands corrupteurs que les exemples de ceux qui ſont corrompus: & plus ceux qui donnent ces exemples ſont en autorité ſur les autres, plus ils ſont d'impreſſion. Or quand un homme voit un exemple de vertu devant lui, il l'approuve; mais ſouvent il a la corruption de ſa na-

ture qui l'empêche de le ſuivre, & s'il le ſuit c'eſt après un combat qu'il a ſoûtenu entre ſa raiſon & ſon penchant au mal: mais au contraire, lorſqu'il voit un mauvais exemple devant lui, il n'y a point de combat à eſſuyer pour le ſuivre; & ſon penchant le conduiſant dans la route où le guide cet exemple, il s'y abandonne ſans peine, & ſe plaît à ſe voir autoriſé dans le mal qui lui agrée.

TIMAGENE.

Ainſi plus une perſonne qui donne un mauvais exemple eſt élevée au-deſſus d'une autre, plus on ſe croit autoriſé à le ſuivre.

ARISTIPE.

Sans doute, & c'eſt en quoi ceux qui donnent un mauvais exemple ſont d'autant plus coupables, qu'ils ont plus d'autorité ſur les autres; & comme il n'y a point d'autorité plus grande que celle des peres ſur les enfans, ni d'exemple qui faſſe plus d'impreſſion, il n'y en a point de plus condamnable que celui que les enfans reçoivent de leurs mauvais peres.

TIMAGENE.

Je le juge d'autant plus dangereux, qu'on le reçoit dans un âge tendre, dans lequel ces impreſſions ſe font plus pro-

fondement, & avec des effets plus pernicieux.

ARISTIPE.

Quand celui qui a paſſé devant nous a frayé une orniere, les rouës de notre chariot y tombent facilement, & nous, nous ſuppoſons que nous ne pouvons faire mal, lorſque nous faiſons la même choſe que ceux pour qui les Loix nous ordonnent une profonde vénération; & c'eſt ce qui double le crime de ceux qui par de mauvaiſes actions autoriſent les autres, à en commettre de ſemblables.

TIMAGENE.

Oüi, parce qu'ils ſont coupables de leurs mauvaiſes actions, & de celles qu'il cauſent.

ARISTIPE.

Sabine ſeroit moins criminelle dans ſa débauche, ſi elle ſe cachoit de ſa fille, pour introduire tous les ſoirs dans ſa chambre le jeune Automedon; mais c'eſt cette fille elle-même qui va lui ouvrir la porte du petit eſcalier; elle la met de toutes ſes parties, elle écrit devant elle les billets de ſes rendez-vous: comment prétend-t-elle que ſa fille n'écoute point les fleurettes du jeune Timocrate, qu'elle ne reçoive point ſes lettres ten-

dres, qu'elle n'accepte pas ſes rendez-vous ſecrets, qu'elle refuſe la commodité d'un caroſſe qui l'attend dans une ruë écartée, pour la conduire à un tête-à-tête de promenade? Cette fille aimable & toute jeune, ſe défendra-t-elle de prendre une collation à Boulogne, elle que ſa mere a renduë ſi ſouvent témoin des matelotes qu'on lui a données au Moulin de Javelle. Non, mais tous les déſordres où ſa fille peut tomber entrent ſur ſon compte, puiſque c'eſt l'exemple qu'elle lui a donné qui l'a conduite dans la route pernicieuſe qu'elle prend.

TIMAGENE.

Je tiens une mere comme Sabine plus coupable mille fois, que les corruptrices publiques.

ARISTIPE.

Que direz-vous de Cephiſe, qui s'eſt fait un métier d'aſſembler tous les jours chez elle, une troupe de ces avares fainéans, qui paſſent le jour à dormir ou chercher de l'argent, & la nuit à le perdre & à jurer? Les bougies s'allument, les tables ſont enveloppées de joüeurs, il faut que les oreilles y eſſuyent toutes les boutades de leurs chagrins, un repas fait aux dépens des cartes, ſe ſert à dix

heures ; & arrête ceux qui eſperent leur reſſource de la repriſe qui ſuivra le ſouper : l'impatience de la commencer fait entaſſer les morceaux, ſans les ſavourer, & leur rend le bon ou le mauvais vin égal : enfin l'on rentre au jeu ; & trois heures, qui ſouvent ſont le coup de partance, les avertiſſent qu'il faut quitter la carte. Dans un ſi bel exercice, que penſez-vous qu'ait appris la fille de Céphiſe? Elle connoiſſoit les cartes avant que de connoître ſes lettres ; & élevée dans ce tracas, elle ſe fait un des plus forts piliers des tables de ſa mere : à douze ans elle ſçait mieux que ne ſçavoient Roye & Cauviſſon gouverner le jeu rompu d'Eſpadille, & de baſte ſans manille : enfin éprife d'amour pour le Lanſquenet, & continuellement environnée d'hommes, une réjoüiſſance la conduit inſenſiblement à une autre, n'eſt-ce pas un beau préſent à faire à quelque dupe pour le mariage ? & voilà comme l'exemple de ſa mere l'a perduë.

TIMAGENE.

Ce n'eſt pas là comme la vertueuſe Artemiſe éleve ſa fille ; auſſi je doute qu'on ſe preſſe autant de rechercher la joüeuſe, comme l'on voit d'empreſſement pour l'autre.

ARISTIPE.

Le glouton Vulturius, riche de la ſucceſſion d'un oncle uſurier, tenoit une groſſe table, & tous les jours ſe régaloit lui-même; & ſouvent ſeul très-ſplendidement. Il ſçavoit faire toutes ces ſortes de ragoûts qui prolongent les repas, & mangeoit à donner de l'appetit à ceux qui le regardoient. Son fils inſtruit dans cette école, ſçavoit dès l'âge de dix ans diſtinguer ſi une truffe venoit de la Bourgogne ou du Languedoc, & ne ſe trompoit point ſur les fumets differens des perdrix. Comme la bonne chere tua ſon pere jeune, le fils trouva une ſucceſſion qui n'étoit qu'écornée. Mais ayant rencheri ſur ſa gloutonnerie, il ſe jetta comme un fou dans de ſi prodigieux excès de table, que ſes plats furent bientôt le gouffre de tout ce que ſon pere n'avoit pas dévoré.

TIMAGENE.

Je n'en ſuis pas ſurpris, & il eſt difficile qu'un jeune homme accoutumé dès ſon enfance à la bonne chere, prenne la route de la ſobrieté.

ARISTIPE.

Je puis vous montrer une autre ſource de ruine puiſée par un fils dans l'exemple de

de ſon pere. C'eſt de Martian dont je veux vous parler. Il avoit un patrimoine aſſez conſidérable, & de plus grands biens encore par ſa femme: Mais ſe croyant logé trop étroitement dans la maiſon commode que ſon pere lui avoit laiſſée, il acheta toutes celles qui l'enveloppoient; & ne mangeant que des croûtes, & ſe voiturant dans une vielle cage de cuir, il ſe mit à bâtir un magnifique hôtel. Ce n'eſt pas tout, la même demangeaiſon le prenant pour la campagne, il y renverſa ſes vieux Châteaux pour en élever qui fuſſent plus du goût moderne: & par les dépenſes immenſes qu'il fit de tous côtés, il vit ſon patrimoine en déroute. Sa ruine devoit rendre ſage ſon fils: Mais le mauvais exemple prévalant ſur la raiſon, la même fureur le prit, & tandis que ſon pere bâtiſſoit d'un côté, il conſumoit tous ſes biens à bâtir de l'autre, & acheva ſi bien ſa ruine, qu'il fallut enfin vendre les maiſons pour payer les ouvriers.

TIMAGENE.

J'ai oüi dire que c'étoit un plaiſir merveilleux d'entendre le pere & le fils contrôler mutuellement leurs édifices: car comme tous deux bâtiſſoient ſelon leurs propres genies, qui ne

ſe rapportoient que dans l'amour de la truelle, mais nullement dans le goût de l'exécution, chacun blâmoit ce que faiſoit l'autre, & je crois que c'étoit une fort plaiſante Comedie.

ARISTIPE.

Je l'ai euë quelquefois, & tout ce que je pouvois conclure de leurs raiſonnemens, c'eſt qu'ils avoient tous deux tort & tous deux raiſon.

TIMAGENE.

Comment?

ARISTIPE.

Tous deux tort de bâtir, & tous deux raiſon de ſe blâmer mutuellement. C'eſt à faire aux Princes, aux Financiers ou Favoris, & aux Maçons à bâtir, mais non pas à ceux qui ont un patrimoine reglé. Les Princes le doivent faire, non-ſeulement pour la gloire & la magnificence, mais pour faire valoir dans leurs Etats les arts nobles de l'Architecture, de la Peinture & de la Sculpture, qui périroient dans l'inaction, ſi l'eſpoir de l'emploi & du profit ne les animoit. Les Financiers, ou ceux qui ſont dans la fortune, peuvent bâtir, ayant des biens ſouvent très-mal amaſſés dont ils ne ſçavent que faire, & dont par ce moyen

ils répandent une partie ſur le peuple par les mains des ouvriers. Enfin les Maçons le peuvent pour leur utilité propre, & parce qu'ils ſe font par-là un fond du prix de leur travail. Mais un homme à qui ſes peres ont laiſſé une ſucceſſion qui n'eſt point exceſſive, n'eſt-il pas dépourvû de jugement lorſqu'il enterre en bâtimens la créme de ſon bien, & qu'il ſe ruine pour faire écrire ſur la porte de ſon hôtel occupé par d'autres que par lui :

*Une extravagance ſuprême*
*Fit aux biens de ſon Maître élever ce tombeau.*
*Paſſant qui veut faire de même,*
*Son exemple te dit : Tout beau.*

TIMAGENE.

Il eſt vrai que paſſer ſa vie à bâtir une maiſon ſuperbe, pour aller ſur ſes vieux jours mourir dans un galetas, forcé par indigence ou à la loüer à d'autres, ou à la vendre, c'eſt une folie qui ne ſe peut pas pardonner.

ARISTIPE.

Et ſouvent il arrive encore pis, qui eſt de tomber dans le cas de ces foux dont ſe moque le Sage, lorſqu'il dit : *Il a entrepris d'édifier, & n'a pû achever.* Et en effet, Paulin n'a-t-il pas vû décreter

ſa maiſon avant que les vîtres y fuſſent miſes, & que les peintures en fuſſent achevées ? Il n'y a pas un gouffre plus profond que celui du bâtiment pour engloutir les biens d'un homme. Et lorſque Charlequint voulut ruiner un des plus riches Seigneurs de ſa Cour, il ne trouva pas de moyen plus sûr que d'applaudir à la ſuperbe maiſon qu'il commençoit : & à force de lui ſuggerer toûjours de nouveaux deſſeins pour ſon embelliſſement, il vint enfin à bout de faire enſevelir dans ſes édifices & dans ſes jardins des richeſſes qui lui étoient odieuſes, & qu'il ne pouvoit avec juſtice lui ôter par d'autres voyes.

TIMAGENE.

Cet Empereur n'a pas été l'inventeur de ce ſtratagême, & j'en ai vû quelques traits ſemblables dans de plus anciennes hiſtoires que la ſienne.

ARISTIPE.

Le bâtiment a un certain âpas ſecret qui pouſſe toûjours celui qui bâtit plus loin qu'il ne veut. L'ouvrage amuſe, & l'on regarde avec amour ſon édifice comme ſa propre production ; on vous loue, on vous applaudit, on vous donne des vûës continuelles pour de nouveaux ajuſtemens qui ne vous étoient pas tombés

dans l'idée; vous y donnez, & quand vous avez bâti, vous n'avez qu'à moitié fait; le pinceau acheve de vous arracher ce que vous avoit laiſſé la truelle. Ainſi ſi vous n'avez comme ceux qui ſont dans la fortune, les ſources intariſſables du Pactole à votre diſpoſition, vous trouverez que vous n'aurez élevé un bâtiment que pour en être précipité du haut en bas.

TIMAGENE.

Il vaut mieux profiter de la folie d'autrui, en achetant la maiſon de celui qui en la faiſant s'eſt mis hors d'état de la conſerver.

ARISTIPE.

Cleon avoit un petit jardin à trois lieuës de Paris, où ſon voiſin Nicobule en avoit un très-beau & très-grand. Cleon étoit fort riche, l'autre n'avoit qu'un bien fort médiocre; mais il aimoit à la fureur ſa maiſon de campagne, & avoit une demangaiſon aiguë de la rendre beaucoup plus belle, Cleon l'y engagea fort adroitement; enſorte qu'ayant conſumé tout le plus clair de ſon bien à la conduite des fontaines & à raſer ſa maiſon, & à jetter les fondemens d'un bijou à l'Italienne, tandis qu'on achevoit ſes terraſſes, qu'on plan-

toit ſes nouvelles allées, & que le nôtre étoit occupé à lui dreſſer ſes parterres, il fut obligé pour achever le bâtiment, d'emprunter quelques deniers de Cleon, dont les quittances des ouvriers portoient l'emploi. Enfin la maiſon étant achevée, & le dernier coup de pinceau donné, Nicobule meurt oberé; & ſes héritiers ruinés abandonnerent à Cleon la folie de Nicobule, pour la dixiéme partie de ce qu'elle avoit coûté à embellir.

TIMAGENE.

S'il n'y avoit pas de ces foux-là, comment voudriez-vous qu'un homme ſage eût jamais une belle maiſon, puiſqu'il n'aura garde de la faire lui-méme?

ARISTIPE.

L'Italien met au rang des plus grandes folies celle de *vender in caſale per fer la caſa*, vendre le fond pour faire la maiſon. Or c'eſt tomber dans le cas que d'employer à un bâtiment mort ce qui peut produire de gros revenus. Mais après vous avoir parlé de la maiſon, parlons de ce qui en fait l'ornement; & ſur cela je vais vous donner un autre homme gâté ſur l'exemple de ſon pere. Vibius étoit un de ces hommes qu'on appelle curieux de ces bagatelles inutiles, qui ſervent d'amuſement à un eſprit

qui ne peut en prendre d'autres. Les Malafer l'avoient ſouvent fourni de ces jolis Riens dont leur boutique eſt pleine : & tout ce qu'il avoit de plus exquis, ſe réduiſoit à de petits bronzes, aux mignatutures de werner, & à quelques horloges. Ce goût amuſant de curioſités s'inſinua dans l'eſprit de ſon fils ; & le pere ne fut pas plutôt mort, qu'ayant la même inclination, mais donnant dans d'autres objets, il vendit tout ce qui faiſoit l'attache de ſon pere, & s'en fit une autre que vous ne devineriez jamais.

TIMAGENE.

S'attacha-t il à des coquilles? j'en connois qui ont cette folie?

ARISTIPE.

Elle auroit été plus excuſable ; mais il ſe mit en tête la curioſité des mouches & des papillons ; & ce qui va vous étonner, il dépenſa cinquante mille écus pour en emplir des boîtes, dans leſquelles on voyoit ces inſectes diſtribués par eſpeces & par couleurs, chaque petit animal fiché dans une longue aiguille.

TIMAGENE.

Je me trompe fort s'il n'a pas été le premier homme du monde qui ſe ſoit ruiné à gober des mouches & courir des

papillons ; & je doute fort qu'il ait des imitateurs de ſemblable curioſité.

ARISTIPE.

Celle des tableaux, des ſtatuës, & des médailles, eſt non ſeulement plus noble & plus excuſable ; mais elle eſt même loüable dans ceux qui ont de quoi en ſoûtenir la dépenſe, puiſque le *Virtueux* y trouve de quoi nourrir ſon eſprit en ſatisfaiſant ſes yeux ; que les médailles aident à l'inſtruction de l'hiſtoire & de la Chronologie qui en eſt la bouſſole ; & que dans les tableaux & les ſtatuës l'on étudie avec plaiſir la force & la juſteſſe de l'art dans l'imitation de la nature : un eſprit ſe plaît à conſiderer la belle ordonnance avec laquelle un Peintre a executé ſon idée, la nobleſſe & la hardieſſe des attitudes qu'il donne à ſes figures, la tendreſſe avec laquelle les traits y ſont finis, le vif qui les anime, l'aſſortiſſement heureux des couleurs, le ménagement des ombres, & le merveilleux enſemble qui réſulte de la juſteſſe de toutes les proportions ; enfin la maniere dont la nature y eſt attrapée & quelquefois ſurpaſſée. Voit-on les aîles d'un papillon, ou les aigrettes d'une mouche avec le même plaiſir qu'on regarde une ſtatuë qui n'a rien de rude ni d'eſtropié,

& à qui le ciſeau a donné toute la force, toute la tendreſſe, & tout le vif qu'elle peut avoir?

TIMAGENE.

Mais pour entrer dans cette dépenſe, il faut être riche & s'y bien connoître; car je crois que Monſieur Brocantin fait paſſer aux ignorans bien des vaneaux pour des pluviers.

ARISTIPE.

Je n'ai jamais mis cette curioſité au rang des foibleſſes; mais pour revenir aux exemples qui corrompent, je crois qu'entre tous les défauts d'une mere, ſon luxe eſt ce qui s'inſinuë le plus facilement dans l'eſprit d'une fille: Non-ſeulement parce qu'un brillant dehors frappe vivement un jeune eſprit; mais parce qu'une femme ne donne pas dans le luxe pour s'enfermer: on ne prend un appareil magnifique que pour ſe faire voir & plaire; ainſi les aſſemblées publiques, les theâtres & les promenades ſont les ſuites néceſſaires du luxe & de la pompe des habits. Et une jeune fille que dés ſon âge tendre l'on introduit dans le monde par cette porte de la vanité ſuperfluë des habits, ne s'en défait jamais. La premiere odeur qu'a priſe un tonneau lui reſte toûjours, & l'eſprit

conſerve juſqu'à la mort les premieres impreſſions qui lui ont fait plaiſir. Et en effet, que n'opere point l'exemple dans des choſes agréables & qui flattent l'eſprit, puiſqu'il s'imprime aux enfans pour des choſes pénibles & même ridicules, comme la ſuperſtition ?

TIMAGENE.

Il eſt vrai que je vois le jeune Piſandre dans une perpetuelle inquietude ſuperſtitieuſe, & il me ſemble avoir oüi dire que ſon pere étoit de même.

ARISTIPE.

Piſandre avoit un pere dont la ſuperſtition étoit ſi affreuſe & ſi ridicule, qu'il ſeroit ſorti de table s'il avoit vû une ſaliere répanduë, ou que le hazard y eût fait rencontrer treize perſonnes. Il pâliſſoit en voyant deux couteaux ſe croiſer, & le vendredi étoit dans ſon imagination bleſſée, un jour ſi fatal, que ſi la fortune étoit venuë ce jour-là frapper à ſa porte, il ne la lui auroit pas ouverte. La rencontre d'une ſouris dans ſa maiſon, ou celle d'un chien noir qui ſe préſentoit à ſa gauche en ſortant ſa porte, le faiſoit rentrer & ſe renfermer le reſte du jour ; & vous pouvez juger qu'un eſprit ſi foible & ſi timide prenoit

ſur la dévotion des travers qui ne ſe peuvent exprimer.

TIMAGENE.

On dit qu'il avoit ſur ce fait-là une très-grande fécondité en viſions.

ARISTIPE.

Oüi, & gens vétus de fine tiretaine, & qui le couchoient en jouë par une lucarne, en ſçavoient fort bien profiter: On ne peut pas imaginer toutes les plaiſantes comedies que ſes ſuperſtitions fournirent avec une femme que le Ciel lui avoit donnée, auſſi coquette qu'il étoit fou: Elle ſe divertit d'abord des foibleſſes ridicules de ſon mari; mais enfin ne pouvant plus tenir contre, elle fut un peu loin prendre l'air, tandis que le bon homme faiſoit tous les jours à ſa famille des ſermons qui n'aboutiſſoient qu'à de nouvelles preuves de ſa folie. Enfin il ſe ruina autant qu'il pouvoit le faire à force de ménage & de dévotion, & mourut étouffé ſous le poids & dans l'envelope de douze ou quinze habits d'Anachorettes, de differentes figures, étoffes & couleurs.

TIMAGENE.

Je ne m'étonne plus des ſuperſtitions dont Piſandre nous fait rire toutes les fois que nous joüions enſemble, il étoit

à trop bonne école pour ne pas prendre cette teinture.

ARISTIPE.

Il n'y a pas d'exemple qui agiſſe plus fortement que celui qui s'autoriſe du voile de la Religion, & nous le voyons par cette attache obſtinée qu'ont les hommes à ſuivre la créance de leur pere, fut-elle la plus ridicule du monde. En effet, lorſqu'une créance eſt ſuccée avec le lait, elle ne ſe déracine preſque jamais : & quelque brutale que ſoit la loi dont Mahomet a infecté la terre, toutes les raiſons du monde ne peuvent en faire comprendre l'impertinence à un ſuperſtitieux Muſulman, qui ne veut diſputer de ſa foi que par le tranchant de ſon ſabre. Mais laiſſons cette matiere, & ne conſidérons que le déſordre des mœurs qui ſe gliſſe par l'exemple. Ne voit-on pas que dans la Robe il y a des Magiſtrats de certaines familles de probité, qui de pere en fils prenant exemple l'un de l'autre, exercent leurs emplois avec une merveilleuſe intégrité ? Les aigles pour l'ordinaire font des aigles, & les vautours des vautours. Les Hilarions, les Baſiles, les Telamons, les Bénoni, les Nini, & beaucoup d'autres que je ne vous nomme pas, ne s'écar-

tent jamais des routes droites que leurs peres leur ont tracées. Mais les Eaques, les Nicaiſes, les Tubérons, ſont de pere en fils des oiſeaux de proye : & Aubin qui a vû le ſien s'enrichir par tout ce qu'un Publicain peut commettre de rapines & d'injuſtices, a-t-il pris de lui des leçons d'équité ?

TIMAGENE.

Mais vous concluriez de-là que la vertu ou le vice paſſeroient néceſſairement des peres aux enfans ; cependant on voit tous les jours des hommes vertueux & d'un mérite extrême, mettre au monde des enfans vicieux & de méchans hommes en produire de très-vertueux.

ARISTIPE.

La malice ou la pareſſe d'un naturel, peut être ſi grande dans le fils d'un homme de capacité & de vertu, que ne profitant point de la lumiere qui marche devant lui, *il s'écarte*, comme dit l'Ecriture, *du droit chemin avec une jambe boiteuſe*, & ſe jette dans les routes du vice. Et au contraire, le naturel peut être ſi bon & ſi heureux dans un autre, qu'il ne ſe corrompra point du mauvais exemple qu'il a eu devant ſoi. C'eſt ainſi que la fille de la proſtituée Iſis, eſt l'une des plus cha-

ſtes & des plus vertueuſes femmes du monde ; mais ces évenemens ſont rares, & il eſt bien plus ordinaire de voir un enfant ſuivre la route de ceux dont il a pris naiſſance ; ainſi les peres doivent avoir une grande attention à ne point frapper l'eſprit tendre de leurs enfans par des objets qui leur donnent une idée du vice. Car dans cet âge où l'eſprit eſt comme une cire molle, & capable de tout recevoir, il eſt bien plus docile à ſuivre le mal que le bien.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, que vous voulez qu'il détourne des yeux de ſon fils toutes les images vicieuſes qui le pourroient corrompre.

ARISTIPE.

Non ſeulement par ſes actions, mais par ſes paroles ; & il ne doit employer les unes & les autres qu'à lui imprimer les caracteres de l'honneur & de la vertu : il ne faut pas même mépriſer l'âge d'un enfant, la malice ſouvent y ſupplée, & ſi petit & ſi jeune qu'il ſoit, il faut que ſa préſence ſerve de bride à nos paſſions. Si Gorgonie faiſoit un peu de réflexion ſur ce que je dis là, ſeroit-elle depuis le matin juſqu'au ſoir dans des fougues extravagantes contre ſes dome-

ſtiques, pour les choſes du monde les plus legeres ? Un verre caſſé la met en fureur, un mouchoir égaré lui fait dire à ſes ſervantes les infamies les plus indignes, & un rien lui met un bâton à la main dont elle eſtropie un valet. Ne ſont-ce pas de belles leçons de douceur pour ſa fille, qui dans ſon humeur aigre & hautaine, commence à croire que l'on ne ſe montre maîtreſſe que par ces ridicules emportemens ?

TIMAGENE.

Et par-là ne rendez-vous point les peres en quelque maniere eſclaves de leurs enfans ?

ARISTIPE.

C'eſt une ſervitude bien douce, puiſqu'elle n'a pour but que de les empêcher de mal faire. Le pere ne communique pas ſeulement l'image de ſon corps à ſon fils par la production qu'il en a faite ; mais les mœurs & le caractere de l'eſprit paſſent ſouvent de l'un à l'autre par la ſocieté de la vie. Il ne ſuffit pas de donner un ſujet à l'Etat, mais il faut penſer à le donner capable de ſervir cet Etat. Si le pere voit ſon fils dans des vices dont il lui a battu le chemin, peut-il le blâmer ? & de quel front le châtiera-t-il ? Bibacius deshéritera-t-il ſon fils, parce qu'il

le voit un pilier de cabaret ? Et Caſtel-Vulpin qui a perdu trois millions au jeu, s'irritera-t-il contre le ſien, de lui voir un cornet & trois dez à la main ?

TIMAGENE.

Il auroit ſans doute fort mauvaiſe grace.

ARISTIPE.

Un homme qui veut recevoir ſes amis & les régaler, a ſoin que ſa maiſon ſoit nette ; il fait tout balayer avec exactitude, on ne laiſſe pas la moindre toile d'araignée, le couvert eſt mis proprement ; la nape blanche, les ſerviettes de même, le buffet en bon ordre, la vaiſſelle polie, les viandes d'élite, cuites à propos, ſervies à point nommé, le vin choiſi, mis au frais, les verres ſoigneuſement rincés, rien ne manque, de crainte que la vûë ou le goût des amis ne ſoient choqués. Si l'on prend ce ſoin afin que des étrangers ne trouvent rien à redire au repas que nous voulons leur donner, ne doit-on pas prendre un ſoin bien plus exact, afin que nos enfans ne voyent rien dans nos maiſons, ſoit dans nos paroles, dans notre conduite, ou dans nos actions, qui puiſſe bleſſer ou corrompre leurs eſprits ? Notre ami nous eſt-il plus cher que notre enfant ? & le

ſuccés

ſuccès d'un repas eſt-il comparable au ſuccès de l'éducation qu'on lui doit ?

TIMAGENE.

Non ſans doute, & j'avouë qu'on ne peut s'attacher avec trop d'exactitude à tout ce qui peut contribuer à cette bonne éducation.

ARISTIPE.

La nourriture différente apporte de la différence dans les inclinations des animaux. Le lion en repaiſſant ſon petit de la chair ſanglante des cerfs qu'il a pris à la chaſſe, lui inſpire de la valeur : les loups qui ſe nourriſſent de charognes en deviennent cruels : la cigogne nourrit ſes petits de ſerpens & de léſards, & les accoutume à chercher ces inſectes : les vautours qui ſe repaiſſent des cadavres, s'attachent aux gibets : mais l'aigle qui fait goûter à ſes petits aiglons la chair ſucculente du liévre, de la perdrix, & du fan de chevreuil, les incline à voler ces bêtes dès qu'ils ont l'aîle forte. Ainſi le pere qui éleve ſon fils dans des ſentimens de courage, de magnanimité, & de toutes les autres vertus, lui en fait prendre le goût, & le rend utile à la République. Mais celui qui le laiſſe croupir dans la pareſſe, & qui ſans l'animer par de bons exemples ne lui laiſſe man-



UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real

ger, comme à l'âne, que des chardons; ou qui l'accoûtume par ſa vie vicieuſe à ne voir devant lui que des images de baſſeſſe, de fourbe, de lâche intérêt, & de déſordre, n'en fait par une malheureuſe contagion, qu'un homme rempli de vices, incapable de ſervir l'Etat, & une peſte publique, plus digne de s'en voir tout-à-fait retrancher, que d'être compté au rang des Citoyens.

TIMAGENE.

Et que dites-vous de ces peres qui ne font que prêcher d'exemple & de parole à leurs enfans l'avarice & l'interêt, qui n'ont point d'autre leçon à leur donner, ſinon qu'il faut s'enrichir par quelque voie que ce puiſſe être, & leur inſinuent continuellement qu'on ne demande point d'où un homme a tiré ſon argent, mais s'il en a?

ARISTIPE.

Ah, mon fils! c'eſt la plus coupable de toutes les mauvaiſes leçons qu'un pere puiſſe donner à un enfant, & la ſource de tous les crimes dont un homme eſt capable: & c'eſt cependant la faute dans laquelle tombent la plûpart des peres, qui ne ſe contentent pas de tracer par leur exemple la voie d'acquérir mal des biens; mais qui ne ceſſent par leur pa-

role d'allumer dans leur jeune cœur l'amour des richeſſes, & le déſir inſatiable d'en amaſſer. Et parce que ce vice a une ombre de vertu, en ſe couvrant du manteau de la bonne économie & du ménage, les peres s'imaginent mettre leurs enfans dans le chemin de la vertu en leur inſpirant cet amour. Les louanges même qu'on entend donner à ceux qui ſe ſont enrichis, achevent de perdre un eſprit foible; & le profit préſent qu'on lui fait ſentir, le détermine enfin à n'avoir plus d'autre but que d'accumuler des biens, ſans examiner ſi les voies dont il ſe ſert ſont injuſtes ou légitimes.

TIMAGENE.

Un homme tire une ſi grande diſtinction des richeſſes, qu'il ne faut pas s'étonner ſi elles ſont l'objet des déſirs de la plûpart des hommes.

ARISTIPE.

Ecoutez ce que Chriſophile dit tous les matins à ſon fils : Amaſſe, mon enfant, dit-il, amaſſe; regarde quels reſpects on rend à la poſtérité du riche Cadmus, quoiqu'il ne ſoit venu dans Paris que parce que ſon miſérable pere n'avoit pas du pain à lui donner. Il balaya long-tems la boutique d'un Marchand, il devint enſuite par degrés ſon Caiſſier,

& mari de ſa femme veuve ; un gros crédit lui ayant enſuite mis entre les mains les bourſes de quantité de dupes, une banqueroute le rendit en un ſeul jour par un bon contrat, le poſſeſſeur prétendu légitime des trois quarts & demi de ce qu'il devoit. Et mourant dans une opulence ſi ſubtilement acquiſe, il a placé ſplendidement ſes enfans dans toutes ſortes de profeſſions ; ils roulent de pompeux caroſſes à grands écuſſons timbrés de belles couronnes, & qui éclabouſſent le vertueux à pied. Voi Carus ce fils de Tapiſſier, combien de Marquiſats il accumule les uns ſur les autres. Voi Hermagoras, avec quel empreſſement les plus qualifiés briguent l'avantage de l'avoir pour beau-pere, quoique ſon pere n'eût qu'une échope pour y vendre de la toile. L'ordinaire de Pichodore eſt un repas des anciens Pontifes Romains, & il n'eſt pas juſqu'au petit caiſſier Gajus qui n'ait des meubles plus ſuperbes que le plus riche Sénateur. Sui, mon fils, ſui les traces de ces grands hommes, & de mille autres que je ne veux pas te nommer ; amaſſe des biens, te dis-je, & mets toute ton application à te faire riche. Voilà ce que ce pere dit tous les jours à ſon fils.

TIMAGENE.

Mais ne demeurez-vous pas auſſi d'accord qu'il n'y a que les richeſſes qui ouvrent la porte aux charges & aux emplois ? La vertu ne ſéche-t-elle pas ſur le pied, ſi l'argent ne lui ſert d'échalats ? Et qu'eſt-ce autre choſe qu'un homme de mérite & de capacité ſans bien, qu'une Galere qui n'a pas de rames, & un Luth de Bologne qui n'a point de cordes ?

ARISTIPE.

Je ſçai qu'on n'ira pas chercher dans ſon petit réduit le vertueux Théraméne, auſſi illuſtre par ſon mérite que par la renommée de ſes peres, pour le placer ſans argent ſur les Fleurs-de-lis ; & qu'on le laiſſera croupir dans la bouë ; tandis qu'un maître Aubin, qui de la cave dont il étoit petit rat, eſt monté juſqu'au ſommet du Temple de Pluton, y place ſon fils, qui n'a d'autre mérite que des cheveux blonds que lui peigne ſouvent une Comédienne. Je ſçai que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que la vûë d'introduire ſes enfans dans le Senat, eſt la ſource de cette avidité qu'on a d'amaſſer du bien par toute ſorte de voyes ; & c'eſt ce que Juvenal a dit de ſon tems :

*Ad ſcelus atque nefas quodcumque eſt purpura ducit.*

C'eſt auſſi pourquoi je vous dis que le pere qui inſpire à ſon fils cet eſprit d'intérêt & d'avarice, & qui lui en donne l'exemple, eſt le plus criminel de tous, parce qu'il le porte à ce qui eſt la ſource de tous les crimes. Car dès qu'on s'eſt mis dans la tête de vouloir gagner, tout gain eſt de bonne odeur. L'argent qui vient du débit des parfums, c'eſt-à-dire, des actions de vertu; & celui qu'on tire des cuirs infectés, c'eſt-à-dire, des mauvaiſes actions, paroiſſent égaux, & l'on prend la voie criminelle comme la légitime, pourvû qu'on arrive à la poſſeſſion de ce bien qu'on déſire.

TIMAGENE.

Mais lorſqu'un pere dit à ſon fils d'amaſſer de l'argent, il ne lui dit pas qu'il faut qu'il le faſſe par de mauvaiſes voies.

ARISTIPE.

Et ne ſuffit-il pas qu'il lui inſinuë ce pernicieux déſir? Il ne lui en donne d'abord qu'une legere inclination. Mais à meſure que le vautour devient grand, ſes ongles croiſſent; & dès qu'il ſera en âge, il fera bien d'autres rapines, & il ira bien plus loin que le pere ne vouloit.

Il ſera faux-témoin public comme *Hudoux* & *Gilbin*, & perdra pour de l'argent le plus honnête homme & le plus innocent. Il ravira par des voies criminelles une oppulente ſucceſſion, & accablera ſous le poids de ſon autorité les légitimes héritiers qui voudront la reclamer. Il vendra la juſtice à beaux deniers comptans, & perdra l'innocent qui ne voudra pas acheter ſon ſuffrage. Il ſe fera comme le jeune Avocat Zabin, un uſurier à triple étage ; il abrégera les jours d'un beau-pere ou d'un vieil oncle ſans enfans, & il n'épargnera pas ſon propre pere, ſi la trop longue vieilleſſe l'importune. Enfin, paſſant d'un crime à l'autre par degrés, il n'oubliera rien de tout ce qui peut accroître ſes richeſſes. Il ſuffit de lui avoir donné les premieres impreſſions du déſir de s'enrichir, l'eſprit aiguillonné de cette ardeur eſt un cheval emporté, qui ne connoît plus ni le mors, ni la bride, & le plus grand crime ne lui coute pas plus que le moindre.

TIMAGENE.

L'on étend toûjours ce qui eſt avantageux, & il eſt dangereux de mettre un jeune homme dans la route du mal, en lui donnant l'idée que c'eſt un bien.

ARISTIPE.

Un pere qui dit à ſon fils que c'eſt une folie de ſecourir de ſa bourſe un ami dans ſa néceſſité, ne lui dit-il pas tacitement, qu'il doit impitoyablement employer toutes ſortes de ruſes pour le dépouiller de ſon bien, les mauvaiſes leçons du pere ne ſont qu'une étincelle; mais ſi la matiere, c'eſt-à-dire, ſi l'ame de ſon fils eſt bien diſpoſée à prendre feu, cette étincelle y produit bientôt un grand embraſement, & ſur-tout quand les actions du pere répondent à ſes paroles, & que ſon exemple ſert de guide pour l'exécution de ſes leçons.

TIMAGENE.

Cependant vous m'avez dit une fois que ſouvent l'on voit le fils d'un avare ſe jetter dans la prodigalité.

ARISTIPE.

Oüi, quand le pere avare laiſſe ſon fils dans un âge qui n'a pas encore pris ſes impreſſions. Mais l'exemple de l'avarice dans un pere eſt ſi fort ſur l'eſprit d'un fils, qu'il corrompt même l'inclination contraire. C'eſt ce que nous avons vû arriver à Alberic, l'un des plus riches & des plus avares hommes du ſiécle. Son fils étoit dans ſa jeuneſſe d'une prodigalité qui avoit donné de furieuſes inquiétudes

quiétudes à ce pere avare. Mais ce prodigue ne fut pas plûtôt en poſſeſſion de ſon oppulente ſucceſſion, que reprenant les traces de ce pere, il ſe jetta dans une avarice encore plus outrée ; ce qu'on ne peut attribuer qu'à la force d'un pernicieux exemple, & non pas à ſon inclination naturelle qui étoit contraire à ce défaut.

TIMAGENE.

Que voulez-vous donc ſur cela que faſſe un pere ? car d'exciter un fils à la dépenſe, ſouvent la nature & la jeuneſſe ne l'y portent que trop ; & leur recommander d'amaſſer, c'eſt, à ce que vous dites leur inſinuer l'avarice.

ARISTIPE.

Il faut qu'il détache ſon fils de cet amour violent qu'ont preſque tous les hommes pour les richeſſes ; qu'il lui faſſe comprendre que la ſageſſe & la nature ſont toûjours d'accord ſur cet article ; que ſi l'on en poſſéde, il en faut faire un uſage généreux & moderé ; & ſi l'on n'en poſſéde pas, il ne faut jamais déſirer d'en acquérir par des voies contraires à la vertu. Et après avoir donné à l'eſprit de ſon fils cette diſpoſition par ſes paroles, il faut par ſa propre conduite lui montrer de quelle maniere on ſe ſert des biens

avec prudence, honneur & utilité, ou avec quelle tranquillité d'ame on en doit ſouffrir la privation. Mais un des plus pernicieux exemples qu'un pere puiſſe encore donner à ſon fils, c'eſt l'eſprit de chicane & de procès. L'on hérite de cet eſprit comme de la goute ; & lorſque cette lépre attaque une famille, il eſt impoſſible qu'elle ne la perde pas.

TIMAGENE.

Vous me faites plaiſir d'appeller le procès une lépre ; car effectivement je le crois un mal auſſi incurable qu'on nous peint cette ancienne maladie des Hebreux.

ARISTIPE.

Ajoûtez que comme la lépre s'attachoit aux murailles des maiſons & les ruinoit, le procès en fait de même, & fait ſauter les plus beaux Châteaux. Il eſt le fils du courroux & de l'avarice, mais il porte cruellement avec lui ſa propre peine, puiſque le gain même d'un procès eſt ſouvent le chemin de l'hôpital. Je demanderois volontiers à Curius & à Vitellius ce qu'ils ont gagné l'un contre l'autre à plaider avec tant d'obſtination ? Curius demandoit deux mille écus ; l'autre lui en demandoit mille : ils ont plaidé vingt ans, & dé-

penſé vingt mille écus, pour être mis *hors de Cour* ſur leurs demandes reſpectives ; ainſi tous deux ſe ſont ruinés pour enrichir les greffes & les études de leurs Procureurs. Et ce qu'il y a de malheureux dans cette contagion du procès, c'eſt qu'un pere non-ſeulement par ſon exemple en inſpire l'eſprit à ſon fils, mais il le force malgré lui à s'y enfoncer, en lui laiſſant à démêler après ſa mort ceux qu'il a commencés, & qu'il n'a pû terminer.

TIMAGENE.

J'ai vû retirer ſi peu de fruit de tous ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, que tous les exemples du monde, bien loin de m'en inſinuer le déſir, ne pourroient que m'en inſpirer de l'horreur. Ainſi ſur cet article, bien loin que l'exemple d'un pere porte ſon fils au même mal, je crois au contraire que rien ne l'en doit tant détourner, que de voir les mauvais ſuccès qu'il eſt aſſuré d'en avoir. Cependant ſi vous avez bon droit, & qu'un opiniâtre ne veuille pas vous faire raiſon, abandonnerez-vous vos intérêts ?

ARISTIPE.

Eh, mon fils ! ſommes-nous dans un tems où la juſtice & le bon droit ſoient toûjours d'accord ? Et de la maniere dont

on fait l'une, peut-on compter sur l'autre ? Mais c'est une corde que je ne veux point toucher. Et pour passer à une autre matiere, je vous dirai que le plus abominable de tous les pernicieux exemples qu'un pere puisse donner à son fils, ou un supérieur à son inférieur, c'est le défaut de pieté. L'esprit sur cet article se détourne si aisément de la route qu'il doit tenir, & il est si difficile de conserver le lis pur d'une piété sincére au milieu des ronces & des épines du monde qui le veulent continuellement étouffer, que si peu qu'un enfant voye que ceux dont il tient la vie, ou un inférieur que son supérieur en manque, il faut qu'il soit soutenu d'un caractere d'ame bien droite pour ne se point détourner de son devoir.

TIMAGENE.

Je crois même qu'un pere ou un supérieur qui manque de piété, ne peut s'assûrer d'aucun respect de la part de ceux qui le lui doivent : car le fils voyant son pere manquer au devoir le plus essentiel, & mépriser celui dont il tient son être, se croit moins obligé de respecter celui dont il a reçû la naissance.

ARISTIPE.

La piété est la base & le fondement de

toutes les autres vertus, & elles n'ont ſans elle qu'un faux brillant, qui ne peut rien produire de ſolide : c'eſt elle qui prend la juſtice par la main, & qui malgré ſes yeux voilés la fait marcher dans le droit chemin : c'eſt elle qui anime la valeur de celui qui combat pour les Autels : c'eſt elle qui prête des yeux à la prudence pour diſcerner ce qui eſt véritablement bon, de ce qui n'en a qu'une apparence trompeuſe : c'eſt elle enfin qui donne la véritable meſure à la tempérance & à la modération, en nous mettant en main des armes pour dompter nos paſſions. Ainſi dés que la piété manque, tout eſt déreglé, & l'on ne peut aſſez l'inſpirer. Car comme ſon objet eſt au-deſſus de nos ſens, & qu'il ne tombe point ſous votre vûë, il faut ſi peu de choſe pour nous en détourner, qu'on ne peut avoir trop d'application, ni apporter trop de précautions pour empêcher qu'un jeune eſprit ne s'égare. Il faut donc avec grande exactitude fuir juſqu'aux moindres paroles qui peuvent par de ſiniſtres interprétations ſe tourner contre la piété ; fuir comme des écueils terribles ces coupables jeux de mots & d'eſprit qui rendent les choſes ſaintes le ſujet d'un exécrable divertiſſement ; un ſeul mot de

cette nature fait une vive & forte impreſſion ſur un jeune eſprit qui s'en ſouvient, & qui ſans en prévoir toutes les conſéquences, le repete ailleurs : & ce mot en attirant d'autres, il s'accoutume enfin au mépris de tout ce qui eſt le plus vénérable.

TIMAGENE.

Je vous avouë que je ne puis oüir ſans horreur ces prétendus eſprits forts qui croyent comme le petit Caritides, ſe donner une diſtinction de mérite par leur impiété affectée, & par le ridicule qu'ils ſe donnent à eux-mêmes, en voulant faire des railleries ſacrileges des choſes qui doivent les faire trembler.

ARISTIPE.

Il eſt vrai que votre petit Caritides ſe perſuadoit qu'un homme ne pouvoit montrer qu'il avoit de l'eſprit, qu'en montrant qu'il n'avoit point de Religion ; & cependant ſondez ces eſprits, vous y trouverez moins de ſolidité que dans un papier moüillé. Mais j'ai du plaiſir de vous voir dans ce ſentiment, & je vous exhorte à y demeurer. Ayez en horreur Lucillus, qui ſe ménageant peu en préſence de ſon fils, dans tous les entretiens qui tomboient ſur la Religion, l'a rendu peu-à-peu ſi impie,

qu'enfin tombé ſous le bras de la Juſtice vengereſſe des hommes, une ignominie publique l'a averti des peines plus terribles qu'il doit attendre s'il ne ſe corrige.

TIMAGENE.

Un pere doit donc bien prendre garde aux exemples qu'il donne ſur ce ſujet à ſon fils.

ARISTIPE.

Si les peres doivent y prendre garde, c'eſt ſur cette matiere de piété que les Princes doivent le plus grand exemple à leurs ſujets. Car comme les Rois ne reconnoiſſent que Dieu au-deſſus de leur puiſſance, c'eſt principalement ſur ce fait de pieté que leurs ſujets ont les yeux attachés ſur leur conduite ; parce que rien ne les autoriſe plus à manquer de reſpect à leurs maîtres, que lorſqu'ils voyent leurs maîtres ne pas rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, quoiqu'il n'y ait aucune raiſon qui doive jamais détourner un ſujet de ſon devoir. Or, ſi un Roi dont l'exemple frappe moins ſon ſujet, que l'exemple d'un pere ne frappe un fils ; ſi un Roi, dis-je, ſi un Antiochus, ſi un Julien jette tant de corruption dans l'eſprit de ſes peuples par ſon impiété, que ne fera point le pere ſur

celui de ſon fils, en manquant à ce qu'exige de lui la piété?

TIMAGENE.

C'eſt ce qui juſtifie que la piété eſt de toutes les vertus celle qui eſt la plus néceſſaire aux Rois, non-ſeulement pour ſatisfaire à leur devoir envers celui qui eſt l'arbitre & le diſtributeur des Couronnes, mais pour contenir les peuples dans un devoir plus exact, & dans une ſoumiſſion plus profonde.

ARISTIPE.

C'eſt auſſi celle qui rend l'Etat plus heureux, & le peuple plus obéiſſant. Et en effet, quelle félicité ne reſſent point un peuple qui vit ſous l'empire d'un Monarque pieux, ſous un grand Theodat, qui ſacrifie toutes ſes veilles & toute ſa gloire à ſoutenir celle de Dieu; qui eſt l'extirpateur de l'erreur, l'appui de la pure Religion, l'aſile des Princes opprimés pour la Foi, le protecteur des Autels, qui ne combat que pour les intérêts du ciel, contre les géans qui élevent des montagnes pour lui faire la guerre? Qu'il eſt aiſé d'être pieux, & d'arriver par la piété à toutes les vertus en imitant la ſienne! Qu'on eſt coupable, lorſqu'on ſe détourne de la route que trace ſon exemple! Mais

comme les bornes d'un entretien ſont trop étroites pour y renfermer tout ce que j'en pourrois dire, je paſſe à d'autres choſes, & je vous parlerai préſentement de l'oiſiveté qui éloigne de la ſcience & de l'exemple du travail que le pere doit à ſon fils, & du profit que le fils en doit faire.

TIMAGENE.

Vous n'aurez pas de peine à me parler de ce travail qui fait tout votre plaiſir.

ARISTIPE.

Il n'y a pas un plus grand obſtacle à la capacité que la pareſſe. Ceux qui ont placé Apollon & les Muſes ſur la croupe eſcarpée d'une montagne, nous ont voulu faire entendre qu'on ne pouvoit arriver aux ſciences que par un grand travail, & que par une fatigue aſſiduë. Ce n'eſt pas dans la moleſſe d'un lit que repoſe la ſcience ; elle eſt, comme dit le Médecin Goguenard, une moëlle qu'on ne peut avoir qu'on n'ait briſé l'os. Mais comme l'eſprit eſt naturellement pareſſeux & ami du repos, ſi l'on n'excite ſa vigilance, il eſt difficile qu'on ne le voye croupir dans l'oiſiveté, & par cette oiſiveté dans l'ignorance ; mais elle ſe gliſſe bien plus aiſément dans l'eſprit lorſqu'on

en a le pernicieux exemple devant les yeux.

TIMAGENE.

Je vois mon camarade Serapion paſſer la plus grande partie des jours à dormir, à ſe promener, & à faire d'inutiles viſites, & je ſuis perſuadé que la nuit il n'allume point la lampe de Demoſthêne; mais l'on dit qu'il tient cette langueur de ſon pere, qui pour tout emploi n'avoit que celui de pilier aſſidu des Tuilleries, & de nouvelliſte très-faineant.

ARISTIPE.

Qui dit le premier, dit l'autre, & nouvelliſte & fainéant, ſont deux mots auſſi étroitement mariés que chantre & bûveur. Mais il eſt conſtant, pour revenir à notre ſujet, que ſi peu qu'un fils ait d'inclination pour ſe rendre capable, rien ne l'anime plus au travail pour y parvenir que l'exemple de la capacité de ſon pere. Je dis quand il y eſt naturellement incliné; car ſouvent plus un pere a d'attache pour les ſciences, moins la nature y diſpoſe ſes enfans: & Ciceron eut le malheur de n'avoir rien omis pour rendre ſon fils un habile homme, juſqu'à écrire pour lui ſes Offices, & de voir avorter ſes déſirs, ſes ſoins, ſes dépenſes, & ſon exemple.

TIMAGENE.

Je ſerois curieux de ſçavoir pourquoi ſouvent le fils d'un homme de cabinet & de ſciences, eſt peſant, & avec peu d'inclination pour les lettres.

ARISTIPE.

La choſe n'arrive pas toûjours, & l'on voit ſouvent pluſieurs grands hommes ſe ſuccéder les uns aux autres. Mais comme j'ai ſur ce ſujet aſſez examiné la nature, & même peſé pluſieurs exemples qui ſe ſont préſentés devant mes yeux, j'ai reconnu que cette ſtupidité du fils d'un habile homme peut procéder de deux raiſons, ou pour mieux dire de deux cauſes, dont l'une provient de la mere, & l'autre du pere. Et pour les concevoir, il faut demeurer d'accord de deux principes certains, nonobſtant toutes les raiſons contraires : l'un, que l'enfant eſt formé du concours des matieres que le pere & la mere y contribuent, enſorte que celle qui prédomine influe ſa reſſemblance à la partie dans laquelle elle prédomine, d'où naît ce mêlange admirable de reſſemblances, qui fait que ſouvent le fruit reſſemble à l'un par le ſexe, & à l'autre ou à tous les deux par les traits. Et l'autre principe eſt que les ames raiſonnables qui en elles-mêmes ſont

toutes égales, créées de Dieu & infuſées dans les corps organiſés, y agiſſent par le moyen des eſprits qui ſont l'ame ſenſitive; enſorte que ce qui fait la différence apparente des ames dans les hommes, n'eſt que la différence de l'action de ces eſprits animaux qui lui ſervent comme d'organes & d'inſtrumens.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, que comme le même fluteur jouë mieux ou plus mal, ſuivant qu'il a une bonne ou méchante flutte; l'ame auſſi qui eſt égale par-tout, jouë mieux ou plus mal ſuivant la diſpoſition des organes.

ARISTIPE.

Quoique cette comparaiſon paroiſſe un peu riſible, elle eſt néanmoins très-juſte. Or, pour appliquer les raiſons de la ſtupidité du fils d'un habile homme, à ces deux principes, je vous dis qu'elle peut procéder, ou de ce que la femme qui ſera ſtupide aura beaucoup plus contribué que l'homme à cette génération; deſorte que l'ayant emporté ſur la part que l'homme y peut avoir, le fils tiendra malheureuſement beaucoup plus du côté foible que de l'autre. Comme auſſi une mere habile avec un pere ſtupide, peut de ſa part cauſer l'habileté du fils qui

naîtra d'eux. Mais la raiſon procédante du pere, c'eſt que ſa grande attache à ſes études fait une furieuſe diſſipation d'eſprits ; deſorte que ce qu'il contribuë à la conformation de ſon fils après un long travail, étant dénué d'eſprits, il engendre une maſſe de chair plus froide & plus languiſſante, & dans laquelle le peu qu'il y a d'eſprits ſe trouve opprimé par la matiere, & ſe porte avec moins de vivacité au cerveau pour en remuer les organes ; & ainſi l'ame qui n'a point d'autres organes ni d'autre inſtrument que ces eſprits lâches, demeure dans la pareſſe & dans l'inaction, & ne s'ouvre pas aux conceptions vives & néceſſaires pour arriver aux ſciences, ni même pour s'y porter avec chaleur.

TIMAGENE.

Ces raiſons ſont trop ſenſibles pour en douter, & je croirois difficile d'en trouver de plus convaincantes, à moins que d'admettre la différence des ames dans leur création, & rapporter à la Providence d'avoir voulu que l'une eût plus de lumieres que l'autre.

ARISTIPE.

Ce que je vous dis eſt d'un effet ſi ſenſible, que l'habile homme lui-même au ſortir d'un grand travail qui a demandé

une forte application, ſe ſent néceſſairement & moins vif & plus ſtupide, & ſon eſprit agit avec plus de lenteur. Or, ſi le défaut des eſprits qu'il a diſſipés, fait ſur lui-même un effet ſi ſenſible, n'eſt-il pas convainquant que la matiere deſtinée à la conformation de l'enfant, ſe trouvera encore plus dépouillée de ſes eſprits, & fera un corps plus froid, plus péſant, & plus pituiteux ?

TIMAGENE.

Ainſi malheur aux enfans, lorſqu'à l'iſſuë d'un grand travail d'application d'eſprit, leurs peres habiles s'aviſent de travailler à leur conformation.

ARISTIPE.

Ne raillez point, car la choſe eſt comme vous la dites, & les enfans qui ſont engendrés dans les tranſports d'une joye toute ſanguine, & quand l'eſprit a été pendant quelque tems libre de toutes applications ſérieuſes, ces enfans, dis-je, ſont ordinairement plus vifs & plus ſpirituels. Mais de quelque caractere que ſoit un homme, il eſt conſtant que par le travail il ſe rendra toûjours plus habile qu'en demeurant dans l'oiſiveté. N'avons-nous pas vû le gros Licaſte n'avoir pas dans ſa jeuneſſe la moindre diſpoſition à la capacité, & encore moins

au travail. Cependant l'exemple d'un pere laborieux & vigilant, & les coups d'aiguillon dont il le piqua, lui donnerent dans la ſuite une ſi prodigieuſe attache au travail qu'il ſe rendit non ſeulement d'une capacité ſublime, mais d'un labeur infatigable.

TIMAGENE.

Ce prodige étonna tout le monde, & l'on ne pouvoit concevoir comment des fleurs ſi peu apparentes avoient pû produire des fruits ſi abondans & ſi excellens.

ARISTIPE.

Ce fut l'exemple d'un pere, qui devroit ſervir de modelle à tous les autres. Et en effet, jamais homme n'a donné dans ſa conduite plus d'exemples de vertu que Stella, & jamais vertu d'un pere n'a été mieux ſecondée & mieux couronnée par celle d'un fils, que la ſienne par celle de Licaſte.

TIMAGENE.

Il s'en faut bien que tous ne ſoient ſi heureux. Car quoi que faſſe Helvidius pour donner, & par ſes paroles, & par ſon exemple, de bons mouvemens à ſon fils, jamais il ne l'engagera à ſuivre ſes traces, & juſqu'à la mort il ne ſera qu'un corbeau éclos de l'œuf d'un aigle,

ARISTIPE.

Que voulez-vous, on peut bien adoucir, polir, animer & corriger la nature; mais on ne peut pas la vaincre & changer tout-à-fait, & d'un mulet il eſt impoſſible de jamais en faire un cheval de Tournois. Cette penſée me remet dans l'eſprit la folie du jeune Medecin Monſieur Phléboton; ſon pere eſt l'un des plus habiles, & de ceux qui ont pouſſé de plus loin les nouvelles découvertes touchant la circulation, il a fait tout ce qu'il a pû pour en inſtruire ſon fils. Mais au lieu de marcher ſur de ſi bonnes traces, il a crû ſe rendre plus celebre en ſe rempliſſant la tête de toutes les viſions Arabes, & les brouïillant avec tout ce qu'il y a de plus abſurde dans les vieilles maximes, il s'eſt rendu ſi antipode à ſon pere, que non ſeulement ils ne peuvent plus ſe rencontrer en mêmes conſultations, mais qu'ils n'oſent s'entretenir enſemble de crainte de ſe prendre aux crins.

TIMAGENE.

Mais je voudrois bien ſçavoir qui pourroit décider qui de l'un ou de l'autre a tout-à-fait raiſon?

ARISTIPE.

Il ſuffiroit bien de décider qui en a le plus;

plus ; mais il faudroit qu'Apollon, ou du moins Eſculape prononçât là-deſſus ; car Hyppocrate lui-même eſt ſi rempli de contradictions, qu'on peut ſouvent prouver le blanc & le noir par ſes propres autorités. Pour moi ſur une matiere qui concerne l'économie du corps, je donne dans ce qui me frappe mieux les ſens. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur le mérite de la Medecine, laiſſons-la à ceux qui croyent en avoir beſoin, & concluons ſeulement de tout ce que je vous ai dit, qu'il n'y a rien qui ſoit ou ſi utile, ou ſi préjudiciable que le bon ou le mauvais exemple ; & que l'inſtruction qui ſe donne par les actions, fait infiniment plus d'effet, que celle qui ſe donne par les paroles.

TIMAGENE.

Et ſuivant votre principe, le Prélat doit être dans ſon Diocèſe un exemple de pieté, de charité, de modeſtie, & de vigilance. Un Officier d'armée doit à ſes ſoldats l'exemple de la valeur, de la précaution, & de la bonne conduite. Le Juge eſt obligé de donner un exemple continuel d'équité, de probité, & de deſintereſſement non ſeulement à ceux qui travaillent au-deſſous de lui dans ſon Tribunal, mais à ceux qui viennent lui

demander juſtice. Un Supérieur Religieux doit primer les autres en ferveur, en humilité, & en mortifications. En un mot, du petit au grand, tous ceux qui ont autorité ſur les autres, leur doivent l'exemple des vertus qui ſont propres à leur profeſſion.

ARISTIPE.

Oüi, & pour égayer notre ſérieux, je vous ferai ſouvenir de cette ſcene plaiſante du Comique Latin, entre un Cuiſinier & ſon Maître. Le Maître conte de quelle maniere il éleve ſon fils, qu'il l'exhorte à ſuivre les exemples de vertu qu'il lui donne, & qu'il peut tirer des autres. Voi ce qu'à fait ce grand Capitaine, ce bon Juge, ce Marchand de bonne foi, imite-les. Voi les friponneries de ce Fermier, les ruſes de ce Procureur, les faux témoignages de ces Ecrivains, ne les imite pas. Vous faites bien, dit le Cuiſinier, & j'en dis de même à mes Marmitons. Voyez le jus perlé de cette ſoupe, goûtez la délicateſſe de ce ragoût, admirez comme ce rôti eſt cuit à propos, que ce brochet eſt bien aſſaiſonné, que ce turbot eſt d'un bon ſel; prenez garde comme j'ai fait, & n'allez pas faire des ragoûts empoiſonnés comme ceux de Minot.

TIMAGENE.

Cette plaiſanterie badine du Comique a ſon ſel & ſon application.

ARISTIPE.

Si une mere vivoit dans l'ordre, & pouvoit dire à ſa fille : Tu vois que je ne cache point ſous le fard les ruines de mon viſage ; mes habits ſont modeſtes dans leurs propreté, les Abbés de la ruelle n'occupent point la mienne, je n'y reçois point de ces gens qui ont des dragones à leurs épées, & qui prennent d'emblée les places ; les pluyes de la doüane ne tombent point chez moi, je ne me mets point à l'abri d'une robe pour déſoler mon mari, je ne reçois ni n'écris aucuns billets doux, & mes promenades ne ſont point des parties d'amour. Ce ſeroit un grand pas pour mettre une fille dans le chemin de la vertu, & ſi elle s'en écartoit, elle auroit droit de l'en blâmer. Mais quand je vois la vieille Dame Pauline, qui depuis vingt-cinq ans eſt en commerce avec le ſexagenaire pere Lot, & qui, à la vûë de ſon petit bon-homme de mari, lui donne pour plus grande commodité un appartement chez elle : quand je la vois, dis-je, cenſurer la conduite de la belle Corinne ſa fille, & trouver mauvais qu'à vingt-

deux ans elle ait écouté les fleurettes de Gajus qui en avoit vingt-ſix : Sa fille n'auroit-elle pas raiſon de la prier de refléchir ſur la Fable que je vais vous dire, & qui convient encore à bien d'autres meres qu'à Dame Pauline. Ecoutez, je finis par elle notre Entretien.

# FABLE

## *Des deux Ecreviſſes.*

PERE, qui faites tous vos vœux
D'avoir un enfant vertueux,
Mettez moins les leçons que l'exemple en uſage;
Et vous qui déſirez qu'une fille ſoit ſage,
Le premier & le plus grand point,
Mere, c'eſt que ſous vous elle ne faſſe point,
Un dangereux apprentiſſage :
Au chemin de l'honneur pour éclairer ſes pas,
Que vos propres vertus lui ſervent de lumiere,
Et n'allez point lui creuſer une ornière,
Si vous voulez qu'elle n'y tombe pas.
C'eſt ſur vous que tombe la honte
De ſon égarement fatal,
Et je le prouve par ce conte
Dont Eſope autrefois a donné le régal.

DU tems du Roi Creſus, une mere Ecreviſſe
A gros yeux & maîtreſſe cuiſſe,
Mal ingambe de ſon métier,
Entre d'autres enfans mit au monde une fille
La plus belle, la plus gentille,
Qu'on pût voir dans tout ſon quartier.
Tous les poiſſons de la riviere
En furent bientôt amoureux,
Et chacun vint à ſa maniere
Lui conter ſon martyre & lui peindre ſes feux.
Dans la nation Cancarine
Etoit un certain Cancre à fort petite mine,
Cancre auſſi brutal que jaloux,
Et c'eſt juſte celui que la mere deſtine
A ſa fille pour ſon époux.
La choſe réſoluë, on crut que pour la nôce
Il falloit que du moins elle apprît à danſer;
Et Pécour, qui ſi bien ſçait les filles dreſſer,
Vint dès le même jour dans ſon petit caroſſe,
L'écharpe ſur les reins, en main le violon
S'offrir pour lui donner la premiere leçon;
Mais zeſte, toute ſa ſcience
Ne lui put inculquer un pas.
Après lui vient, faiſant profonde réverence,
Et la ſalüant en cadence,

Letang, fin agenceur & de pieds & de bras,
Mais quoique Maître adroit, s'il en fut dans la France,
Il tente envain la choſe, & n'y réüſſit pas.
Favié, petit Favié, tu voulus l'entreprendre,
Et ne la pûs jamais mettre ſur ſes talons,
Et plus dans tes douces leçons
Pour la faire aller droit tu voulois la reprendre,
Plus elle alloit à reculons.
Leance enfin avec ſon maſque
A coloris Bohemien,
Croit aux ſons éclatans de ſon tambour de baſque
Beaucoup mieux faire, & ne fait rien.
Envain en gliſſant devant elle
Une ſarabande nouvelle.
Elle tente vingt fois de la faire danſer,
Rien n'inſtruit la jeune écoliere,
Et plus on lui dit d'avancer,
Plus elle recule en arriere.
La mere qui voit ce tracas
En conçoit un courroux extrême.
Quoi, ma fille, dit-elle, il faut donc que moi-même
Je vous apprenne les cinq pas.
Je le veux bien, ſuivez pas à pas votre mere,
Et faites comme je vais faire.
Meſſieurs les Violons, s'il vous plaît promptement,

De votre mieux une courante,
Et prenant auſſi-tôt ſa fille pour ſuivante,
Elle ſe met en mouvement ;
Puis regardant la jouvencelle,
Mais il me ſemble lui dit-elle,
Que vous allez toûjours ma fille, à reculons.
Je vous ſuis, répondit la belle,
D'un pas ſemblable nous allons,
Et ne puis me regler ſur un meilleur modele.
Je vous crois un guide aſſuré,
A votre exemple je me range :
Mais déſirez-vous que je change,
Allez droit & je vous ſuivrai.

*Fin du vingtiéme Entretien.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XXIe. ENTRETIEN.

*De la Politeſſe.*

ARISTIPE.

JE vous ai donné, mon fils, une partie des Inſtructions que je vous avois deſtinées; il faut qu'en quatre Entretiens qui me reſtent à vous faire, j'acheve tout ce que j'ai à vous dire.

TIMAGENE.

Je venois pour en recevoir un, & je ſuis peut-être cauſe qu'Acante & Phormion vous ont quitté, & qu'ils ont emmené Clelie & Dorimene dont la converſation pouvoit vous divertir.

ARISTIPE.

Dans le peu de tems que vous avez été de cette converſation, vous avez pû connoître leurs caracteres ; & je me perſuade que vous avez trouvé celui d'Acante fort different de celui de Phormion : qu'en dites-vous ?

TIMAGENE.

Je dis que je n'ai jamais vû deux hommes ſi oppoſés dans leurs manieres, & que le dernier me paroît auſſi peu ſociable, que l'autre me ſemble propre à la ſocieté.

ARISTIPE.

Vous avez donc fort bien remarqué la dureté dont Phormion accompagne toutes ſes paroles & toutes ſes actions ? cette bruſquerie ſurprenante dont il rompt en viſiere ceux qui lui parlent ; cette aigreur farouche avec laquelle il cenſure tout ce qui ne lui plaît pas ; cette négligence bizarre qu'il affecte dans ſa parure, & enfin cette groſſierté qui ſemble le rendre Suiſſe parmi les François ? Cependant c'eſt dommage qu'il n'ait jamais voulu penſer à ſe rendre plus poli, car c'eſt au fond l'un des meilleurs hommes du monde ; & ſes manieres qui n'ont pas la politeſſe que je lui ſouhaiterois, n'empêchent pas que je ne

l'eſtime par le fond de ſa probité, & que je ne l'aime & ne me divertiſſe même à le connoître & à le pratiquer.

TIMAGENE.

C'eſt que vous vous en faites dans votre ſocieté une eſpece de miſantrope, qui par ſes manieres bizares & incomplaiſantes, quoiqu'au fond un homme de probité & de vertu, ſe donne un ridicule qui réjoüit les autres. Mais aimez-vous mieux Acante qui ſe pique de la plus fine politeſſe du monde?

ARISTIPE.

Acante eſt à la vérité d'une politeſſe à laquelle rien ne manque; il parle avec une douceur ſi inſinuante, qu'il force tout le monde à l'écouter, ſes manieres préviennent: il eſt toûjours vétu d'un bon goût; rien ne manque à ſa propreté délicate: il rend d'une adreſſe engageante mille petits offices; il loüe tout ce que vous loüez, quoique ſouvent contre ſon inclination. Il penſe fort agréablement, & réuſſit très-bien dans le choix des paroles qui expriment ſes penſées. Il ne manque pas dans la moindre circonſtance de ce qu'exige le compliment; mais avec toutes ces agréables qualités extérieures, c'eſt un finet, à la probité duquel je ne me fierois pas ſans caution.

TIMAGENE.

Il ſembleroit par-là que vous feriez plus d'eſtime de Phormion avec ſa naïveté un peu ruſtique, que d'Acante avec ſa politeſſe accompagnée de peu de ſincerité.

ARISTIPE.

Je voudrois joindre les bonnes qualités intérieures de Phormion à la politeſſe exterieure d'Acante, & des deux je ſuis aſſuré que je ferois un parfaitement honnête homme : mais l'un pour vouloir un peu trop faire le Philoſophe, s'eſt rendu moins poli ; & l'autre à force de mettre toute ſon application à ſa politeſſe, a oublié ce que la Philoſophie inſpire de véritables vertus.

TIMAGENE.

Mais puiſque la politeſſe d'Acante & les manieres dures de Phormion fourniſſent une matiere propre à me donner quelques inſtructions, voudriez-vous bien prendre cette occaſion pour me faire concevoir en quoi conſiſte la véritable Politeſſe dans la Société du monde, & comment on la peut joindre aux véritables vertus morales, pour rendre un homme parfait.

ARISTIPE.

Les Romains connoiſſoient la véritable politeſſe en partie ſous le nom d'Urbanité, & en partie ſous celui d'Elegance, d'où vient que lorſqu'on appella Petrone l'arbitre de l'élegance des plaiſirs de Neron, c'eſt comme ſi nous diſions l'Arbitre de la Politeſſe de la Cour de cet Empereur. Mais cette politeſſe n'eſt pas une choſe ſi facile à connoître que l'on ſe l'imagine; & elle eſt moins facile encore à pratiquer exactement, qu'à être connuë. Car tel croit mériter le nom de Poli, qui ne mérite que celui de Dameret; & il n'y a rien de ſi ordinaire que de confondre ce nom avec celui de la Galanterie.

TIMAGENE.

Vous mettez donc une grande difference entre celui qu'on doit appeller véritablement un homme poli, & ces Damerets de profeſſion.

ARISTIPE.

Ne penſez pas que je proſtituë le nom de poli à ces effeminés qui n'ont d'autre mérite que celui du ſuccès de leur Toilette, ni d'autre application qu'à reuſſir mieux qu'un autre dans ces petites minauderies, qui ſont l'amuſement des ruelles, & qui font leur effet ſur l'eſprit

foible des femmes, qui ſouvent ne s'arrêtent qu'à la bagatelle : mon jugement ne ſe rapporte pas à celui de Flavie, qui préfera Clitandre à Xenophon, parce que ce premier avoit à ſa Toilette une paire de gands dont il ne ſe ſervoit que pour ſe chauſſer; de crainte que tirant le quartier de ſon ſoulier avec ſa main nuë, elle ne contractât quelque odeur du cuir : ce ſont des affectations de propreté ridicule, & indignes d'arrêter l'eſprit d'un honnête homme; & je laiſſe la conſidération de ce fade mérite non-ſeulement à Flavie, mais à Cinthie qui eſt bien plus touchée de la promptitude dont le petit Abbé Gringolet lui ramaſſe ſon éventail, & du ſouris avec lequel il le lui préſente, pour montrer exprès des dents qui ſortent des épouſſettes de Carméline, qu'elle ne le feroit des offres ſinceres d'un ſervice réel que lui fait Cleon.

TIMAGENE.

Expliquez-moi donc ce que vous entendez par la politeſſe.

ARISTIPE.

La politeſſe c'eſt ce qui eſt directement oppoſé à la ruſticité; & ſi vous conſiderez l'étymologie de l'une & de l'autre, vous verrez que l'on n'a donné ce nom à la premiere, que pour nous inſi-

nuer que par elle, l'on entend la maniere dont on doit vivre parmi ceux qui habitent dans les Villes; comme par l'autre on entend celle dont on vit parmi ceux qui n'habitent que les Villages.

TIMAGENE.

Mais si la politesse a pour son opposé la rusticité, comme la libéralité a l'avarice pour son défaut; n'a-t-elle pas un excès qui dégenere en vice?

ARISTIPE.

Oüi, & c'est ce qu'on appelle le précieux, ou si vous voulez la *préciosité*, qui consiste dans une affectation outrée de prétenduë politesse, soit en paroles, soit en parures, soit en actions, & qui dégenerent toûjours en ridicule. Ainsi pour traiter cette matiere avec ordre, je vous entretiendrai de trois choses, de la *politesse* & de ses deux extrémités, qui sont la *rusticité* qui en est le défaut, & la *préciosité* qui en fait l'excès; & comme l'on ne peut point connoître une vertu qu'en connoissant les deux vices, entre lesquels elle est, je commencerai par vous dire ce que c'est que la rusticité; & ensuite ce que c'est que le précieux: d'où il sera aisé de conclure & de connoître en quoi consiste la véritable politesse.

TIMAGENE.

Voyons donc, s'il vous plaît, ce que vous appellez dans la ſocieté des hommes un ruſtique.

ARISTIPE.

La ruſticité eſt une maniere de vivre dure & ſauvage, qui nous rend deſagréables dans la ſocieté, en nous écartant de la route commune que nous y devons tenir pour plaire : or cette conduite ruſtique paroît en trois choſes, dans les paroles, dans les actions, & dans les vêtemens, comme je vous en ai donné l'idée lorſque je vous ai parlé de la décence ; & cette ruſticité a differentes cauſes & paroît par differens effets, dont le premier & le plus éclatant c'eſt ce qu'on appelle dans le monde *la brutalité*, tant de paroles que d'actions.

TIMAGENE.

Il eſt vrai que rien ne me paroît plus oppoſé à un homme qui ſe pique de politeſſe qu'un brutal.

ARISTIPE.

La brutalité dans le commerce des hommes naît ou du naturel ſeul, ou des incidens ſeuls, ou de tous les deux enſemble : elle a dans la nature deux cauſes, l'une c'eſt la préſomption de ſoi-même qui eſt toûjours néceſſairement accompagnée du mépris des autres ; & l'autre,

c'eſt le temperament colere & impétueux : c'eſt ainſi que Graccus qui croit ſeul valoir plus que tous les hommes enſemble & qui les regarde tous avec dédain, ſe fait diſtinguer par ſa brutalité : & que le rubicond Caninius qui eſt toûjours baigné dans l'écume de ſon couroux, ne peut s'empêcher de brutaliſer tous ceux qui ont affaire à lui.

TIMAGENE.

Et par quels incidens celui qui n'eſt pas naturellement brutal le devient-il ?

ARISTIPE.

Par le jeu, comme Vigilius qui eſt le plus doux, le plus tranquille, & le plus agréable de tous les hommes lorſqu'il ne jouë pas, mais dont on ne peut ſouffrir les fureurs brutales dès que la perte lui enleve la raiſon : par l'amour, comme Stadius, qui quoique d'ailleurs le meilleur homme du monde & le plus Philoſophe, n'écoute plus rien dès que ſon amour jaloux prend quelque ombrage : par le vin, comme Kerlampadius qui à jeun parle avec la plus grande modération du monde, & qui a le tonnerre dans la bouche, l'éclair dans les yeux, & la foudre dans la main, ſi-tôt que les fumées du vin lui ont offuſqué le cerveau ; ou enfin par l'autorité exceſſive que l'on

poſſede, comme Licomede, qui ſe voyant un grand pouvoir à la main en devint mille fois plus brutal qu'il ne l'auroit été dans une fortune médiocre.

TIMAGENE.

Mais pourquoi la préſomption d'elle-même cauſe-t-elle la brutalité?

ARISTIPE.

Il faut concevoir que la brutalité n'eſt autre choſe que la parole ou l'action cauſée par le déſir de vouloir emporter ſur un autre quelque choſe par force, par violence, & par autorité, parce qu'on croit cette choſe dûë, & qu'on ſe perſuade que par hauteur on y réüſſira: or cette perſuaſion qu'on a de pouvoir emporter de hauteur quelque choſe ſur un autre, ne naît que de la préſomption qu'on a de ſoi-même & du mépris que l'on fait de l'autre, & par-là vous voyez que cette préſomption eſt la ſource de la brutalité?

TIMAGENE.

Si cela eſt, il faut donc que les Philoſophes ſoient des brutaux; car c'eſt un plaiſir de voir de quelle hauteur ils veulent que leurs ſentimens prévalent ſur ceux des autres.

ARISTIPE.

Oüi, les Hibernois, entre leſquels je

vis une fois mon Repetiteur Conrius ſangler un coup de poing de toute ſa force au travers du viſage d'un autre qui lui nioit une majeure ; ou le fou de Philoſophe François Mardonius, homme de mince pieté, qui jamais ne pouſſe une diſpute juſqu'au troiſiéme argument, qu'il n'accable d'injures celui qui ne convient pas de toutes ſes conſéquences. Quoi qu'il en ſoit, il eſt rare qu'un préſomptueux ne ſoit brutal, parce qu'il prétend que tout lui ſoit dû, & qu'au moindre obſtacle ſa bile qui s'enflâme & qui s'aigrit ſe jette dans la brutalité. Mais ſi la préſomption cauſe cette brutalité, un homme qui ne ſe ſent pas maître de ſa colere, n'eſt pas moins en péril d'être brutal.

TIMAGENE.

Vous me peignîtes l'autre jour les effets de cette colere, d'une maniere à m'en donner de l'horreur : mais marquez-moi comment elle cauſe la brutalité ?

ARISTIPE.

Quand je vous ai blâmé la colere, je n'ai pas prétendu que l'homme ſage & poli, & qui ſe rend maître de ſon eſprit & de ſes paſſions, ne puiſſe quelquefois l'employer avec prudence lorſqu'il eſt

néceſſaire, ou s'en abſtenir quand il le faut. Ce n'eſt pas être brutal que n'être pas indolent en de certaines occaſions; & quoique la patience ſoit une vertu très-chrétienne, elle devient lâcheté lorſqu'elle intéreſſe la conſcience ou l'honneur.

TIMAGENE.

Ainſi ce n'eſt pas abſolument toute colere qu'il faut fuïr mais l'excès coupable de cette colere.

ARISTIPE.

Il faut fuïr celle qui nous jette dans la brutalité par ſon injuſtice & par ſon emportement, & qui, comme dit le Sage, nous anime & nous rend tels que des taureaux piqués du fureur, qui dans leur fougue vont indiſcretement briſer leurs cornes. Il faut en éteindre les premieres étincelles, qui formeroient bientôt un embraſement ſi l'on y donnoit des alimens. La colere eſt donc ainſi l'une des ſources naturelles de la brutalité, & l'homme qui veut en éviter l'effet, doit en prévenir la cauſe, ſoit en éloignant tout ce qui le peut irriter, ou en fuyant tout ce qui eſt capable d'animer celle des autres; & par ce moyen ne tombant point dans la brutalité, il ne donnera point aux autres l'occaſion d'y tomber.

TIMAGENE.

Voyons à préſent comment les incidens qui naiſſent du jeu, de l'amour, du vin & de l'autorité, cauſent cette brutalité.

ARISTIPE.

La perte rend un homme brutal dans le jeu, ou par l'aiguillon de ſon avarice impatiente, ou par un privilege de préſomption qui lui fait croire, ou qu'il poſſede plus de capacité qu'un autre, ou qu'il mérite mieux que la fortune le favoriſe; de ſorte qu'indigné de voir qu'elle lui tourne le dos, il s'aveugle & ſe jette dans la fureur impatiente qui fait ſa brutalité.

TIMAGENE.

C'eſt donc par cette raiſon qu'une fois je vous oüis dire que d'ordinaire les eſprits les plus orgueïlleux ou les plus avares étoient les joüeurs les plus brutaux, & que pour reconnoître ſi un homme a de l'avarice ou de la préſomption, il faut regarder s'il a de la brutalité dans le jeu.

ARISTIPE.

Ce n'eſt pas une regle abſoluë, mais c'eſt une remarque que l'on peut faire très-ſouvent. Je vous ai dit ſur le jeu tout ce qui ſuffit pour vous en donner de l'horreur, & vous devez en prendre encore plus par le dangereux effet des bru-

talités qu'il cauſe ſi ſouvent. Il eſt vrai que cette brutalité du jeu eſt celle qui dure le moins : & que deux joüeurs qu'on croit prêts à s'égorger dans leurs emportemens phrénetiques, n'ont pas plutôt quitté le cornet ou la carte, que leur bile ſe tempere, & qu'ils ſe parlent avec autant de tranquillité que s'ils n'avoient point eu d'oreilles en joüant. Mais celle qui naît de l'amour, eſt bien plus vive & plus dangereuſe.

TIMAGENE.

Comme cette paſſion touche le cœur avec plus de ſenſibilité que les autres, il faut bien qu'elle dérange la raiſon avec plus de force, & qu'ainſi la brutalité qu'elle cauſe ſoit plus grande.

ARISTIPE.

La jalouſie eſt l'effet d'un excès d'amour, comme l'ivreſſe eſt l'effet de l'excès du vin : & de même que celui-ci broüille l'imagination & double les objets par ſes fumées, l'autre empêche le jugement d'agir, & groſſit les moindres objets pour accroître ſon tourment.

TIMAGENE.

Il eſt aiſé de concevoir comment un homme piqué d'amour & de jalouſie, & qui ſe croit trompé, a de la peine à s'empêcher de tomber dans la boutade de quelque brutalité.

ARISTIPE.

Tout homme qui aime véritablement eſt jaloux, & quelque ſage & quelque Philoſophe qu'il ſoit, tout ce qu'il peut faire c'eſt de l'adoucir, & d'en avoir plus ou moins, ſuivant ce qu'il a plus ou moins conſervé d'empire ſur ſes paſſions. Les exemples en ſont trop fréquens, & il n'eſt pas néceſſaire de vous en citer: Mais la brutalité qui vient du vin eſt la plus dangereuſe, la plus honteuſe, & la plus contraire à la politeſſe.

TIMAGENE.

Pourquoi le vin cauſe-t-il la brutalité? & pourquoi ne fait-il pas le même effet ſur tous les hommes, puiſqu'on voit même de certains peuples plus brutaux dans le vin que ne ſont les autres? Et en effet, les Bretons ſont accuſés de cette foibleſſe dont j'ignore la cauſe.

ARISTIPE.

La modération & le jugement raſſis ſont l'effet de la tranquillité & de la froideur du ſang, qui n'élevant au cerveau qu'autant d'eſprits qu'il lui en faut pour raiſonner juſte, lui fait prendre le parti de l'équité & de la douceur. Mais comme la matiere du vin renferme plus d'eſprits que de corps, ce feu liquide ne s'eſt pas plutôt introduit en trop gran-

de abondance dans le corps, que communiquant ſes eſprits vifs & tumultueux au ſang, il l'échauffe, l'agite, & par ſes canaux éleve au cerveau une prodigieuſe quantité de fumées ſpiritueuſes, qui rempliſſant toutes ſes concavités, troublent le jugement par les images confuſes qui ſe préſentent; enſorte que ne pouvant plus refléchir avec juſteſſe ſur ce qui s'offre devant lui, il ne ſuit plus que les mouvemens de la préſomption naturelle, qui lui font croire qu'il a beaucoup plus de force, de vertu & de capacité qu'il n'en a véritablement, & dans cette imagination il ſe laiſſe aller à des emportemens brutaux, dans la penſée qu'il aura par empire & par violence ce qu'il croit lui être dû.

TIMAGENE.

L'ivrogne n'eſt donc brutal que parce que le vin augmente ſa préſomption.

ARISTIPE.

Sans doute, & c'eſt ce qui fait la difference des ivreſſes dans les hommes. Car celui qui comme Calixte eſt ſanguin, jovial & naturellement moderé, ſans entêtement de ſoi-même, aura le vin joyeux & divertiſſant. Celui qui comme Catulle a le temperament porté à l'amour en reſſentira de plus forts aiguillons.

lons. Le babillard comme Roſcius, aura un vin de perroquet, qui affilera ſa langue, & lui ſuggerera le flux importun de mille diſcours inutiles. L'homme qui comme Porcius eſt engourdi dans la crapule, s'abattra de ſommeil dès qu'il aura bû. Mais le préſomptueux comme Britannicus en deviendra brutal. Ainſi toute nation qui eſt naturellement plus préſomptueuſe & plus entêtée de ſon mérite propre qu'une autre, ou que ſon tempérament portera plus à la colere, ſera plus brutale dans l'ivreſſe, & aura un vin de taureau.

TIMAGENE.

Ainſi vous concluriez que les Bretons ſeroient naturellement & plus préſomptueux & plus coleres que le reſte des hommes, parce qu'ils ont le vin plus brutal.

ARISTIPE.

Je ne doute point que ce ne ſoit la cauſe des emportemens furieux & brutaux que le vin leur cauſe : & ſi l'on examine bien leur caractere, on trouvera cette remarque aſſez juſte. Cependant comme il eſt peu d'hommes qui n'ayent de la préſomption, il en eſt peu auſſi qui dans le vin ne ſoient capables de s'échapper à quelque brutalité.

TIMAGENE.

Pourquoi donc ces peuples dont nous tirons notre ancienne origine, & dont Tacite a décrit les mœurs ſous le nom de Germains, ne vouloient-ils déliberer ſur leurs affaires importantes qu'après avoir bû avec excès?

ARISTIPE.

Il nous dit qu'ils déliberoient après avoir bû, parce que dans la chaleur du vin chacun s'expliquoit avec plus de liberté & plus de franchiſe. Mais les réſolutions ne s'arrêtoient que le lendemain, lorſque le vin n'agiſſoit plus, & il avouë auſſi que très-ſouvent dans leurs délibérations il arrivoit de très-brutales diviſions. Quoi qu'il en ſoit, le vin eſt une féconde ſource de brutalité, & tout homme qui cherche la politeſſe, ſe donnera bien de garde d'introduire avec excès chez lui un hôte ſi broüillon, qui entre agréablement, mais qui mord enſuite comme une couleuvre, & répand ſon venin comme le Baſilic. Que de ſoudaines & funeſtes querelles produit-il? Que de repentirs lorſque ce feu eſt amorti? Enfin non ſeulement l'eſprit s'en abrutit, mais, pour ainſi dire, il ſe brutaliſe par ce malheureux excès. Le vin eſt la joye du cœur, & la ſanté de l'ame

& du corps, lorſqu'on le boit avec modération; mais il eſt un poiſon dès qu'il eſt pris avec intempérance.

TIMAGENE.

C'eſt de lui, ſans doute, que naiſſent de cruelles brutalités; & Alexandre n'auroit point, comme un fou, tué ſon ami Clitus à l'iſſuë d'un repas, ſi l'excès du vin qu'il avoit pris ne l'eût rendu brutal.

ARISTIPE.

La premiere brutalité que ſuggere le vin, c'eſt qu'en déliant la langue indiſcrete d'un homme, il le porte ou à reveler le ſecret de ſon ami, ou à l'offenſer par des verités que la prudence veut qu'on taiſe. Mais comment un homme ne reveleroit-il pas brutalement dans le vin les foibleſſes des autres, puiſqu'il ne peut lui-même y cacher ſa honte & ſa turpitude? Mais rien ne donne une plus impérieuſe brutalité que la grande autorité dont ſe voit muni un eſprit préſomptueux. Voyez avec quelle brutalité Rabi Miſael traite dans ſon Tribunal ſubalterne tous les petits Officiers ſoûmis à ſon pouvoir; de quel œil hautain il les gronde; avec quelle dureté de paroles il les menace de l'effet de ſon couroux: Maître Yves tremble devant lui, Grifonnet ſent que la plume lui tombe des

mains, & qui que ce ſoit ne ſort que mécontent de ſa préſomption & de ſa brutalité.

TIMAGENE.

J'aurois crû au contraire, qu'un grand pouvoir rendoit moins brutal, puiſqu'il met un homme en état de trouver moins d'obſtacles à ce qu'il déſire.

ARISTIPE.

Cela ſe trouve dans les eſprits naturellement vertueux & moderés, à qui l'élevation donne de la douceur & de la politeſſe, mais non pas aux vicieux & aux ſuperbes. Car comme la muſique augmente la joye ou redouble la triſteſſe, l'autorité a le méme effet à l'égard du vice & de la vertu; & elle augmente l'un ou l'autre à meſure qu'elle croît; enſorte qu'un vicieux l'eſt beaucoup plus dans l'autorité, que lorſqu'il eſt ſans pouvoir; & le vertueux voit croître ſes vertus par les occaſions que ſon autorité lui donne de les exercer. Ainſi plus un naturel ſuperbe aura de dignités, plus ſa préſomption s'augmentera, & par conſéquent plus il ſe trouvera ſuſceptible de brutalité.

TIMAGENE.

Cette raiſon me paroît plauſible, & je ne m'étonne plus de ce que Theophi-

lacte, qui n'avoit qu'un peu de bruſquerie lorſqu'il n'étoit que ſimple Acolyte, eſt devenu très-brutal lorſqu'il s'eſt vû en état de marcher le dernier à la Proceſſion.

ARISTIPE.

La bruſquerie eſt un diminutif de la brutalité, & un premier pas pour y arriver ; car un homme bruſque eſt ordinairement imprudent, & l'imprudence cauſe la brutalité ; ſouvent même il y a ſi peu de diſtance du bruſque au brutal, que l'eſprit les confond. Et voilà en quoi conſiſte la brutalité, qui eſt le premier vice de la ruſticité oppoſée à la politeſſe. Mais pour vous abréger tous les autres défauts de cette ruſticité, je les réduits à l'aigreur & à l'indécence de la parole, à la médiſance maligne, à l'effronterie dans les diſcours ou dans les actions, à l'impropreté dans les vêtemens, & dans tout ce qui accompagne la perſonne ; à l'oubli des reſpects ou des égards qu'on doit à ceux avec qui l'on vit ; à la méconnoiſſance des bons offices qu'on nous a faits, à l'indifférence & à la froideur pour ceux qui peuvent légitimement attendre de nous quelque chaleur à les ſervir, à l'imprudence des contre-tems qui nous rendent importuns lors même que

nous nous imaginons être agréables ; & enfin à tout ce qui peut en quelque maniere que ce ſoit choquer l'eſprit de ceux qui nous pratiquent & à qui nous ſommes obligés de plaire.

TIMAGENE.

Vous donnez, ce me ſemble, une grande étenduë à cette ruſticité.

ARISTIPE.

Je n'étends point ſes bornes au-delà de ce qu'elle renferme, mais puiſqu'elle doit comprendre tout ce qui eſt contraire à ce qui fait la véritable politeſſe dont tout-à-l'heure je vous donnerai l'idée, après que je vous aurai dit un mot de ce qui s'eſt donné dans le monde un ſi grand ridicule ſous le nom de *Précieux*.

TIMAGENE.

Et en eſt-il encore ſur la terre après la maniere dont on les a joués ?

ARISTIPE.

Il en eſt de bien des eſpeces différentes ; le but du commerce des hommes eſt comme je vous l'ai dit, de plaire, & l'on y arrive par la véritable politeſſe : mais tous ceux qui veulent en prendre la route ne l'attrapent pas ; & certains eſprits d'un goût dépravé, & à qui les routes ordinaires ne plaiſent jamais, ſe ſont imaginés que plus ils s'écartent du

naturel, plus ils donnent d'agrément à ce qu'ils font, & dans cette vision ils ont affecté de se faire des chemins de traverse, qui bien loin de les conduire à cet agrément, les a précipités dans le ridicule.

TIMAGENE.

Et c'est-là ce que vous appellez le Précieux?

ARISTIPE.

Sur ce fondement vous concevez bien qu'être un Précieux, n'est autre chose qu'affecter de prendre une route différente de la naturelle, dans l'intention de plaire par cette voye extraordinaire plus que ne plaisent ceux qui suivent la voye commune de la véritable politesse. Et cette affectation ridicule se peut rencontrer, ou dans les parures, ou dans les paroles, ou dans les actions, & il ne sera pas difficile de vous donner des exemples de ces différens ridicules.

TIMAGENE.

Vous me ferez plaisir de m'en peindre quelques-uns.

ARISTIPE.

Si par la négligence de sa parure, & le peu de propreté de son linge, de sa perruque & de ses habits, le Philosophe Theocrite diminuë quelque chose du

plaiſir qu'on a dans ſa converſation ; & s'il tombe par-là dans un des défauts de la ruſticité, penſez-vous qu'il ne me plaiſe pas encore mieux dans cette négligence toute outrée qu'elle eſt, que Glabrion avec les airs Comédiens de ſes habits ſinguliers ? Ce n'eſt pas aſſez que ſon viſage ſoit noyé dans une perruque monſtrueuſe, il veut que la moitié de ſon corps ſoit abîmée ſous ſes flots. Si l'on allonge les cravates, il fait deſcendre ſes ſteinkerkes auſſi bas que Cleonice éleve ſes coëffures, & vous le voyez toûjours diſtingué des autres, ou par les couleurs fantaſques dont il s'habille, ou par des ornemens auſſi hétéroclites qu'ils ſont magnifiques, & dont il ne prend point l'idée, ni ſur le goût commun, ni ſur les modéles approuvés.

TIMAGENE.

Ses allures biſarres, ſes abords pleins de convulſions, & ſes embraſſades fatiguantes ſe ſouffrent encore moins que le ridicule de ſes habits.

ARISTIPE.

Penſez-vous que l'Abbé de la Minaudiere ait attrappé l'air poli dans ce vaſte caſtor qu'il eſt obligé de porter ſous ſon bras, de crainte de brouiller l'économie des anneaux de ſa perruque, qui eſt du blond

blond le plus enfantin du monde ? La mouche qu'il met tantôt au coin de ſa bouche, & tantôt au coin de ſon œil, ſous prétexte d'un petit bouton, lui convient-elle ? Les lis & les roſes poſtiches dont ſes joüës ſont émaillées, comme bon lui ſemble, & ſuivant qu'il a fait joüer le petit pot, ſont-ce des ornemens naturels qui le rendent poli ? Ne trouvez-vous point d'affectation dans ce petit rabat droit, ſi bien empeſé, ſi bien tiré, & dont les bouts ſont avec tant de ſymmétrie ſoudés de pain-à-chanter ? Cette bague qu'il a au doigt, & que ſes mouvemens perpétuels font briller dans une ruelle; cette montre ſi ſouvent regardée, & ce grand nombre de tabatieres tour-à-tour ouvertes par compas & par meſure, tout cela ne vous fait-il pas connoître qu'il y a dans ſon fait bien plus de ridiculité précieuſe, que de vraie politeſſe ?

TIMAGENE.

Je me ſuis trouvé quelquefois avec lui chez Amarante, qui s'en divertit en femme d'eſprit, & je puis vous aſſurer qu'il y a peu d'hommes qui aient la converſation plus mince.

ARISTIPE.

Mais avez-vous pris garde aux langueurs étudiées de ſes regards compaſſés,

aux gestes remplis de contorsions dont il accompagne ses fréquens éclats de rire, qui n'ont pour tout fondement que le desir de produire l'ameublement de sa bouche ? Avez-vous remarqué cette méthode cadencée dont il fait l'exercice de sa tabatiere ; de quel air la tirant de la droite il la passe à la gauche, frappe un petit coup dessus, l'ouvre, y porte deux doigts en relevant les autres ; de-là les porte au nez, renifle proprement, referme sa tabatiere, & la remet dans sa poche ; comme ensuite il rajuste ses manchettes pour faire voir une main nourrie de pâte d'amande, & se donne de différentes situations, afin qu'on remarque la petitesse de son pied, & la finesse de sa jambe ? Avez-vous vû l'air dont il balance son corps en allant dix fois en une demi-heure de la ruelle au miroir d'Amarante, pour examiner s'il n'y a point de dérangement dans la structure de ses ajustemens. Enfin toutes ces petitesses dont il croit amuser les Dames, & qui le rendent plus capable de soutenir une tentative dans la ruelle qu'en Sorbonne : si vous les avez bien examinées, vous avoüerez qu'il n'est rien moins que ce qu'on doit appeller dans le monde un homme poli, & que tout ce qu'il peut

au plus prétendre, c'eſt le nom d'un Précieux de bagatelles.

TIMAGENE.

Si pour faire un Précieux il ne faut que quelques traits de tous ceux que vous remarquerez en lui, vous trouverez dans le monde bien des Abbés *de la Minaudiere.*

ARISTIPE.

Vous voyez quelquefois Valerie chez Amarante; c'eſt une autre eſpece de Précieuſe, non-ſeulement par l'emphaſe de ces mots ridicules dont elle fatigue l'eſprit, & par leſquels elle s'imagine mériter le titre de Correctrice de la politeſſe de la Langue Françoiſe, ni par toutes ces contorſions affectées de tête, de bras & de hanches, que la Duparc joüoit autrefois d'original ſur le Théâtre; mais c'eſt principalement par le ridicule extravagant d'une pruderie importune qu'elle affecte trop de publier elle-même, pour perſuader les autres qu'elle en ait autant qu'elle veut qu'on le croye.

TIMAGENE.

Si vous mettez toutes les fauſſes Prudes au rang des Précieuſes, vous n'en manquerez pas de ce caractere.

ARISTIPE.

Cleomede eſt une autre ſorte de Pré-

cieux dans ſon eſpece ; c'eſt un homme qui n'a ni crédit, ni pouvoir, ni intrigue, & qui s'eſt perſuadé que l'eſſence de la politeſſe étoit de ſe montrer ou ſe faire croire officieux. Dans cette penſée, il eſt difficile de concevoir de quelle force il accable le monde par les offres inutiles de ſes ſervices empreſſés ; il ſçait par cœur une infinité de complimens ſur toutes ſortes de matieres ; & les débitant ſans diſtinction du mérite ni de la qualité des perſonnes, il les finit toûjours par des proteſtations énergiques du déſir qu'il a de vous ſervir : mais le penſez-vous employer, vous trouvez que c'eſt un ſoufflet qui n'a que du vent, & qui reſte vuide dès que ce vent en eſt ſorti.

TIMAGENE.

Oh, qu'on trouve de ces fades complimenteurs, dont les longues proteſtations étudiées n'aboutiſſent jamais à rien! Pour moi j'aime le ſervice réel de ces gens qui en font plus qu'ils n'en diſent, & ne puis ſouffrir ceux dont toutes les offres n'aboutiſſent qu'à du babil.

ARISTIPE.

Cleombrote n'eſt pas tout-à-fait dans ce caractere ; mais c'eſt une autre maniere de Précieux, qui faiſant uniquement conſiſter la politeſſe à dire du

bien de tout le monde, a trouvé le ſecret de convertir cette vertu en un défaut ridicule.

TIMAGENE.

Et comment a-t-il pû ſe faire un vice de ce qui eſt dans le ſiécle où nous ſommes, l'une des plus rares vertus qu'on puiſſe trouver ?

ARISTIPE.

On ne parle de qui que ce ſoit devant lui, qu'auſſi-tôt ſans jugement & ſans conſidération, il n'en faſſe en longues périodes quarrées, un éloge dont il a les lieux communs tout prêts, & que cent fois il a appliquées à cent perſonnes différentes. Il exalte également l'illuſtre & le fat ; les mêmes louanges qu'il a données à l'incomparable Corneille, il ne feint point de les donner à Darpon : les éloges dont il a célébré le mérite immortel de Moliere, il les proſtituë à Durocan. Il ſe ſert des mêmes termes, ſoit qu'il parle de l'inimitable harmonie du roſſignol, ou des cris importuns de coucou ; & un méchant tableau mal croqué par Philarion, ou une ſtatuë eſtropiée par Onagrius tirent de lui un Panegyrique auſſi pompeux qu'un chef-d'œuvre du pinceau de Le Brun, ou une excel-

lente figure ſortie du ciſeau & du génie de Girardon.

TIMAGENE.

J'avouë que c'eſt vouloir tomber dans le ridicule, que de ne pas proportionner les loüanges aux differens mérites de ceux que l'on veut loüer, & je n'attribuë point à politeſſe cette proſtitution d'éloges.

ARISTIPE.

Cette fureur de loüer indiſcrétement fait encore tomber ce pernicieux Elogiſte dans un très-grand inconvenient, qui eſt que très-ſouvent il louë en préſence de leurs plus grands ennemis ceux dont il entend parler. Mais vous ne ſerez pas fâché que je vous faſſe la peinture d'un autre Précieux en prétenduë politeſſe. C'eſt le vieillard Nicandre, ce dameret plus que ſexagénaire, à la toilette duquel j'eus une fois la patience de reſter trois heures, pour me donner la comédie de tout ce qu'il y fit.

TIMAGENE.

Peut-on à ſon âge ſe piquer d'une propreté auſſi exacte qu'il fait ? Où le peut-on donner pour un bon modéle de politeſſe ?

ARISTIPE.

Dites qu'il ſe pique d'une ridicule pré-

ciosité ; car prenez-vous pour une véritable politesse toutes ses manieres efféminées qui lui font consumer le tiers du jour à sa toilette ? Le prendra-t-on pour un homme poli, parce qu'il n'y a personne qui le voyant sortir du lit ne le prenne pour une femme, par les enveloppes des linges qui renferment les mies de pain trempées dans le lait d'ânesse dont il se couvre le visage pendant la nuit, comme faisoit autrefois la délicate Doppée ? Est-ce parce qu'il savonne une heure durant ce même visage de dix lessives préparées, & qu'il corroye ses bras & ses mains de trois ou quatre pâtes différentes ; qu'il refuse de mettre une chemise très-fine, parce qu'il y trouve un petit pli dont il craindroit d'être estropié ; qu'il se donne trois ou quatre couches de blanc & de rouge pour combler les fossés de ses rides, & relever la pâleur jaune de son teint ; qu'il se distingue toujours par les couleurs printanières d'un bas, sous lesquelles, comme sous sa perruque blonde, il croit cacher une trentaine de ses années ; qu'il tire de sa toilette des gands qui ne servent qu'à chausser son soulier, & qu'il replie proprement, après les avoir employés à cet usage ; qu'après s'être chaussé il relave

trois fois ſes mains ; qu'il ne porteroit pas un habit s'il ne rencheriſſoit ſur tout ce que les jeunes petits-maîtres y apportent de nouveau ; qui après avoir employé le matin à ſes ajuſtemens affectés, & à mettre ſes dents & ſes gras de jambes poſtiches ; paſſe le reſte du jour à ne raiſonner dans les ruelles que ſur l'exactitude de ſa propreté, & ne croit du mérite dans un homme qu'à proportion de ce qu'il le copie. Le mettez-vous au rang des hommes polis ? Il eſt vrai que ce vieux coquet amuſe de mille petits ſoins inutiles les Dames qui le ſouffrent : il feint d'ôter de ſur leurs habits une petite pouſſiere qui n'y eſt pas ; il s'extaſie en applaudiſſant aux moindres mots qu'elles proferent ; il trouve matiere à les loüer juſques ſur leur toux & leur éternument, il poſſede le bon goût des étoffes, & en ſçait parfaitement les prix ; il ſçait diſtinguer la beauté & la délicateſſe des dentelles ; il raiſonne en forme ſur ce qui donne le bon air à un ſoulier & à une pantoufle, & ſur le nombre des plis que doit faire une robe de chambre ſur le corps d'une Dame : il connoît à la gomme ſi les mouches ſont de la bonne faiſeuſe, & parle comme un Parfumeur, des blancs, des vermillons, des poma-

des & des pâtes. Voilà quel eſt le vieux dameret Nicandre, & ce qu'il a étudié depuis ſoixante & cinq ans qu'il eſt au monde, & de quoi il entretient les compagnies les plus ſérieuſes, lorſque les converſations qu'il a appriſes mot à mot dans le Cirus & dans la Clelie, ſont épuiſées. N'eſt-ce pas un agréable modéle de politeſſe à propoſer, & n'avoüerez-vous pas qu'il mérite cent fois mieux le nom de Précieux efféminé, que d'Homme poli ?

TIMAGENE.

Cependant je trouve des Dames qui en ſont eſtime ; & Victorine parlant encore de lui ces jours paſſés, ne feignoit point de dire que Nicandre étoit à ſon gré *un joli homme*.

ARISTIPE.

L'épithéte eſt fort convenable à un homme de ſoixante & cinq ans, & elle auroit mieux fait de dire que c'eſt un joli enfant. Mais il ſeroit bien plus avantageux pour lui que parmi les hommes on lui donnât le nom d'honnête homme, d'homme de probité, d'ami chaud, & ſur lequel on pût compter dans le beſoin ; il vaudroit mieux que ſon tems eût été plus ſérieuſement employé, & qu'il ſe

fût attaché avec autant d'application à orner ſon ame de vertus & de quelque capacité loüable, qu'il s'eſt uſé l'eſprit à ces bagatelles indignes d'un homme qui eſt quelque choſe dans le monde.

TIMAGENE.

Je conviens qu'un honnête homme ne donnera point à Nicandre ſon ſuffrage pour le mettre au rang des modéles qui ſont à ſuivre.

ARISTIPE.

Voulez-vous un autre homme qui néglige toutes choſes pour renfermer la politeſſe à tenir une table fine & délicate, où rien ne ſe ſert qui ne ſoit exquis & trié ? C'eſt le jeune Marquis Comeſtor, qui met toute ſon application, & fait dépendre ſon honneur & ſa félicité, de la propreté & du ſuccès d'un repas.

TIMAGENE.

Comment ? c'eſt le phénix de la table, & un homme qui paſſe pour être l'arbitre du bon goût.

ARISTIPE.

Il n'y a pas de ſcéne comique qui égale ſes mouvemens dans l'ordonnance & dans l'exécution d'un feſtin. Le ſoir il donne ſes ordres pour la maniere curieuſe dont il veut que ſa table ſoit ſervie le lendemain, & les donne avec autant de

ſoin, d'exactitude & d'application, que ſon pere Général d'armée diſpoſoit dès la veille pour le lendemain l'ordre d'une bataille. Ces brigades qui ſont mon aîle droite, ſeront ſoutenuës de tant d'eſcadrons & de tant de bataillons, diſoit le pere. Ces quatre potages, dit le fils, ſeront accompagnés de huit entrées. La ſeconde ligne, diſoit le pere, ſera compoſée de telles & telles troupes. Mon gros & mon petit rôti, dit le fils, ſeront diſpoſés & ſervis de telle & telle maniere, & ainſi du reſte. Le pere alloit reconnoître le champ de bataille. Le fils paſſe deux heures à voir édifier avec ſymétrie ſon buffet, & plier les ſerviettes de ſon couvert. Le pere aprés avoir rangé ſon armée en bataille, en viſitoit les rangs avant que de commencer la charge. Le fils avant que l'on ſerve va dans ſes offices examiner ſes ſoupes, flairer ou tâter ſes ragoûts, voir ſi la viande eſt bien préparée, & ſi ſon fruit eſt dreſſé d'une maniere élegante. Enfin, le pere gagne une bataille, & en reçoit les applaudiſſemens publics. Le repas du fils réüſſit, tout y eſt ſervi à point nommé, & les loüanges qu'il en reçoit de ſes conviés chatouillent plus ſon cœur, que la gloire du ſuccès d'un combat n'avoit

ſatisfait la juſte ambition du pere.

TIMAGENE.

Mais la propreté du repas ne fait-elle pas une partie de la politeſſe ?

ARISTIPE.

Sans doute. Mais il ne faut pas qu'une affectation ſinguliere, & une attache entiere nous rende un précieux de table, plûtôt qu'un homme poli, il ne faut pas comme Comeſtor ſe former un jargon particulier pour expliquer toutes ſes délicateſſes dans des termes nouveaux & biſares, dont il promet un jour de donner au public un Dictionnaire auſſi gros que celui de l'Academie, & qui ſera moins de procès que celui de Furetiere. J'aime & j'approuve autant qu'homme du monde la propreté dans le repas; mais je n'y puis ſouffrir ces affectations précieuſes, ces exclamations de Comeſtor à chaque morceau qu'il ſert, ces expreſſions qu'il invente, ces ſoins prodigieux dont il fait ſon unique attache ; en un mot, je voudrois qu'il fût plus uniment poli à ſa table, & qu'il le fût davantage en beaucoup d'autres choſes.

TIMAGENE.

Mais en quoi faites-vous donc conſiſter la véritable politeſſe ?

ARISTIPE.

En deux points ; l'un, de n'avoir rien de rude dans ſes manieres ; & l'autre, de n'avoir rien d'affecté dans ſes parures, dans ſes paroles & dans ſes actions, parce que la ruſticité naît de la rudeſſe, & le précieux de l'affectation. Et pour vous contenter, je veux bien entrer dans le détail de cette politeſſe que je déſire. Je vous dis donc pour cet effet, qu'il faut qu'un homme ait & la politeſſe du corps, & celle de l'eſprit, & la premiere regle, c'eſt qu'il doit examiner ſon âge & ſa qualité pour s'y conformer. Car la politeſſe, comme je vous l'ai déja dit, n'a pour but que de ſe rendre agréable à tous par des manieres attrayantes. Ainſi lorſqu'un homme fait ce qui diſconvient, ou à ſon âge, ou à ſon bien, ou à ſa qualité, il ne peut plus plaire, & n'a plus cette véritable politeſſe, qui eſt l'appas ou le vrai fard du commerce du monde. Et pour ne me point écarter en raiſonnemens qui ſortent de mon ſujet, je vous dirai que la premiere politeſſe qui ſaute aux yeux, c'eſt la propreté dans l'habillement ; car un homme ſe montre vétu avant que de parler & d'agir.

TIMAGENE.

Vous m'avez déja donné de ſuffiſantes

instructions sur cela, dans l'Entretien que vous m'avez fait touchant la décence, & je les ai si présentes à ma mémoire, qu'il ne vous sera pas nécessaire de m'en rien répéter.

ARISTIPE.

C'est aussi à cette leçon que je voulois vous renvoyer pour y regler votre politesse sur ce que je vous ai dit là, & j'ajoûterai seulement que cette politesse dans l'habillement, consiste à ne rien avoir sur soi qui puisse choquer les yeux de ceux devant qui vous vous présentez. Or, ils sont choqués, ou par une malpropreté indécente comme celle de Timon, ou par un air qui n'est plus de mode, comme Nearque avec les petites manches de son juste-au-corps, & Verus avec son petit chapeau; ou par des superfluités outrées & bisares comme Afranius, qui croit que plus il y a d'or sur son juste-au-corps & de cheveux à sa perruque, plus il a de mérite; ou par un ajustement qui ne convient ni à l'âge, ni au caractere de celui qui se le donne comme Nicandre, dont je vous ai parlé, ou comme l'Abbé Morinet lorsqu'il se poudre, qu'il se farde, ou lorsqu'il se met en dragon tonsuré. Car quelque propreté, quelque politesse que l'on ait, si

elle ne convient pas à la perſonne, elle ne peut plaire, & par conſequent ne peut faire ce qu'on appelle un homme poli.

TIMAGENE.

Votre principe eſt juſte, & je demeure d'accord que la décence eſt l'ame de la politeſſe, & qu'ainſi comme tout ce qui ne convient pas à la perſonne lui eſt indécent, il ne peut y avoir de politeſſe à prendre des airs d'ajuſtemens contraires à ce que demande l'état auquel on ſe trouve; & ce ſeroit de même que ſi un homme en deüil de ſon pere portoit un habit magnifique des couleurs les plus gayes & les plus éclatantes.

ARISTIPE.

Prenez donc garde de vous conformer toûjours à ce que vous êtes. L'homme d'Egliſe doit être très-modeſte ſans la moindre ſuperfluité, ni ſingularité; & comme la candeur de ſon ame doit ſe montrer dans ſon extérieur, il faut que cet extérieur ſoit propre & net, mais qu'aucun artifice n'y déguiſe ou n'y voile la nature: & il ne faut pas, comme l'Abbé Pſeudolin, monter en Chaire avec un blanc emprunté & une joüe vermillonnée. Celui que ſa profeſſion attache à la robe, croit-il qu'en noyant

ſa modeſtie dans les ondes d'une ſteinkerke, il en paroîtra plus poli ? Non, mais il faut qu'il renferme la politeſſe de ſa propreté dans ce qui répond à ſon état. Les Financiers peuvent ſe donner plus de licence par le privilége que l'argent a partout, & parce qu'étant les peres nourriciers du beau ſexe, qui ne les recevroient pas s'ils ne couvroient ce qu'ils ont été, par l'étalage magnifique de leur richeſſe préſente, ils peuvent mettre la maline juſqu'à leurs chauſſons ; mais un air guerrier leur feroit mal, & je trouve qu'ils ont meilleure grace de fournir de fontanges d'or la tete de leurs maîtreſſes, que de dragones leurs petits couteaux à garde d'agathe. Pour l'homme de guerre on ne lui preſcrit rien. Et comme à ſon apparition dans une ruelle, les Abbés galans, les ſoupirans de Robe, & les patrons Fermiers diſparoiſſent, il peut en maître du champ de bataille regler lui-même la politeſſe de ſa propreté ; & pourvû qu'elle ne choque point par quelque biſarerie, ſa magnificence ne peut paſſer pour un excès.

TIMAGENE.

Ainſi la politeſſe pour l'habit ſe renferme, en un mot, dans une exacte propreté

preté convenable à l'âge & à la qualité de la perſonne.

ARISTIPE.

Oüi, ſuivant ce que je vous en ai dit, en vous parlant de la décence ; & vous pouvez auſſi, touchant les paroles, recourir à ce que je vous ai preſcrit, ajoûtant ſeulement que la politeſſe dans les paroles dépend premiérement de ſçavoir parfaitement bien ſa Langue, de ſe ſervir, ſans aucune affectation, des expreſſions les plus propres & les plus juſtes que l'on puiſſe trouver, par application au ſujet dont on parle, de regler le ton de ſa voix & l'action de ſon geſte comme je vous l'ai enſeigné, & de parler d'une maniere differente & de differentes choſes ſuivant les perſonnes avec qui vous converſez : être grave avec les perſonnes d'âge & de capacité : ſérieux avec ceux qui impriment le reſpect, ou par leur caractere, ou par leur vertu ſévére, galant & enjoué avec les Dames, libre & plaiſant avec la jeuneſſe, ouvert avec ſes amis, réſervé avec ceux qui entrent avec nous en négociation ; mais conſervant toûjours dans tous ces differens caracteres un certain air de douceur qui nous rende par-tout agréable ; &, comme dit un ancien, mettant toûjours ſur

ſa bouche la ceinture de Venus, c'eſt-à-dire, mélant tout ce qu'on dit d'un certain charme inſinuant qui touche encore plus les cœurs que les oreilles.

TIMAGENE.

Si pour arriver à la parfaite politeſſe, il faut avoir tout ce que vous venez de me marquer, peu de perſonnes y arriveroient.

ARISTIPE.

Il en faut encore bien davantage ; car cette parfaite politeſſe demande qu'on ne diſe pas une parole qui puiſſe déplaire à la perſonne à qui l'on parle ? qu'on examine avec attention tout ce qui peut être de ſon goût pour ſe conformer à ſes penchans : qu'on accompagne tout ce qu'on dit de termes qui ſoient des expreſſions perpétuelles de l'eſtime qu'on en a : qu'on faſſe regner dans tous ſes diſcours un air de véritable probité ; & que les ſentimens vertueux d'un homme d'honneur s'y montrent dans toute la ſincérité poſſible : qu'on s'anime ou qu'on ſe modere ſuivant qu'on croit devoir ou qu'on veut plus ou moins toucher le cœur ; que jamais une parole ſale ne deshonore notre entretien, non pas même ſous prétexte d'enjoûment, mais que notre eſprit brille par des penſées fines & délica-

tes, qui ſans bleſſer les oreilles, en faſſent beaucoup plus comprendre que l'on n'en dit : que l'on ne cherche point dans la médiſance la matiére d'un divertiſſement coupable, mais qu'on cherche au contraire à s'attirer l'amitié de tout le monde, en tournant toûjours la médaille du bon côté ; puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a perſonne, hors les derniers ſcélérats, qui ne puiſſe être eſtimé par quelque endroit.

TIMAGENE.

Pourquoi donc blâmiez-vous tout à l'heure ce louangeur univerſel dont vous m'avez fait la peinture ?

ARISTIPE.

Je le blâme par la proſtitution égale qu'il fait de ſes loüanges à tout ce qui en eſt ou digne, ou indigne : la politeſſe veut qu'on diſe autant qu'il ſe peut du bien de tout le monde ; mais elle ne veut pas qu'on le diſe également de tous. Il faut s'y prendre d'une maniere différente pour loüer Eudoxe ſur ſa piété, ſa charité, ſa modeſtie, ſa candeur, & ſa généroſité ; & Virgine ſur ſa beauté, ſur la délicateſſe de ſa voix, ſur ſon bon air à la danſe, ſur le brillant de ſon eſprit, & ſur le triomphe qu'elle remporte ſur tous les cœurs. Il faut autrement loüer

le ſage Telamon ſur ſa profonde capacité, ſes mœurs intégres & ſa douceur équitable ; que Ceſarion ſur ſa bravoure, ſur ſon adreſſe aux Tournois, & ſur le nombre de ſes conquêtes amoureuſes. Taiſez le mal, & parlez bien de tous ceux dont on parle ; mais ne donnez pas des loüanges à un fat, il ſuffit de demeurer ſur ſon chapitre dans le ſilence, ſans déguiſer d'un éloge indigne le mépris intérieur qu'on en fait.

TIMAGENE.

Je ſçai que louër un fat, c'eſt être encore plus fat que lui ; qu'applaudir à un vicieux, c'eſt ſe rendre complice de ſes vices, & que ne pas rendre à un vertueux ce qui lui eſt dû, ou le perſécuter, ou lui procurer du mal, c'eſt ſe montrer ſans mérite & ſans vertu.

ARISTIPE.

Deux ſortes de politeſſes ſont requiſes pour rendre un homme véritablement poli dans ſes entretiens, l'extérieure & l'intérieure : la premiere dépend de l'agrément des paroles par le tour agréable qu'on donne à ſes diſcours : & l'autre dépend de la vertueuſe diſpoſition de l'ame qui ne lui ſuggere que des ſentimens de probité, d'honneur & d'équité. Ainſi l'homme qui au fond n'eſt

pas naturellement bien-faiſant, & qui ne s'attache qu'à la politeſſe des paroles, & non pas à celle des ſentimens, n'eſt qu'un poli ſuperficiel qui n'a que l'écorce : c'eſt auſſi ce fond d'inclination bienfaiſante qui fait l'homme poli dans ſes actions, & c'eſt proprement en elle que conſiſte la véritable politeſſe.

TIMAGENE.

Et qu'appellez-vous être poli dans ſes actions ? ou plûtôt de quelle maniere un homme peut-il dans ſes actions ſe rendre poli comme vous le ſouhaitez ?

ARISTIPE.

Il faut qu'il agiſſe continuellement par deux principes ; l'un, c'eſt de vouloir plaire à ceux avec leſquels il agit ; & l'autre, c'eſt de leur être bien-faiſant. Et lorſque ces deux principes conduiront l'action, il eſt impoſſible qu'elle n'y produiſe la politeſſe : mais en agiſſant dans ces vûës, la premiere regle qu'il faut ſe donner, c'eſt une grande exactitude à remplir tout ce qui eſt de devoir : la ſeconde, c'eſt de ne négliger aucune occaſion de rendre volontairement un bon office, auquel dans la rigueur on n'eſt point obligé : & la troiſiéme, c'eſt de fuir avec prudence tout ce qui peut

choquer, ou ſi l'on a choqué, trouver adroitement les moyens de réparer la choſe. Ce qui eſt du devoir d'être indiſpenſable ; ce qui n'eſt qu'office volontaire, naît de la bonté intérieure de l'ame, & la ſuite de ce qui peut déplaire eſt l'effet d'une politique utile.

TIMAGENE.

Mais tous les devoirs nous engagent-ils également, & demandent-ils la même exactitude à être remplis ?

ARISTIPE.

Non, & la dignité ou l'excellence de l'objet, ou la force de l'obligation en regle les degrés : le premier de tous eſt ce que l'on doit à Dieu, & l'on y ſatisfait aux yeux des hommes, en faiſant connoître, & par ſes paroles & par une conduite droite, que l'on a une véritable piété : le ſecond eſt ce qu'on doit à ſa Patrie ; & ſoit qu'on vive ſous une Monarchie, ſoit qu'on ſoit né dans une République, il faut que tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait, ſe rapporte toûjours au bien de l'Etat, & à la gloire de ceux qui le gouvernent, & faſſe connoître qu'on a une fidélité exacte : le troiſiéme devoir eſt réciproque des fils, des peres, des maris & des femmes ; & toute notre conduite à cet égard doit mar-

quer notre amour : le quatriéme eſt ce qu'on doit à ceux qui ſont au-deſſus de nous par l'autorité de leurs emplois ; & pour y ſatisfaire, il faut que nos diſcours & nos actions faſſent éclater notre reſpect : & le cinquiéme eſt entre les amis, à l'égard deſquels on ne doit jamais ni rien dire, ni rien faire qui ne ſoit une expreſſion parfaite de notre ſincérité.

TIMAGENE.

Ainſi vous voulez que ces cinq différens devoirs ſoient remplis chacun à leur égard par la piété, par la fidélité, par l'amour, par le reſpect, & par la ſincérité, & qu'il n'y a que ces cinq ſources de devoir dans le monde, & ces cinq vertus ou mouvemens pour y ſatisfaire.

ARISTIPE.

Oüi, & c'eſt à l'étenduë de ces cinq qualités que nous devons meſurer la ſatisfaction à nos devoirs. Mais avec l'exactitude que l'on doit apporter à les remplir, il faut encore ajoûter la vigilance pour prévoir & pour prévenir tout ce qu'on doit attendre de nous. Car ce n'eſt pas avoir une politeſſe véritable dans l'action, que d'attendre qu'on exige de nous par force ce que nous de-

vons ; il faut aller au-devant, & ne laiſſer échapper aucune occaſion de montrer que nous faiſons avec plaiſir ce que nous faiſons par l'obligation de notre devoir. Et c'eſt ce que ne font ni les hypocrites, ni les impies à l'égard de Dieu ; c'eſt ce que ne font ni les traîtres, ni les rebelles à l'égard de leur Patrie.

TIMAGENE.

C'eſt donc toûjours par défaut d'amour que les enfans, les maris & les femmes manquent à leurs devoirs.

ARISTIPE.

Quand Dolabella, ce fils dénaturé, a par d'affreuſes chicanes dépouillé ſon pere de tous ſes biens, & l'a mis, pour ainſi dire, ſur le fumier, en le faiſant traîner par les pieds hors de ſa maiſon : quand M. Foucanelle, par des éclats ridicules ſe rend le jouët de tous les Tribunaux, qu'il ſe ruine pour deshonorer une femme, qu'il fait indignement enfermer dans une priſon, & ſoutenir devant ſes Juges en poſture chagrine une incommode converſation, tandis qu'il revétit des habits de cette femme une gueuſe de ſervante ; & que pour couvrir l'écueil où elle a donné, il la dotte, & la marie au petit Boutonnier Calvin, & prend ſa ſœur ſous les mêmes futures

futures conditions : quand Xantippe, après avoir par ſes folles dépenſes ruiné ſon époux, ſe ſépare de lui, emporte tout ce qui lui reſte, & que bien loin de lui donner quelque ſoulagement dans ſes malheurs, elle s'unit aux ennemis de cet époux pour le perſécuter : ce fils ingrat, ce mari extravagant, cette femme folle, ont-ils ſuivi les mouvemens de l'amour & rempli leurs devoirs ?

TIMAGENE.

Non ſans doute, & qui que ce ſoit auſſi n'attribuëra aucune politeſſe, ni à Dolabella, ni à Foucanelle, ni à Xantippe.

ARISTIPE.

Ce n'eſt pas même aſſez de ſatisfaire avec exactitude & vigilance à ſon devoir, il faut encore le remplir avec un eſprit gai, & qui montre la joye qu'on a de le faire, & c'eſt en quoi conſiſte ſa perfection ; car tout eſprit qui ne ſe fait pas un plaiſir de ſon devoir, ſemble condamner la Loi qui le preſcrit, & agir en eſclave qui ne porte qu'à contre-cœur ſes chaînes, & qui fait à chaque moment des vœux ou des efforts pour les rompre. C'eſt donc cette gayeté dans l'exécution de ſon devoir qui fait la politeſſe accomplie de l'action.

TIMAGENE.

En effet, tout homme qui me feroit plaiſir, ou me rendroit quelque devoir avec un air triſte & refrogné, me paroîtroit avoir peu de politeſſe & peu d'amour.

ARISTIPE.

Cela eſt ſi vrai, que dans la piété qui ſemble demander plus de ſérieux que tout autre devoir, & dans l'action même l'une des plus mortifiantes de cette piété qui eſt le jeûne, la Parole divine commande de ne pas reſſembler aux hypocrites qui ſont paroître en jeûnant un viſage triſte & abattu ; mais de ſe montrer gai, & de ſe ſervir même des parfums pour faire éclater davantage la joye ſur ſon viſage ; n'eſt-ce pas nous dire aſſez qu'il ne ſuffit pas de faire le bien, mais qu'il faut le faire avec plaiſir, & avec toutes les marques extérieures d'une véritable joye?

TIMAGENE.

Après qu'on a ſatisfait à ce qui eſt du devoir, vous voulez qu'on aille juſqu'à chercher toutes les occaſions de rendre les bons offices qu'on peut attendre de nous.

ARISTIPE.

C'eſt où la politeſſe brille davantage;

car lorſque nous faiſons ſimplement ce qui eſt de notre devoir, nous ne pouvons pas nous acquerir le nom de bien-faiſans, qui eſt l'attribut de l'homme poli ; & ce ne peut être que par de bons offices volontaires & auſquels nous ne ſommes pas obligés. Celui donc qui deſire ſe donner la réputation qu'on tire d'une politeſſe accomplie, ne laiſſera échapper aucune occaſion favorable de faire comprendre qu'il a l'ame généreuſe, & que ſa joye eſt d'obliger & de rendre ſervice. Il entrera dans les peines de ceux qui ſouffrent, il redoublera s'il peut les contentemens de ceux qui ſont dans le cours de la proſpérité, ſoit par ſes vœux, ſoit en témoignant la part qu'il prend à leur ſatisfaction ; il tendra la main à ceux qui ont beſoin de ſon ſecours, il s'employera pour détourner les orages qui pourroient en menacer d'autres ; il louëra les amis d'un homme en ſa préſence, & ſe taira de ſes ennemis ; il donnera ſes applaudiſſemens à ſes deſſeins ; il lui fournira des ouvertures pour y réuſſir, & le félicitera ſur le ſuccès qu'il en aura eu.

TIMAGENE.

Vous propoſez-là de faire des choſes bien contraires à l'uſage commun, & il

faudroit pour cela bannir l'envie qui eſt ſi univerſelle, & dont tout le but eſt de ſe réjouir du mal d'autrui, & de gémir des biens qui lui arrivent.

ARISTIPE.

L'envie eſt de tous les vices celui qui eſt le plus incompatible avec la politeſſe, & plus même encore que la brutalité, puiſque j'aimerois mille fois mieux vivre avec le plus grand des brutaux, qu'avec un envieux, parce qu'à force de douceur on peut ramener un brutal; mais à force de vertu l'on ne fait qu'aigrir un envieux.

TIMAGENE.

Votre remarque eſt fort juſte, & je crois l'envie un vice plus incorrigible que la brutalité.

ARISTIPE.

L'envieux regarde univerſellement tous les hommes d'un œil plein de malignité; & comme le deſir de faire du bien eſt le fondement de cette politeſſe, dont je vous parle, il faut que l'envie, qui ne s'attache qu'à ſe faire une joye du mal des autres, & un chagrin de leurs plaiſirs, ſoit directement ſans antipode.

TIMAGENE.

Cependant il n'eſt rien de ſi commun dans le monde que l'envie: & comme la

plûpart des hommes croyent que le bien des autres eſt un mal pour eux, & leur mal un bien, ou une diſpoſition à leur bien, il eſt difficile qu'ils n'envient ou leur proſpérité ou leur vertu.

ARISTIPE.

L'envie eſt un ſerpent qui ſe gliſſe inſenſiblement dans le cœur, par la porte que l'amour propre lui tient toûjours ouverte. Mais ce ſerpent ſe pique & ſe dévore ſoi-même, & en ſe rongeant ſe donne une torture perpétuelle. Elle a pour l'objet de ſes attaques la vertu & la fortune; & comme l'une ou l'autre triomphe toûjours, elle trouve plus de ſujets de s'attriſter que de ſe réjoüir. Voyez Zoïle ce tartufe achevé, s'il lui arrive de faire du bien, c'eſt ſans le ſçavoir & ſans le vouloir. Et ſi-tôt qu'il s'en apperçoit, tous ſes efforts ſont de convertir, s'il le peut, en mal tout le bien qu'il a fait. Il ne dort point s'il n'a cauſé quelque traverſe, & ſon ſommeil eſt rompu par une inquiétude continuelle & maligne, lorſqu'il n'a pas trouvé l'occaſion de faire le mal qu'il déſire. Vous le voyez toûjours avec un air triſte, un viſage plombé & des yeux creux, machiner dans ſon cœur quelque malice, ne travailler qu'à déſunir ce qui eſt uni,

& à ſemer des querelles entre ceux qui ſont d'accord : mais ſon propre venin le tuë par le regret des proſpérités qu'il voit. Et c'eſt-là la peinture que le ſage nous donne de l'envieux.

TIMAGENE.

Pour moi je crois que l'envieux ſe fait beaucoup plus de mal à lui-méme qu'aux autres, & qu'il eſt comme celui qui jette en l'air une pierre qui lui retombe ſur la tête.

ARISTIPE.

En effet, on n'envie que ce qui eſt au-deſſus de ſoi, on l'attaque, on lui lance des traits qui retournent ſouvent contre celui qui les décoche. Mais ce vice, qui de ſoi-méme eſt impuiſſant, prend preſque toûjours le ſecours de la médiſance, avec qui elle eſt de concert. Mais ſi faire du bien donne une véritable joye, ne doit-on pas reſſentir une véritable douleur de faire du mal ? Ainſi l'envieux ne peut être ſans une douleur intérieure. Et ce vice eſt ſi bas, ſi indigne d'un honnête-homme ; & enfin ſi contraire au caractere d'homme d'honneur qui fait l'homme poli, que ceux qui en ſont entichés en cachent tant qu'ils peuvent la foibleſſe. Et en effet, on trouve bien des hommes qui avouëront qu'ils ſont avares,

ſenſuels, ivrognes, vindicatifs, orgueilleux, il y en a même qui avouëront qu'ils ſont poltrons ; Mais l'envie eſt ſi lâche, que jamais un homme ne demeurera d'accord qu'il eſt envieux, parce qu'il n'y a point de vertu compatible avec l'envie, & point de crimes auſquels elle ne puiſſe conduire.

TIMAGENE.

En un mot, vous prétendez que l'envie eſt incompatible avec la politeſſe, parce que l'homme poli doit toûjours agir dans la vûë de faire du bien, & que l'envie n'a point d'autre but que de faire du mal.

ARISTIPE.

Si ſuivant mon principe le fondement de la politeſſe conſiſte dans une diſpoſition continuelle du cœur à faire plaiſir & obliger, vous voyez bien que j'ai raiſon de vous propoſer l'envie comme le plus grand poiſon de la politeſſe. Gardez-vous donc, mon fils, de tomber dans la lâcheté de ce vice ; aimez & reverez la vertu par-tout où vous la trouvez, & même dans vos ennemis ; n'imitez pas ces lâches Juges, qui inſenſibles aux attraits de cette vertu & du mérite, ont indignement ſacrifié Socrate à la paſſion de ſes ennemis ; n'enviez point non

plus la prosperité de ceux qui sont en fortune, & que leur abondance ne vous ronge point le cœur par le secret déplaisir de leur voir posseder ce que vous ne possedez pas.

TIMAGENE.

Je ne conçois pas comment il peut y avoir des hommes assez lâches pour persécuter un vertueux par envie contre sa vertu ! Car quand Socrate auroit été aussi coupable qu'il étoit innocent, on ne regardera jamais que comme des infames ceux qui ont eu la lâcheté de le condamner.

ARISTIPE.

Ce n'est pas assez à l'homme poli d'avoir l'ame disposée à rendre des offices considérables toutes les fois que l'occasion s'en présente ; il faut qu'il entre agréablement jusques dans les petits soins qui peuvent plaire à ceux avec lesquels il est en commerce. Une bagatelle, un rien fait à propos & de bonne grace, peut souvent vous insinuer plus avant dans un cœur disposé à la reconnoissance, que de grands services rendus à contre-cœur. Lycophron avoit fait la fortune d'une infinité de personnes ; cependant il envenimoit ses bons offices par de certaines amertumes qui en ôtoient tout l'a-

grément, & qui offenſant plus que le ſervice ne plaiſoit, lui gagnoient peu d'amis. Attilius au contraire ne faiſoit du bien que rarement ; mais il avoit une dexterité merveilleuſe à s'inſinuer avec tant d'agrément & de politeſſe dans les cœurs par des ombres de ſervices aparens, que ceux qui n'obtenoient rien de lui ne laiſſoient pas d'en être contens.

TIMAGENE.

Ainſi ce n'eſt pas ſeulement dans la diſpoſition de l'ame à bien faire que conſiſte la politeſſe, mais dans les manieres adroites de faire paroître au dehors cette diſpoſition intérieure.

ARISTIPE.

L'intention de bien faire eſt, comme je vous ai dit, le fondement ſolide de la politeſſe, & l'exécution de cette intention eſt la politeſſe même. Or une des principales parties de cette exécution, conſiſte dans la complaiſance dont je vous ai aſſez amplement parlé dans l'un de mes Entretiens : & il ſuffit que vous appliquiez ici les leçons que je vous y ai données, prenant pour fondement de votre politeſſe, qu'on ne peut jamais ſe rendre agréable qu'on ne ſoit complaiſant, & que c'eſt par cette complai-

ſance que l'on s'inſinuë dans les eſprits qu'on veut gagner. Or il n'y a rien qui marque plus notre complaiſance que ces petits ſoins dont je vous parle : car les Offices conſidérables s'attribuënt ſouvent à des vûës de retour ſur ceux qui les font : mais les petits ſoins prévenans ſont regardés comme des expreſſions de notre bonne volonté, ſans conſequence & ſans reflexion, & nous donnent dans l'eſprit de ceux qui les reçoivent un air de politeſſe qui fait l'impreſſion que nous pouvons déſirer.

TIMAGENE.

Mais peut-on ſur ces petits ſoins donner quelques inſtructions particulieres?

ARISTIPE.

Il y en a de tant d'eſpeces, ſuivant les goûts differens des eſprits, qu'on ne peut rien déterminer à leur égard, & c'eſt l'occaſion ſeul qui les peut régler, il faut ſuivre ſur cela ce qu'Ovide vous dit :

*Qualibet officio cauſa ſit apta tuo.*

Cherchez & prenez exactement toutes les occaſions qui ſe préſentent pour obliger ceux à qui vous déſirez plaire ; mais ſur-tout il faut bien prendre garde aux contretems: car telle choſe nous plaît dans un moment, qui nous déplaît dans

l'autre ; & il n'eſt pas juſques aux careſſes d'un amant, qui quelquefois ne déplaiſent à une maîtreſſe qui aime. Ainſi il faut que la pénétration & la prudence nous conduiſent dans ces occaſions pour en éviter les contretems dangereux, & c'eſt ce que produira l'attention que vous donnerez à examiner dans quelle ſituation d'eſprit ſe trouvent ceux avec qui vous agiſſez, pour ne pas faire comme Berillus, qui fit donner une magnifique ſérenade à Lollie, dans le moment que cette aimable fille étoit en pleurs au chevet du lit d'une mere qu'elle voyoit expirer, & dont elle étoit tendrement cherie.

TIMAGENE.

C'eſt juſtement ce que le Sage appelle une muſique importune dans le deſert, & je ne m'aviſerois pas d'une galanterie ſi à contre-tems. J'aimerois autant cet Avocat, qui fut complimenter ſur ſon éloquence le Cadi qui venoit de demeurer tout court dans la harangue qu'il avoit étudiée pour la Reine des Ibetiens.

ARISTIPE.

Je vous ai dit que la troiſiéme partie de la politeſſe étoit d'éviter tout ce qui peut choquer ceux avec qui nous agiſ-

ſons : & vous voyez qu'on peut leur déplaire, ou par des choſes directement choquantes, ou par des choſes qui d'elles-mêmes pourroient plaire, mais qu'un contre-tems rend deſagréables. Les choſes qui choquent directement, c'eſt de parler à un homme de ſes défauts, ou de dire ou faire ce qui peut y avoir refléxion, & donner des idées que l'on penſe à ce qui peut le bleſſer.

TIMAGENE.

C'eſt donc comme quand Clodulphe blâme les bâtimens exceſſifs de Damon, en préſence de Cleanthie qui ſe ruïne à bâtir.

ARISTIPE.

Il tombe dans cette impoliteſſe, lorſqu'en préſence de la vieille Naïs, il ſe déchaîne contre les femmes qui donnent à un grand laquais des chemiſes de toile de Hollande, des veſtes de brocard d'or, des ſteinkerques de fine maline, des bas de ſoye & des écharpes de tiſſu d'or. Lorſque s'entretenant avec le ſubalterne Lubin, il blâme un Juge, qui laiſſant conduire ſa balance à l'interêt, trouve toûjours que la piſtole peſe plus que l'écu, & qui pour de l'argent auquel il ſe laiſſe aiſément corrompre, eſt prêt de ſacrifier le plus innocent & le plus ver-

tueux à la paſſion de celui dont il attend le ſac : lorſque devant l'Ephore Aubin il fait un mépris dédaigneux de ces fils de Richars, qui de la caſaque comme le Pere Aubin, ſont arrivés au Perou Doüanier par des Commiſſions graduelles, & fiers de leurs richeſſes, mélent leurs enfans à ceux des Demidieux, & allient avec un noble ſanglier un vilain porc ſoüillé de fange & de bourbe : Lorſqu'enfin il louë la réſidence devant Theophonte, & blâme l'ambition devant l'Abbé Favorin, qui ſéche de chagrin de voir tant de chappes-chûtes, ſans qu'il ait pû en accrocher une.

TIMAGENE.

Ces ſortes de choſes ſautent aux yeux, & il faut n'avoir pas la moindre teinture de la politeſſe, pour aller rompre de la ſorte en viſiere à des gens qui ne peuvent ignorer leur propre foible.

ARISTIPE.

C'eſt dans cette occaſion que l'on peut appliquer ce que Terence dit, que la vérité engendre la haine, parce qu'on ne ſe plaît point de voir ſon tableau par le mauvais côté. Si vous vouliez peindre le borgne Rotulin, le peindriez-vous de profil en le montrant du côté de ſon œil écarboüillé ? Il en eſt de même de la plu-

part des hommes, il y en a très-peu qui n'ayent un foible ou un ridicule ſi on les tourne de certain côté, & que ſur le mauvais trait on veuille mettre la moindre charge; mais la politeſſe ne le ſouffre pas, & elle veut qu'en taiſant le foible, & éloignant toutes les idées choquantes, on ne mette au jour que les traits avantageux. TIMAGENE.

Auſſi ne coûte-t-il pas plus de dire ce qu'un homme a de bon que ce qu'il a de mauvais; il eſt vrai qu'on s'en divertit moins, mais au fond on en retire davantage. ARISTIPE.

Quand vous parlez de Berenice, dites qu'elle a la taille fine, les yeux beaux, les cheveux d'un blond admirable, qu'elle eſt enjoüée, qu'elle chante & danſe bien, qu'elle badine plaiſamment, que ſa converſation n'ennuye jamais: mais gardez-vous bien de dire qu'elle eſt capricieuſe, fourbe, médiſante, & un peu trop commode. Dites de Nicephore qu'il a de la capacité, de la droiture, de la pénetration, du crédit, de la faveur, de la bonne foi: mais gardez-vous bien de dire que c'eſt un bouru, un débauché ſecret, un miſantrope inſupportable, & un eſprit d'autant plus outré d'ambition qu'il a plus d'adreſſe à la couvrir.

TIMAGENE.

Si je vous ai dit qu'il y auroit bien de la difficulté à ſupprimer du commerce du monde l'envie dont il eſt empoiſonné, l'on aura encore plus de peine à s'empêcher de mettre au jour les foibleſſes que l'on découvre dans les autres. Mais ne pouvez-vous me donner la peinture de quelque modele parfait ſur lequel on pût ſe former à la véritable politeſſe, que je regarde à préſent comme le comble de la vertu mondaine?

ARISTIPE.

L'on ne peut vous donner de modeles plus accomplis que ceux de Criſpe & d'Eudoxe, dont l'un étoit Prince du Sang des Empereurs, & l'autre le cher objet des tendreſſes du grand Theodoſe.

TIMAGENE.

Je ne me ſouviens point d'avoir lû aucun Auteur qui en ait fait les portraits.

ARISTIPE.

La nature avoit donné à Criſpe la plus belle ame du monde dans l'un des plus beaux corps: Il étoit grand, bien fait, & beau, & relevoit par une propreté élegante ſa bonne mine & ſa taille avantageuſe: Il avoit une valeur ſans égale, & il ſembloit que la ſcience de la guerre fut née avec lui. Mais autant qu'à la tête

des armées il etoit redoutable, autant ſe montroit-il doux, affable, génereux, liberal, prévenant, & bon dans le commerce de la vie civile. Jamais un malheureux n'implora inutilement ſon ſecours; jamais il ne connut de mérite & de vertu qu'il n'ait travaillé à lui procurer ſa récompenſe: & deſcendant avec ſes amis juſqu'aux petits ſoins, il attachoit ſi puiſſamment les cœurs qu'il s'en rendoit toûjours le maître. Jamais il ne parla mal, non pas même de ſes ennemis, & il n'ouvroit la bouche que pour en laiſſer couler des torrens de lait & de miel.

TIMAGENE.

Vous avez raiſon de le nommer un modele accompli de politeſſe.

ARISTIPE.

Pour Eudoxe elle mérita par ſes vertus inſinuantes & polies d'entrer dans la plus intime confidence du grand Theodoſe. On la vit naître avec un cœur grand, génereux & magnanime; elle avoit une tendreſſe compatiſſante aux peines de ceux qu'elle pouvoit ſoulager, & cette compaſſion attiroit auſſi-tôt leur ſoulagement; une pieté ſans fard, & une droiture inébranlable étoient le fondement de cette génereuſe pieté, ſa can-

deur

deur égaloit sa sincérité ; elle étoit aussi modeste & affable dans sa grandeur, qu'effective & exacte dans ses paroles, & aussi zelée pour les vertueux que charitable pour les indigens. Son plaisir étoit d'aller au-devant de ceux qu'elle pouvoit faire, & semblable à cet Empereur, qui fut à si juste titre les délices du monde ; elle contoit un jour perdu lorsqu'elle l'avoit passé sans avoir contribué au bonheur de quelqu'un.

TIMAGENE.

Vos modeles de part & d'autre sont admirables.

ARISTIPE.

N'allez donc pas comme la plûpart des femmes, & comme ces petits colifichets de ruelle, vous imaginer que la politesse consiste dans un simple extérieur poupin & dameret ; il faut que le solide s'y rencontre par ce fond d'esprit bien-faisant qui en fait la véritable essence : Et lorsqu'un homme n'a que ces fades dehors de la politesse sans être intérieurement pénetré du désir de faire du bien dans toute l'étenduë de son pouvoir, je le compare à cette tête que trouva le loup, & dont pour finir cet Entretien je vais vous conter la Fable.

# FABLE

## *Du Loup & de la Tête de bois.*

TOUT ce qui reluit n'eſt pas or :
Tel a d'un beau dehors l'apparence trompeuſe,
Qui tout auſſi-tôt qu'on le creuſe,
Dans le fond ſe montre un butor.
A mes yeux enchantés envain je vois paroître
Un jeune Petit-Maître,
Pompeux, étincelant ſous un habit doré ;
Il ne me touche point s'il ne me fait connoître
Qu'il eſt ſage, diſcret, & ſur-tout bien timbré.
Envain un Ephore novice
De ſa blonde perruque étale les apas,
Si ſous ſes beaux cheveux il ne me montre pas
Une caboche propre à rendre la juſtice :
Si bien peigné, pour voir de près
Dans tous ſes poſtiches attraits
L'hiſtrione qu'il idolâtre,
On le voit plus ſouvent ſur les bancs du Théatre,
Qu'aſſis ſur les bancs du Palais ;
Je dis en me gratant la nuque,
Serviteur, ſerviteur à la blonde perruque ;

Et beaucoup mieux vaudroit au jeune Maître
Aubin,
Qu'il eût comme jadis avoient nos vieux Druides,
Sous calote de maroquin,
Ou de satin,
Tête chauve à chambres moins vuides,
D'un Loup d'assez bon jugement
Du tems du Roi Crésus tel fut le sentiment.

UN Sculpteur en son Art grand Maître,
Qui n'étoit pas de ceux qui n'en ont que le nom;
Mais tel qu'à Rome on vit paroître
Bonarote & Bernin, ou tel qu'est Girardon;
Ce Sculpteur, dis-je, avoit de curieuses pieces,
Un superbe atelier garni de toutes parts,
Sur-tout on y voyoit Dieux de toutes especes:
Là Mars plein de fureur lançoit d'affreux regards;
Là Venus toûjours tendre & belle,
Sur ce Rablu Soldat jettoit de la prunelle:
Et de loin un petit Amour
Avertissoit du doigt la Coquette immortelle,
De prendre garde au Dieu du jour.
Là d'un foudre tout prêt qu'en sa main il balance,
Jupiter paroissoit menacer l'univers;
Et là galant à toute outrance,
Déguisé comme un fou sous cent masques divers,

Il alloit de Junon duper la vigilance.
Or un jour dès le grand matin,
Ce Sculpteur fut, cherchant nouvelles avantures,
Chez un gros Financier qui de quelque figures
Vouloit décorer son jardin :
Le Maître est-il sorti, l'on voit sortir alertes
Au prochain Cabaret Messieurs les Apprentifs
Grands & petits,
Laissant de l'Attelier, les deux portes ouvertes.
Un Loup entra dedans, & jettant de fort loin,
Ses regards dans un coin,
Y vit la Louve charitable
Qui tenoit deux petits bambins,
Comme deux Louveaux pendus à ses tetins,
Et courut, la prenant pour louve véritable,
Mais il eut beau flairer, tourner & retourner,
Près de la froide fonte il fallut rengaigner.
C'est ainsi qu'autrefois des raisins en peinture,
Imitoient si bien la nature,
Que des oiseaux trompés vinrent les bécqueter.
Le Loup quitte honteux l'immobile figure,
Et sur d'autres objets ses yeux vont s'arrêter.
Il voit d'abord dans l'étalage
Le mouton qui servit de monture à Phrixus,
Et se seroit lancé dessus
S'il n'eût craint l'effrayante image
De deux dogues Anglois tout auprès aperçus;
Enfin après avoir rassasié sa vûë

D'un ſpectacle à ſes yeux nouveau,
Il trouve aux pieds d'une ſtatuë
La tête d'un beau Jouvenceau;
Notre Sculpteur l'avoit taillée
Sur celle d'un Abbé, jeune, galant, poupin,
De ces Abbés voüés au ſexe feminin,
Et dont toute Ruelle eſt aujourd'hui meublée.
La Tête n'étoit que de bois,
Mais tous les traits étoient d'une agréable montre;
Il n'y manquoit plus que la voix.
On dit que des Abbés la tête quelquefois
Toute pareille ſe rencontre.
Le Loup qui ſous ſa pate avoit pris ce morceau,
Le conſidere, l'examine,
En trouve la ſtructure & délicate & fine
Et demeure d'accord qu'il n'eſt rien de plus beau:
Mais l'ayant bien examinée,
Et de tous les côtés tournée:
L'apparence, dit-il, trompe ſouvent les gens;
Cette tête ſans doute eſt belle,
C'eſt dommage que comme celle
De tant de ſots qui ſont les polis, les galans,
Elle ſe trouve ſans cervelle.

*Fin du vingt-unième Entretien.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XXII^e. ENTRETIEN.

*De la maniere dont il faut vivre avec ſes ennemis.*

### ARISTIPE.

DAns le dernier Entretien que j'eus avec vous, mon fils, je vous fis une peinture ſi juſte de la brutalité, & j'eſſayai de vous en inſpirer tant d'horreur, que je ne croyois pas que vous dûſſiez jamais tomber dans ce défaut: cependant j'apprens que vous venez d'avoir une priſe furieuſe avec Gracchus, & que vous l'avez bruſqué d'une maniere très-piquante.

TIMAGENE.

C'eſt un jeune étourdi qui ſe déclare par tout mon ennemi, & qui ne peut ouvrir la bouche ſur mon ſujet qu'il ne me déchire d'une dent empoiſonnée : je l'ai fait prier dix fois par Pericles notre ami commun, de moderer ſes emportemens ; cependant loin de ſe corriger il n'a pû juſqu'en ma préſence s'abſtenir de répandre ſur moi quelques goutes de fiel ; & je vous avouë que la patience m'eſt échapée, & que je n'ai pû m'empêcher de lui faire connoître que ſi je lui déplais, la nature ne m'a pas inſpiré pour lui une moindre antipathie.

ARISTIPE.

De quelque généroſité dont on faſſe profeſſion, j'avouë qu'il eſt de certaines injures qu'un honnête homme ne peut ſouffrir ; mais il faut bien prendre garde qu'une délicateſſe exceſſive ſoutenuë d'un amour propre dont on a toûjours grande proviſion, ne nous porte au-delà des bornes que preſcrit une ſage modération ; & il faut infiniment plus de prudence pour ſe conduire avec ſes ennemis qu'avec ſes amis : car ces derniers excuſent bien des choſes, & les autres donnent toûjours

toûjours à tout ce que nous faiſons la plus ſiniſtre interprétation qu'ils puiſſent y donner.

TIMAGENE.

Oüi, mais en récompenſe nous devons ce me ſemble bien moins nous ſoucier de la maniere dont un ennemi prend nos paroles ou actions, qu'un ami.

ARISTIPE.

C'eſt-là, mon fils, ce qui vous trompe, un homme ſage doit apporter beaucoup plus d'attention à ce qu'il fait à l'égard de ſes ennemis que de ſes amis, puiſqu'il peut s'excuſer ou être même excuſé par ces derniers dans les faux pas qu'il fait auprès d'eux; mais un ennemi attribuë toûjours à haine, vengeance, ou maligne volonté tout ce que nous faiſons à ſon égard: ainſi comme ſon eſprit prévenu contre nous eſt toûjours prêt à nous rendre le mal pour le mal, il faut une plus grande circonſpection dans la conduite que nous avons à tenir avec lui, pour ne pas nous attirer de nouveaux effets d'une haine qui dans quelqu'homme que ce ſoit eſt toûjours dangereuſe.

TIMAGENE.

Cette conduite mérite donc bien que

vous preniez la peine de m'en donner une particuliere inſtruction.

ARISTIPE.

C'eſt mon deſſein, & comme je vous ai dans un Entretien expliqué ce que c'eſt qu'un ami, & que la plûpart de mes leçons ſemblent avoir eu pour but principal de vous enſeigner le moyen de les acquerir & de les conſerver; ce ne ſeroit pas avoir entierement ſatisfait à l'inſtruction que vous attendez de moi, ſi je négligeois de vous apprendre de quelle maniere on doit vivre avec ſes ennemis.

TIMAGENE.

Il eſt vrai que vous ne m'avez point encore parlé de cette matiere à fond: cependant quelque peu qu'il y ait que je ſois dans le monde, comme je m'apperçois déja que l'on y a bien plus d'ennemis que d'amis, elle ne me paroît pas moins importante que toutes celles que vous avez traitées juſqu'à préſent; & quoique vous déſapprouviez la bruſquerie que j'ai faite à Gracchus, je ne m'en repentirai point, puiſqu'elle me procure l'avantage d'apprendre ce que vous allez me dire.

ARISTIPE.

Vous avez raiſon de dire qu'il eſt dans le monde bien plus d'ennemis que d'a-

mis; mais ajoutez que preſque tous les amis n'ont que des amitiés mortes ou languiſſantes, & ſur leſquelles on ne peut pas compter dans le beſoin; mais qu'il n'eſt point d'ennemi tel qu'il ſoit qui ne ſoit capable de nuire, ſinon d'action, du moins par la liberté maligne d'une langue dont rien ne peut arrêter le trait, & qui ſouvent s'irrite d'autant plus qu'on veut lui oppoſer plus de puiſſance, plus de fortune, plus de richeſſes, & même plus de mérite & de vertu: car l'eſprit de l'homme eſt ſi bizare & ſi malin, que très-ſouvent il s'aigrit contre tout ce qui devroit le gagner.

TIMAGENE.

Je me ſouviens fort bien que dans l'Entretien que vous avez eu touchant la Cour vous m'avez fait voir que le moindre des ennemis étoit à craindre.

ARISTIPE.

Ce que je vous ai dit de la Cour s'étend par tout; mais pour ne point confondre notre matiere touchant la maniere dont on doit vivre avec ſes ennemis, il faut vous expliquer d'abord ce que c'eſt qu'un ennemi; quelles ſont les ſources des inimitiés pour les prévenir; comment l'on peut diſcerner celles qui ſont

irréconciliables de celles qui ſe peuvent aſſoupir ; & enfin la conduite qu'il faut tenir avec quatre differentes eſpeces d'ennemis qui ſont les ennemis naiſſans, les ennemis cachés, les ennemis découverts, & enfin les ennemis réconciliés.

TIMAGENE.

Mais il me ſemble que ſuivant la Loi divine il n'y a qu'une ſeule voye à tenir avec ſes ennemis tels qu'ils ſoient, qui eſt de les aimer, de prier pour eux, & de les ſervir ſi l'occaſion s'en préſente.

ARISTIPE.

Mon Dieu, mon fils, ne touchons point cette corde ; je vous ai déja dit que je ne prétendois point m'ériger auprès de vous en Prédicateur ; mais que mon deſſein étoit de vous inſtruire en ſage mondain tout autant que cette ſageſſe du monde peut compatir avec la Religion : je n'irai pas vous donner des leçons de crimes, ni vous apprendre comme le cruel Machiavel, à répandre le ſang de vos ennemis & en exterminer juſqu'à la racine ; je ne vous dirai point contre la Loi de votre Religion, que la vengeance eſt auſſi licite qu'elle paroît douce aux eſprits qui ne peuvent s'élever au-deſſus des ſentimens communs ; je ne vous excite-

rai point à employer votre credit & votre autorité pour opprimer un homme qui vous a déplû : mais quoique je ſçache fort bien, comme je vous l'ai déja dit, que c'eſt dans l'amour pour ſes propres ennemis, & dans les bons offices qu'on leur rend généreuſement que conſiſte le plus ſublime héroïſme non-ſeulement ſuivant la Religion, mais encore ſelon le monde ; comme il s'en faut bien que tous les hommes ſoient des Heros, cette Loi qui nous rendroit tous heureux ſi nous la pratiquions tous de concert, eſt de toutes celles de la Religion la Loi qui eſt la moins en uſage ; & l'on cherche à ſe retrancher ſur celle qui nous ordonnant de joindre la prudence des ſerpens à la ſimplicité des colombes qui n'ont point de fiel, nous fait comprendre que cette derniere vertu eſt une foibleſſe lorſqu'elle n'eſt pas ſoutenuë de l'autre.

TIMAGENE.

Ainſi vous voulez faire rouler toute la conduite qu'on doit tenir à l'égard de ſes ennemis, bien plus ſur cette prudence dont le ſerpent eſt le ſymbole, que ſur cette ſimplicité ſans fiel dont la colombe eſt l'image.

ARISTIPE.

Je croirois qu'un homme auroit trouvé la perfection dans cette conduite s'il pouvoit toûjours unir ces deux vertus, s'il ſe muniſſoit de la prudence du ſerpent ſans contracter la malignité de ſes venins, qu'il eût la bonté ſans fiel de la colombe ſans en avoir la ſimplicité imprudente qui la fait tomber dans les filets de celui qui la veut attraper. Je ne voudrois point qu'il fût ſerpent comme le médiſant Videllius qui fait toute ſon étude & ſon emploi de noircir ceux qui lui déplaiſent; qui donne à l'enjoûment de Berenice le nom d'impudente coquetterie, & celui d'ivrognerie au plaiſir innocent que Damon ſe fait de ſe réjoüir à table avec ſes amis : je ne veux point auſſi que ſemblable à Simplicius, il aille ſans précaution ſe commettre à la foi d'un ennemi qui ſous prétexte d'une fauſſe réconciliation prend ſes meſures plus juſtes pour le perdre. Quoi qu'il en ſoit vous concevez bien le but de mes intentions : commençons donc par vous dire ce que c'eſt qu'être ennemi d'un homme; je crois que vous ne l'ignorez pas.

TIMAGENE.

Je crois qu'être ennemi d'un homme

c'eſt avoir contre lui une averſion de cœur ou naturelle ou cauſée par quelques incidens, & qui détermine ſa volonté à vouloir lui faire ou procurer du mal dans les biens, dans l'honneur ou dans la vie.

ARISTIPE.

Je ne pourrois pas mieux vous définir ou décrire moi-même ce que c'eſt qu'être ennemi : l'inimitié eſt donc comme vous le dites une averſion, parce que comme l'amour eſt un mouvement de l'ame qui nous porte à nous unir à ce que nous jugeons nous être convenable, il faut que la haine qui lui eſt oppoſée & qui eſt l'eſſence de l'inimitié, ſoit un mouvement en arriere de cette même ame qui nous porte à nous éloigner de ce que nous jugeons ne nous être pas convenable: Or cette averſion eſt ou naturelle, comme ſont de certaines antipathies dont on ne voit que trop d'exemples entre des perſonnes qui ſe haïſſent ſans pouvoir en dire le ſujet; ou ce ſont les rencontres de la vie qui la cauſent, & c'eſt ce que je vous expliquerai dans les ſources de l'inimitié. Enfin cette averſion détermine la volonté à faire ou procurer du mal à celui que l'on hait; & c'eſt en cela que conſiſte l'eſſence de l'inimitié, parce que le cœur peut avoir un mou-

vement qui le détourne & le porte à s'éloigner d'un autre : mais lorſque ce mouvement n'eſt pas joint au déſir de faire ou de procurer du mal, ce n'eſt pas une véritable inimitié, & ce n'eſt qu'une ſimple indifference. Or ce mal ſe peut faire, ou touchant les biens, ou touchant l'honneur, ou touchant la vie de celui qu'on haït, & ce ſont les differens effets de l'inimitié qui doivent nous déterminer differemment dans la conduite que nous avons à tenir avec ceux qui nous haïſſent.

TIMAGENE.

Je ſuis bien-aiſe de m'être rencontré avec tant de juſteſſe dans votre ſentiment ; & vous donnez à ma définition une explication ſi étenduë, que je la conçois encore mieux que je ne faiſois.

ARISTIPE.

Comme il faut connoître pour aimer, on ne peut auſſi véritablement haïr ce que l'on ne connoît pas, & s'il y a des hommes qui en haïſſent d'autres, ou qui diſent d'eux du mal ou leur en procurent ſans qu'ils les connoiſſent, ce n'eſt point par une véritable inimitié fondée ſur un principe de haine ; mais c'eſt l'effet d'une envie ou d'une malignité perverſe, dont ſouvent ils ne peuvent rendre rai-

ſon : & je vais ſur cela vous donner un exemple aſſez divertiſſant.

TIMAGENE.

C'eſt ſans ſans doute quelque petite aventure qui vous ſera arrivée à vous-même.

ARISTIPE.

Le vertueux Socrate entra dans la boutique de Tamarin pour ſe faire raſer. Ce Barbier tenoit un autre homme au poil, & ni l'un ni l'autre ne connoiſſoit ce Philoſophe. Le diſcours ſe tourna ſur lui; & ces deux hommes à l'envi s'échapperent à dire en préſence même de Socrate mille pauvretés de lui, dont il ſe donnoit une Comedie ſecréte, & qui lui faiſoient faire de plaiſantes reflexions ſur l'imprudence des hommes. Cependant comme il voyoit que ce n'étoit point par inimitié qu'ils ſe déchaînoient contre lui, mais par une certaine pente naturelle qu'ont les hommes à croire & dire du mal de ceux qu'ils n'ont jamais vûs ni pratiqués. Bien loin de les regarder comme ſes ennemis, il ſe méla tranquillement à la converſation, & leur parla d'une maniere qui fit que ces mêmes hommes qui parloient ſi mal de Socrate ſans le connoître, conçûrent de l'eſtime pour un homme qu'ils ne connoiſſoient

point pour être ce Socrate ; & reſterent enfin fort ſurpris lorſqu'en les quittant ce Philoſophe ſe fit connoître, & qu'ils virent avec confuſion que le même homme étoit tout à la fois l'objet de leur eſtime, & celui de leurs diſcours injurieux.

TIMAGENE.

Ce qui vous arriva chez le Chirurgien Tamarin, arrive tous les jours à d'autres ; mais puiſque je connois ce que c'eſt que l'inimitié, ayez la bonté de m'en apprendre les differentes ſources.

ARISTIPE.

Vous avez dit que l'on ſe haïſſoit, ou par antipathie naturelle, ou par les differentes occaſions que le commerce du monde produit. C'eſt une choſe inconcevable que ces pentes ſecrétes du cœur, qui ſans raiſon ni réflexion nous portent à aimer ou haïr, elles vont ſi loin, qu'on a vû des hommes vertueux concevoir l'un pour l'autre des haines mortelles dès leur premiere vûe. En effet, il nous tombe ſous la coupe de certains hommes que nous ne pouvons ſouffrir, & qui nous choquent par toutes leurs actions, & dans toutes leurs paroles. J'ai vû même dans un Parlement Caſſius & Alauda tous deux Senateurs de

probité, mais pénétrés l'un pour l'autre d'une haine naturelle ſi terrible, que jamais on ne les vit d'un même ſentiment, & qu'il ſuffiſoit que l'un des deux prît un avis pour jetter l'autre dans le parti contraire. J'ai vû Amarante & Emilie ſe rencontrer la premiere fois de leur vie chez moi, & ſans qu'on ait pû jamais en comprendre le ſujet, concevoir dès ce moment une ſi prodigieuſe averſion l'une contre l'autre, que jamais on n'a pû les obliger ni à ſe voir, ni à ceſſer de ſe déchirer.

TIMAGENE.

Cela me ſurprend moins dans ces deux femmes que dans les deux Magiſtrats que vous venez de me citer; mais d'où peuvent naître ces terribles antipathies, qui n'ont d'autre ſource apparente que la pente naturelle du cœur?

ARISTIPE.

L'expérience nous montre qu'on ne doit point en chercher ailleurs la cauſe que dans la diſpoſition contraire des aſtres au moment de la naiſſance: & ceux qui la rapportent à la diverſité des temperamens ne ſongent pas que ces temperamens differens ne procedent que des differentes influences du Ciel, par la diverſité & de l'aſcendant, & des ſitua-

tions, & des aſpects des corps céleſtes; & qu'ainſi s'en tenir à l'effet au lieu d'aller juſqu'à la cauſe, c'eſt ne vouloir pas remonter juſqu'à la premiere ſource. Ces ſortes d'inimitiés ſont très-difficiles à vaincre, & ſi peu qu'il ſe préſente d'occaſions pour fomenter cette ſemence naturelle de diviſion, on en voit naître des effets inconcevables, & qui étonnent ceux qui ne peuvent comprendre comment de ſi légeres ſujets cauſent quelquefois de ſi terribles inimitiés

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire que comme les ſympathies naiſſent de la conformité de ces influences, l'antipathie naît de leurs contrarietés.

ARISTIPE.

La raiſon en eſt évidente, & vous l'apprendrez mieux dans mon traité de l'Aſtrologie. Mais les ſources des inimitiés qui procedent des occaſions differentes qui naiſſent du commerce qu'on a les uns avec les autres, ſe peuvent réduire à ſix, qui ſont l'interêt, les offenſes que nous recevons nous-mêmes, les liaiſons de ſang & d'amitié qui nous engagent à prendre parti pour d'autres, l'amour, l'orgueïl & l'envie; & vous ne trouve-

rez point d'inimitiés qui ne doivent ſe rapporter à l'un de ces principes.

TIMAGENE.

Vous avez raiſon de donner l'interêt pour la premiere ſource des inimitiés ; la baſſeſſe de l'eſprit de la plûpart des hommes étant ſi grande qu'on ne voit tous les jours autre choſe que des peres & des freres qui ſacrifieroient leurs propres peres & tout leur ſang au moindre petit interêt.

ARISTIPE.

C'eſt par cette raiſon que Machiavel ce politique ſanguinaire, parmi les pernicieux & cruels conſeils dont il vouloit empoiſonner l'eſprit de ſon Prince, lui dit qu'il eſt moins dangereux de verſer le ſang, que de ravir la bourſe de ſes ſujets ; parce que, dit-il, un fils perd plus aiſément la mémoire d'un pere immolé à la fureur d'un Tyran, que de la privation des biens qu'il poſſedoit, & dont il ſe voit dépoüillé : tant il eſt vrai qu'il n'y a rien qui donne au cœur de l'homme un mouvement ſi ſenſible que l'interêt, & qui cauſe de ſi fortes inimitiés ; & delà vient que les haines entre les proches ſont ſi violentes, parce qu'elles ont preſque toûjours leur ſource dans l'interêt.

TIMAGENE.

Il eſt certain que preſque toutes les querelles entre les proches, naiſſent du partage des biens. Et comme la plûpart des hommes meſurent leurs droits à leurs deſirs & à leur avidité, & que le plus fourbe & le plus ſubtil a coutume de dépouiller les autres, il eſt rare que cet intérêt ne produiſe pas le procès, & le procès l'inimitié.

ARISTIPE.

Ce ſont ces folles inimitiés qui naiſſent de l'intérêt obſtiné, qui donne la pâture à tant de vautours, & qui font courir honteuſement les Tribunaux à des fils armés de chicanes & de procédures contre leurs peres; à des freres & des ſœurs qui ſe mangent juſqu'à la racine pour engraiſſer des Procureurs, & qui ne permettent pas qu'une ſucceſſion ſoit ouverte que la Juſtice ne ſoit la principale héritiere, qu'un teſtament s'exécute que le plus clair des biens n'ait été devoré par les dents de la chicane; & que des créanciers eſperent toucher un ſol de ce qui leur eſt dû, que le feu inſatiable du decret n'ait conſumé la meilleure partie des biens de leur débiteur, & ſouvent le fond même de leur hypotéque.

TIMAGENE.

Il eſt impoſſible que l'intérêt engage deux proches à ſe ruiner au profit de la Juſtice, que leur malheur commun ne leur inſpire une mortelle averſion.

ARISTIPE.

J'ai vû tant de proches & tant d'amis, qui d'une correſpondance qui ſembloit parfaite, lorſqu'ils n'avoient rien à démêler, ſont paſſés tout d'un coup à une inimitié ſi terrible, dès qu'ils ont eu l'un contre l'autre quelques prétentions de bourſe, que je me ſuis étonné mille fois comment un vil intérêt d'un bien périſſable pouvoit les porter à des ruptures ſi extravagantes. Et c'eſt en cela qu'on peut connoître le caractere de l'eſprit d'un homme, étant certain que l'intérêt l'émeut à proportion de ſa baſſeſſe, & que plus il eſt avare & lâche, moins il faut d'intérêt pour l'engager à la rupture.

TIMAGENE.

Il faut donc que l'Avocat Zabin ſoit le plus lâche de tous les hommes d'avoir rompu avec un ami pour un intérêt de dix écus redemandés dans le plus grand de tous les contre-tems.

ARISTIPE.

Pouvoit-on attendre autre choſe de

l'uſurier Zabin ? Mais laiſſons-là ce miſérable avec ſon chétif intérêt, & paſſons à la ſeconde ſource des inimitiés, qui ſont les offenſes que nous recevons nous-mêmes, ou que nous faiſons aux autres, & de cette nature il y en a un nombre infini qu'on peut réduire aux offenſes dans les biens, dans l'honneur, & dans la vie. L'on nous offenſe dans nos biens lorſqu'on nous les ravit injuſtement, ou qu'on nous en cauſe la perte par des voies malignes, ſoit pour en profiter, ſoit pour ſe réjouir de notre perte ſans en tirer aucun avantage. L'on nous offenſe dans notre honneur, ſoit en révélant le ſecret de nos foibleſſes, lorſqu'on pourroit les tenir cachées, & abuſant ainſi de notre confidence ; ſoit en nous noirciſſant par de fauſſes calomnies, ou médiſant de nous de parole ou par écrit ; ſoit en donnant atteinte à notre réputation par des jugemens iniques ; & enfin, l'on nous offenſe touchant notre vie, par les violences, par les coups, par les bleſſures, & par tout ce qui peut mettre notre vie en péril ou en avancer le terme. Et toutes ces offenſes produiſent des inimitiés d'autant plus irréconciliables, que l'offenſe eſt plus grave & plus injuſte, ou que celui qui la reçoit eſt

eſt plus ſuſceptible de reſſentiment.

TIMAGENE.

Quelles offenſes croyez-vous devoir toucher un homme avec plus de ſenſibilité?

ARISTIPE.

Celles qui bleſſent ſon honneur tiennent ſans doute le premier rang. En ſecond lieu, celles qui attaquent la vie. Et enfin celles qui buttent à dépoüiller un homme de ſes biens. Mais il faut encore conſiderer que plus une perſonne nous touche de prés, ou nous a obligation, plus l'offenſe qui vient de ſa part nous eſt ſenſible.

TIMAGENE.

Cependant la plûpart des hommes, comme nous le diſions tout à l'heure, ſouffrent avec plus de peine la perte de leurs biens que celle de leur honneur, ou l'ataque de leur vie.

ARISTIPE.

C'eſt que la plûpart des hommes ſont lâches, & plus attachés à leur intérêt qu'à leur honneur. Je ſçai que Juvenal, pour nous faire comprendre cette difference, en parlant d'un côté de la ſenſibilité qu'un homme a pour le bien, dit qu'on en pleure la perte avec des larmes véritables:

*Ploratur lachrymis amissa pecunia veris.*

Et que parlant enſuite de l'honneur, il dit que ſur les fauteuils douillets, c'eſt à-dire parmi les ames foibles & les cœurs efféminés, on fait peu de cas de ſa perte :

*Cujus apud molles minima eſt jactura cathedras.*

Mais je ne parle point de ces lâches & de ces efféminés, je parle d'un homme tel qu'il doit être, & qui regarde l'offenſe qu'on fait à ſon honneur, comme la plus cruelle, la plus irréparable, & la ſeule qui puiſſe excuſer une vengeance, s'il y a quelque vengeance qui puiſſe être excuſable.

TIMAGENE.

Cette offenſe dans l'honneur eſt ſi commune, qu'il ne ſeroit pas difficile d'en trouver bien des exemples.

ARISTIPE.

Pour vous en donner un d'un de ces lâches, qui ſe ſentent plus offenſés de la perte de leur bien que de celle de leur honneur, il ne faut que jetter les yeux ſur Vitrius. Il s'étoit donné par amour une jeune & belle femme, le mariage amortit bientôt leurs feux, & le jeune Macrin s'étant fait aimer de cette infidéle, il l'enleva munie de vaiſſelle &

de bijoux pour douze ou quinze cens piſtoles. Vitrius fit beaucoup d'éclat, & un très-gros procès. Mais Macrin ne lui eut pas plûtôt rendu la valeur de ſa vaiſſelle & des bijoux, & rembourſé les frais de la procédure, que content d'avoir recouvré ſon argent, il oublia ſon deshonneur, & en enſevelit la perte dans un profond ſilence.

TIMAGENE.

Je ne m'étonne pas de ſa conduite, & il regarda peut-être la cataſtrophe de cette affaire comme un double profit, l'un d'avoir recouvré de bon argent, & l'autre de ſe voir défait d'une mauvaiſe femme, & vous verrez qu'il en crut avoir une grande obligation à Macrin.

ARISTIPE.

Y a-t-il une offenſe plus piquante que celle de ſe voir calomnié ou expoſé aux poiſons malins d'une fauſſe médiſance? Mais la plus impardonnable de toutes, c'eſt celle d'un Juge inique, qui par paſſion ou par prévention, ou par cabale, couvre d'opprobre un innocent, & joint à ce deshonneur injuſte des peines qui le font périr. Eſt-il rien qui puiſſe réparer l'affreuſe deſtinée de Brunelli, qui meurt innocent accablé des tourmens de la torture? Eſt-il rien qui puiſſe jamais ſatis-

faire la veuve de Gandole, qui expire ruiné & forçât dans les chaînes malgré une innocence averée ? Y a-t-il rien qui puiſſe jamais excuſer devant Dieu des Juges, qui par cabale, par paſſion, & ſur de ſimples préſomptions trompeuſes, ont voulu par une injuſte condamnation ôter avec l'honneur, la liberté, les biens & la patrie au ſage & vertueux Socrate ? Voilà les plus griéves offenſes que l'homme puiſſe recevoir, qui ſe gravent au plus profond du cœur, ſur l'acier & ſur le diamant ; le voleur qui enleve tous les biens d'un homme, l'incendiaire qui porte le feu dans ſa maiſon, & le meurtrier qui lui plante le poignard dans le cœur, lui font une offenſe bien moins ſenſible.

TIMAGENE.

Je conviens pour moi, qu'il n'y a pas d'offenſe plus griéve que celle dont vous parlez, & qu'il faut être d'une vertu bien ſublime pour en mettre ſous le pied la vengeance.

ARISTIPE.

Les offenſes qu'on fait aux perſonnes qui ont avec nous des liaiſons de ſang & d'amitié nous touchent moins, & ne laiſſent pas de nous produire ſouvent des inimitiés, lorſque nous voulons avec

chaleur prendre leur parti : mais ces inimitiés ne ſont pas du poids des autres ; & il en naît de bien plus grandes de l'amour. En effet, ſoit que l'on offenſe la perſonne que nous aimons, ſoit qu'on nous offenſe nous-mêmes en nous enlevant ou eſſayant de nous enlever ce que nous regardons comme un bien qui eſt ou qui doit être à nous, à quelles ruptures ne ſe porte-t-on point ? & dans quelles inimitiés ne tombent point ceux qui quelquefois étoient intimes amis ?

TIMAGENE.

C'eſt ce qu'on a vû dans la malheureuſe deſtinée de Daphnis & de Florimond, qui s'étant épris tous deux d'amour pour la jeune Ioland, ſe brouillérent avec tant de fureur, que d'amis intimes qu'ils étoient, on les vit les plus cruels ennemis ; & leur haine ſe pouſſa ſi loin, qu'elle ne put ſe terminer que par un combat, dans lequel Daphnis mourut ſur la place, & Florimond bleſſé à mort ne lui ſurvécut que peu de jours.

ARISTIPE.

Ils ne ſont pas les ſeuls amis dont un amour commun a rompu l'union, & qui ſe ſont coupé la gorge après s'être aimés tendrement. Mais l'envie eſt une autre ſource d'inimitié : & en effet, il eſt

impoſſible qu'un envieux ne ſoit pas notre ennemi ; car puiſque l'eſſence de l'inimitié conſiſte à deſirer du mal & le faire quand elle le peut, comme l'envieux de ſon côté ne trouve du plaiſir que dans le mal qu'il voit arriver, il eſt d'une conſéquence néceſſaire qu'il ſoit ennemi de celui qu'il envie, & qu'en même tems il en ſoit haï, ſitôt que l'on reconnoît en lui ce malheureux caractere.

TIMAGENE.

Je ne crois pas ſeulement l'envie une ſource de l'inimitié ; mais je crois qu'elle eſt elle-même une incurable miſantropie, qui rend l'envieux ennemi de tous les hommes.

ARISTIPE.

Mais croiriez-vous bien qu'il n'y a rien qui attire plus l'inimitié que l'orgueil, parce qu'il n'y a point de vice qui ſe produiſe plus aux yeux des hommes, & qui choque davantage leur eſprit : on tâche de couvrir tous les autres défauts ; mais un ſuperbe ſe plaît à étaler ſon orgueil, & principalement lorſqu'il ſe met dans la tête que c'eſt un moyen néceſſaire pour ſoutenir une grande dignité. Cependant je vous ai déja fait connoître qu'il n'y a pas un plus grand aveugle-

ment que de ſe perſuader lorſqu'on eſt dans l'élevation, que l'orgueil nous attire du reſpect, & qu'à force de nous tenir droits nous ferons courber les autres devant nous ; il ne produit au fond du cœur de ceux qui nous approchent que de l'indignation & de la haine. On révere l'autorité, & l'on mépriſe celui qui l'exerce avec trop de hauteur. On le regarde comme le ſuperbe cheval qui porte l'Idole d'Iſis. Ce cheval voit le peuple plier de tous côtés devant lui, il croit que c'eſt pour lui-même, mais il ſe trompe, c'eſt pour l'Idole dont il eſt chargé, c'eſt ſa charge à qui l'on rend tous ces reſpects, & non pas à l'orgueilleuſe bête qui la porte. Qu'on ôte l'Idole de deſſus ſes épaules, que le Sultan dépoüille le Cadi de la Magiſtrature dont il étoit revêtu ; il verra qu'il n'a pas un ſeul ami véritable, & tel un genouil en terre donne de l'encens à l'Idole, qui donnera de l'encenſoir à travers les oreilles du cheval dès que l'Idole ne ſera plus ſur ſes épaules.

TIMAGENE.

Voilà donc, à ce que vous prétendez, toutes les ſources des différentes inimitiés d'entre les hommes.

ARISTIPE.

Je n'en connois point d'autres, & vous pouvez ſur cette connoiſſance juger aiſément par quels moyens on peut prévenir les ruptures. Car ſi vous avez l'ame élevée au-deſſus de tout intérêt, enſorte que vous ſoyez toûjours prêt à le ſacrifier au repos de votre eſprit, & à l'union dans laquelle vous voulez vivre avec vos proches, & avec ceux qui ont quelque choſe à déméler avec vous; ſi vous prenez garde de n'offenſer perſonne, ni de paroles, ni d'action, & qu'avec prudence vous évitiez de donner occaſion à d'autres de vous offenſer: ou ſi vous êtes aſſez ſage pour ne pas relever avec aigreur & dans toute leur étenduë des offenſes que l'on peut vous avoir faites plûtôt par indiſcrétion, que par malignité: ſi vous n'entrez dans les querelles de vos amis ou de vos proches qu'avec une chaleur équitable, & un eſprit porté à leur procurer la paix & la réconciliation: ſi l'amour ne vous domine point, juſqu'à triompher de votre amitié: ſi vous ne regardez point avec envie la proſperité des autres, & que vous vous comportiez ſans orgueil dans les emplois dont vous ſerez revêtu, ſoyez perſuadé que vous préviendrez une

infinité

infinité d'inimitiés ; & que ſi vous avez des ennemis, ce ſeront des ennemis de l'honneur & de la vertu, qui ne méritent pas que vous leur donniez votre bienveillance.

TIMAGENE.

Après m'avoir ainſi fait connoître les ſources des inimitiés & les voies pour les prévenir, dites-moi, je vous ſupplie, celles que vous croyez les plus irréconciliables, & celles qui ſe peuvent éteindre.

ARISTIPE.

L'expérience nous fait connoître tous les jours que les ennemis les plus faciles à réconcilier, ſont ceux qui ſont dans la profeſſion des armes, parce qu'ils ont inconteſtablement plus de cœur, plus d'honneur, plus de franchiſe & de ſincérité que les autres ; & que leurs inimitiés ne naiſſent ſouvent que d'une concurrence de vertu. Les eſprits de finance ſont encore aſſez aiſés à réconcilier ; mais c'eſt par baſſeſſe, par timidité, & par un eſprit d'intérêt, qui leur fait craindre de trouver dans leurs ennemis des obſtacles à la fin qu'ils ſe ſont propoſée de s'enrichir par toute ſorte de voies : mais les inimitiés des gens de robe ſont preſque toûjours irréconciliables ; & encore

plus celles de ces hypocrites qui ſe cachent ſous le maſque d'une fauſſe dévotion.

TIMAGENE.

Et pourquoi, je vous prie, croyez-vous que les hommes de robe ſoient plus irréconciliables ?

ARISTIPE.

C'eſt parce que les offenſes qu'ils font ou qu'ils reçoivent, touchent preſque toûjours l'honneur. On oublie avec un peu de tems la perte qu'on a faite de ſon bien, & l'on peut méme en recouvrer d'autre. Et lorſqu'on a voulu attaquer notre vie, dès que le péril eſt paſſé on s'inquiéte peu de l'avoir couru. Mais l'honneur une fois bleſſé eſt irréparable, & l'atteinte qu'on y a reçûë demeure éternellement gravée dans le cœur. Je n'en veux point d'autre preuve que cette fameuſe querelle de Verus & de Vitellius, dont l'éclat a fait tant de bruit, & dont la cataſtrophe a été ſi funeſte. Elle commença par une bagatelle cauſée par un voiſinage de campagne, & fomentée par une mutuelle jalouſie de crédit & d'autorité. Mais s'étant tout d'un coup tournée en offenſes injurieuſes qui attaquoient l'honneur par l'endroit le plus ſenſible, leur inimitié n'a pû jamais s'af-

ſoupir par l'entremiſe de leurs amis. Et enfin arrivée au comble de la fureur, elle n'a pû être aſſouvie que par la perte que Vitellius fit ſans reſſource, & de ſes biens & de ſon honneur, & de ſa liberté, réduit dans un état plus déplorable que ſi on lui avoit fait voler la tête ſur un échafaut.

TIMAGENE.

Je crois qu'une des raiſons qui rendent encore ceux de cette profeſſion plus irréconciliables, c'eſt la confiance qu'ils ont dans leur autorité, la facilité qu'elle leur fournit de faire du mal à ceux qu'ils haïſſent, & le fréquent ſuccès de leurs mauvaiſes intentions. Mais pourquoi voulez-vous que ceux qu'on appelle *faux dévots* ſoient encore plus irréconciliables que tous les autres?

ARISTIPE.

Il n'y a rien de ſi doux, de ſi patient, de ſi bon, de ſi généreux, de ſi ſincere que celui qui a le cœur pénétré du zéle d'une piété véritable. Le ſage Theodule haït le mal ſans haïr celui qui l'a fait; il excuſe autant qu'il peut ſes fautes, & oublie avec autant de facilité les injures qu'on lui a faites, qu'il ſouhaite la remiſe de ſes propres foibleſſes; il a toûjours les mains ouvertes pour faire du bien, il ne

cherche que la paix, & ne porte jamais au pied de l'Autel un cœur ulceré de rancunes. Mais Serapis qui couvre ſon viſage du maſque hypocrite d'une fauſſe dévotion, n'a-t-il pas dans le cœur toutes les ſources de l'inimitié ? Il eſt l'ennemi univerſel de tous les hommes, & l'unique ami de ſoi-même. Toutes ſes grimaces affectées ſont autant de marques de ſon orgueil ; ſon envie le jaunit & le fait ſécher, jamais homme ne fut plus intéreſſé, le poiſon de ſa médiſance ſe répand indifféremment ſur tous, & le prétendu intérêt du ciel dont il voile l'iniquité de ſa haine, eſt le continuel prétexte de ſon obſtination dans ſes inimitiés irréconciliables.

TIMAGENE.

Mais ſi ceux qui ont le plus d'orgueil & le plus d'envie ſont les plus irréconciliables ennemis, il faut conclure qu'il n'y a point de réconciliation dans l'inimitié d'une femme.

ARISTIPE.

Vous concluez juſte, & vous devez compter que ce ſexe une fois offenſé, eſt d'autant plus irréconciliable, qu'outre ces deux défauts, dont vous parlez, elles y joignent ſouvent une adreſſe fourbe & perfide pour arriver par des chemins

couverts où leur foibleſſe ne leur permet pas d'atteindre par des voies plus découvertes. Et vous pouvez ajoûter que leur honneur étant infiniment plus délicat que celui des hommes, les offenſes qu'elles y reçoivent y font une plus ſenſible impreſſion, & rendent leur réconciliation plus difficile. Toutes ces choſes préſuppoſées, il faut préſentement entrer dans l'inſtruction que je veux vous donner de la conduite que vous devez tenir avec ceux que vous eſtimerez vos ennemis, & je vous ai dit qu'on devoit les conſiderer dans quatre différens états, dans l'inimitié naiſſante, dans l'inimitié couverte, dans l'inimitié déclarée, & comme ennemis reconciliés.

TIMAGENE.

Vous aurez la bonté de commencer par l'inimitié naiſſante, pour voir ce qu'il faut faire pour l'aſſoupir avant qu'elle ſe pouſſe plus loin.

ARISTIPE.

L'inimitié, comme toutes les autres choſes phyſiques & morales, a d'ordinaire ſon commencement foible; ce n'eſt ſouvent qu'une petite étincelle que la prudence avec une goute d'eau pourroit éteindre. Mais les prompts alimens qu'on ſe plaît à lui préter dans la cha-

leur d'un premier mouvement l'augmentent bientôt ; enſorte que de cette étincelle on voit en peu de tems naître l'embraſement. La premiere regle qui eſt donc néceſſaire pour en empêcher le progrès, c'eſt qu'il faut avoir l'eſprit pénétré, que toute amitié eſt deſirable, tant pour le plaiſir que pour le profit qu'on en peut tirer, & que toute inimitié eſt à fuir, parce que telle qu'elle ſoit, elle peut produire de l'inquiétude, du déplaiſir & du dommage par des endroits que toute la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

TIMAGENE.

C'eſt donc là la premiere diſpoſition d'eſprit que vous demandez ?

ARISTIPE.

La ſeconde eſt de préparer, de longue main & par une fréquente habitude, votre eſprit à trois choſes : à une favorable interprétation de tout ce qu'on dit ou fait à votre égard : à une patience ſolide qui empêche votre cœur de s'émouvoir legerement : & enfin, à une profonde & ſage diſſimulation, qui ſans lâcheté vous faſſe renfermer au-dedans de vous, & ſans éclat au-dehors, l'émotion qu'une offenſe vous auroit pû donner. Car il arrive ſouvent qu'un homme

vous offenſe indiſcrétement & ſans réflexion; mais qu'un moment après il ſe repent en lui-même de l'avoir fait. Or, ſi dans cet état il reconnoît que vous avez ſenti le coup, comme il vous croît offenſé, il continuë ſon offenſe : mais ſi au contraire votre diſſimulation peut lui perſuader que vous n'avez pas ſenti le coup, le repentir qu'il a de ſon indiſcrétion, fait qu'il cherche à la réparer adroitement ; & ainſi l'étincelle étant éteinte dans ſa naiſſance, elle ne fait aucun progrès.

TIMAGENE.

Mais il me ſemble au contraire, qu'en marquant que j'ai ſenti ſon offenſe, s'il en a du repentir, je le porterai bien plûtôt par cette connoiſſance, & par la crainte de mon reſſentiment à m'en faire ſatisfaction.

ARISTIPE.

Vous vous trompez, tous les hommes ſont naturellement orgueilleux, & tant qu'il leur eſt poſſible, ils ne veulent point avouër qu'ils ont failli ; ainſi tel voudroit n'avoir point fait une choſe, ou qu'elle fût enſévelie dans le ſilence & dans l'oubli, qui ne s'abaiſſera jamais à faire l'aveu de ſa faute & à la réparer. Ainſi diſſimulant l'émotion qu'une of-

fenſe peut avoir faite dans votre cœur, vous fourniſſez à celui qui vous a offenſé la plus douce & la plus facile de toutes les voies pour vous ſatisfaire indirectement, & pour aſſoupir dans ſa naiſſance les ſemences d'une inimitié. Vous en tirez même un très-grand avantage; parce que par ce moyen vous pouvez connoître ſi c'eſt, ou par imprudence, ou par malignité qu'on vous a offenſé. Car ſi ce n'eſt qu'imprudence, elle ſera infailliblement réparée dès que la réflexion en aura produit le repentir. Mais ſi c'eſt par malignité, cet ennemi naiſſant redoublera le coup, & alors vous prendrez vos meſures pour vous parer de ſa malice. Mais ſi au contraire vous vous emportez au premier coup, votre emportement attirant de fâcheuſes ſuites, vous ne pourrez plus connoître ſi ce qu'il a dit ou fait, vient d'imprudence ou de malignité, & d'un deſſein formé de vous offenſer.

TIMAGENE.

Mais n'y a-t-il point de lâcheté dans cette patience qui vous fait diſſimuler l'offenſe que vous avez reçûë?

ARISTIPE.

Si l'offenſe eſt ſi grave qu'elle ne puiſſe être diſſimulée, j'avouë qu'il y auroit

quelque lâcheté à ne point témoigner qu'on en reſſent le coup ; mais comptez que la patience n'eſt pas ſeulement une vertu Chrétienne, mais une vertu morale, qui bien loin de tenir de la lâcheté, n'eſt au contraire que le comble de la force avec laquelle un homme triomphe de ſes paſſions ; puiſque, ſelon la penſée du Sage, il y a plus de grandeur & de magnanimité à ſe vaincre ſoi-même, qu'à dompter les Villes & ſubjuguer ſes ennemis. En effet, la patience eſt le caractere propre de l'eſprit bien compoſé ; & l'impatience au contraire eſt la marque du tumulte & de la foibleſſe de l'ame. Car comme le moindre petit vent agite un petit arbriſſeau, & ne peut ébranler un grand arbre, auſſi l'ame foible s'émeut aux moindres offenſes ; mais l'eſprit magnanime s'ébranle à peine par les plus grandes.

TIMAGENE.

Je me figure qu'un autre avantage qu'on tire de la patience, c'eſt qu'une ame tranquile conſidere avec bien plus de juſteſſe non ſeulement tous les moyens de ſe garantir de la malignité de ceux qui l'offenſent, mais toutes les conſéquences des routes qu'il prend pour y parer.

ARISTIPE.

Vous penſez fort juſte. Mais une troiſiéme diſpoſition que je deſire en vous pour étouffer les inimitiés naiſſantes, c'eſt que ſi l'offenſe qu'on vous a faite eſt d'une nature à ne pouvoir être diſſimulée, & que vous ſoyez forcé de témoigner que vous la reſſentez, il ne faut jamais que le deſir de la repouſſer vous faſſe échapper à rien dire qui puiſſe donner atteinte à l'honneur de celui dont vous n'êtes pas content. Car, comme je vous l'ai dit, les injures qui touchent l'honneur ſont preſque irréparables : défendez-vous, faites ſentir à celui qui vous offenſe le tort qu'il a de le faire; mais abſtenez-vous de toute atteinte à ſon honneur, quand même il choqueroit le vôtre, afin que la douceur de votre défenſe l'amene au repentir. N'allez pas, comme Rabion, repouſſer d'innocentes railleries par les reproches injurieux & publics d'une foibleſſe qui fait rougir. Vous ſçavez peut-être ce qu'il en couta pour une pareille imprudence à ce Favori téméraire, qui ſous le nom du brave Buſſi, parut à la Cour d'Henri III.

TIMAGENE.

Non, & vous m'obligerez de me l'apprendre.

ARISTIPE.

Buſſi étoit le Favori de Monſieur d'Alençon frere d'Henri III. Ce Prince n'avoit pas été avantageuſement partagé de la nature ; il étoit mal fait, avoit la phyſionomie baſſe, l'air plat, & l'eſprit trés-railleur. Buſſi étoit bien fait, de grande taille, l'eſprit vif, galant, libre, impatient, & piquant dans ſes ripoſtes. Cependant le reſpect l'avoit toûjours contenu à l'égard de ſon Maître. Mais comme ce Favori ſe piquoit principalement de deux choſes, l'une d'être extrémement brave, juſqu'à ſouffrir qu'on lui donnât publiquement le nom de *brave Buſſi* ; & l'autre d'emporter facilement tous les cœurs qu'il attaquoit. Monſieur voulant un jour le railler, lui dit : *Que les femmes le croyoient brave, & que les hommes le trouvoient beau.* Buſſi qui crut que c'étoit lui dire qu'il n'étoit qu'un fanfaron, & de bravoure & d'amour, ſe ſentit ſi cruellement piqué de cette raillerie, que perdant imprudemment le reſpect, il eut l'impudence de repliquer, que ſi Buſſi étoit Monſieur, & que Monſieur fût Buſſi, Monſieur avoit ſi mauvaiſe mine, que Buſſi n'en voudroit pas pour ſon valet de chiens.

TIMAGENE.

Il n'y eut jamais d'effronterie pouſſée juſques-là ; & Enguerrand de Marigni, qui ſur un démenti que l'oncle du Roi lui donna en plein Conſeil, eut l'audace de lui repliquer : *Pardieu*, *Monſieur*, *ſi avez*, c'eſt-à-dire, vous avez menti vous-même, ne me paroît pas avoir pouſſé l'outrage ſi avant. Cependant cette parole lui couta dans la ſuite la vie par un ſupplice ignominieux.

ARISTIPE.

Enguerrand fier de l'appui de ſon Maître, dont il gouvernoit toutes les finances, étoit déja brouillé avec l'oncle du Roi ; mais Buſſi étoit le Favori de Monſieur. Cependant je blâme également l'impudence de l'un & de l'autre. Monſieur ſe contenta de diſgracier Buſſi, ſans eſpoir de retour. Et ce Favori indiſcret ayant été peu de tems après tué par Mauleon, il ne fut regreté de qui que ce ſoit : au lieu que la mémoire d'Enguerrand, après ſon ſupplice indigne, fut rétablie par le repentir même de celui qui l'avoit fait périr.

TIMAGENE.

L'exemple de l'un & de l'autre m'apprend qu'il eſt d'une grande prudence de ne jamais dire, dans le premier feu d'une

offenſe, quoi que ce ſoit qui bleſſe par un endroit ſenſible celui qui vous choque.

ARISTIPE.

La plûpart des inimitiés ne naiſſent point d'un propos déliberé; mais ſouvent un petit incident de bagatelle en eſt la ſource; & l'impatience naturelle de l'homme fomentée par une certaine gloire qui naît de l'orgueil & de l'amour propre, fait qu'on ne veut rien ſouffrir; de ſorte que s'oubliant dans le premier mouvement, on releve avec aigreur un rien qu'on devroit laiſſer tomber, & qui s'évanouiroit de ſoi-même: & comme on eſſaye toûjours que la ripoſte ſoit, & plus vive & plus forte que le coup qu'on a reçû, il ſe forme une inimitié qui devient irréconciliable, quoique rien ne fût plus aiſé que de l'étouffer dans ſon principe.

TIMAGENE.

Je vois que c'eſt dans cet endroit que vous voulez qu'on applique cette favorable interprétation de tout ce qu'on dit & de tout ce qu'on fait à notre égard, en ne le prenant jamais pour l'effet d'une volonté maligne & déterminée à nous offenſer, mais ou comme une raillerie

ſans fiel, ou tout au plus comme une indiſcrétion échapée ſans réflexion.

ARISTIPE.

C'eſt ma penſée; mais après que votre prudence a évité de rompre à la premiere attaque, pour donner le tems à celui qui vous offenſe indiſcrétement de ſe reconnoître, ſi au lieu de réparer ſon offenſe il y perſiſte & la réitére, c'eſt alors que vous pourrez le regarder comme un véritable ennemi, & dans cet état il faut voir de quelle maniere vous devez vous conduire. Car de ces ennemis, les uns ſont couverts, & les autres déclarés. Les uns ne vous font reſſentir leur inimitié que par de mauvais offices ſecrets qu'on a ſouvent bien de la peine à démêler; & les autres vous attaquent, comme l'on dit, tambour battant & méche allumée, & vous les connoiſſez facilement par l'éclat avec lequel ils vous deſſervent. Or, il faut tenir une conduite bien différente avec les uns & avec les autres, & c'eſt ce que je vais vous expliquer.

TIMAGENE.

J'ai toûjours crû les ennemis cachés plus dangereux que les autres.

ARISTIPE.

Ajoûtez qu'ils ſont en plus grand

nombre ; car un homme n'eſt ennemi déclaré que quand il ne peut être ennemi caché. Il faut poſer pour principe, que tous les hommes s'aiment eux-mêmes ; que naturellement la plûpart ſont envieux, mais que pour l'ordinaire dans le commerce du monde, l'on ne haït ou l'on n'aime les autres que par réflexion à l'amour qu'on a pour ſoi-même, & à l'utilité ou au plaiſir qu'on croit tirer de cette haine ou de cet amour. Or, il n'y a point d'homme aſſez aveugle pour ignorer que toute inimitié de qui que ce puiſſe être, peut & lui nuire & lui donner du chagrin. Ainſi tout homme par réflexion à ſon propre intérêt, ne veut point, autant qu'il peut, s'attirer pour ennemi celui qu'il haït dans le cœur ; & par cette raiſon, il cache tout autant qu'il lui eſt poſſible ſa haine, & n'éclate qu'en trois rencontres ; ou quand il ne peut s'empêcher d'éclater, ou quand l'inimitié eſt née par une rupture éclatante, ou quand par préſomption on s'imagine que l'éclat d'une inimitié eſt avantageux, & que l'on croit être ſi ſuperieur à ſon ennemi, que cet éclat ne peut apporter aucun préjudice.

TIMAGENE.

Mais la premiere difficulté avec les

ennemis cachés, c'eſt, ce me ſemble, de pouvoir les découvrir, parce que ne vous déſervant qu'en ſecret, & ne voulant point paroître de vos ennemis, ils ſe conduiſent de maniere qu'il eſt fort malaiſé de démêler leurs routes.

ARISTIPE.

David qui fut l'un des hommes du monde le plus expoſé aux trahiſons & aux perfidies de ſes ennemis ſecrets, juſqu'à ce qu'il fût délivré d'Abſalon, en peint de deux ſortes ; les uns, qui ſans aucune liaiſon d'amitié, prennent de la haine & l'exercent ſecrétement ; & les autres, qui feignent d'être amis, & qui cachant ſous ce faux voile leur malignité, vous trahiſſent & vous étouffent en vous embraſſant.

TIMAGENE.

Et en quels endroits remarquez-vous qu'il faſſe cette diſtinction des ennemis ſecrets ?

ARISTIPE.

Lorſqu'il parle d'un ennemi caché, qui ſans feindre d'être ami, prend une ſecrète inimitié contre nous, dont il nous fait reſſentir les effets dès que l'occaſion s'en préſente. Il le compare à un lion,

lion, qui caché dans ſa caverne, y épie ſa proye ; & qui du fond ſecret de ſon réduit où il eſt embuſqué, ſe jette ſur elle dès qu'elle paroît, la ſurprend & la dévore : *Inſidiatur*, dit-il, *in abſcondito quaſi leo in ſpelunca ſua.* Mais lorſqu'il parle de la trahiſon des faux amis qui voilent des dehors d'une amitié trompeuſe, le deſir malin qu'ils ont de nuire, il s'étend avec bien plus d'aigreur, & s'en plaint à Dieu avec bien plus d'indignation : *Si inimicus maledixiſſet ſuſtinuiſſem utique.*

*Si par une langue ennemie*
*Ces coups m'étoient portés & ces maux m'étoient faits,*
*On me verroit d'une ame encore plus affermie*
*En ſoutenir les traits.*

Et puis il ajoûte : *Tu verò homo unanimis Dux meus, & notus meus.*

*Mais c'eſt toi qui pourſuit ma vie,*
*Toi que d'un même eſprit je croyois animé,*
*Toi chef en qui mon cœur dès long-tems ſe confie,*
*Toi que j'ai tant aimé.*

Et enfin, pour décrire la ſecrette malignité de ces faux amis perfides, il s'écrie : *Molliti ſunt ſermones ejus ſuper oleum & ipſi ſunt jacula.*

*Ses discours sont pleins de tendresse,*
*Et le baume épanché n'a pas plus de douceur,*
*Mais ce sont traits aigus dont la pointe traîtresse*
*Porte le coup au cœur.*

Voilà de quelle maniere ce Roi parle des traîtres qui feignent d'être amis, & qui par une perfide ingratitude, se rendent en secret nos ennemis & nos persécuteurs.

TIMAGENE.

De quelle maniere prétendez-vous donc qu'on puisse découvrir ces ennemis secrets?

ARISTIPE.

Il est bien plus difficile de démêler la perfidie de celui qui se couvre du voile d'une fausse amitié pour nous tromper, que de connoître celui qui n'étant point d'ailleurs notre ami, se rend notre ennemi secret; & cependant le premier pas de la conduite que vous devez tenir dans le monde à l'égard de ces sortes d'ennemis secrets, c'est d'employer toute sorte de moyens & d'industrie pour les découvrir.

TIMAGENE.

Et comment voulez-vous qu'on les découvre avant le coup reçû, puisqu'ils

ne ſe montrent nos ennemis que par le mal actuel qu'ils nous font ?

ARISTIPE.

C'eſt dans cette découverte qu'excellent la prudence & la pénétration de l'homme. Quelques dehors d'amitié que l'on nous montre, ſi nous ne ſommes convaincus par des effets réels de la ſincerité qu'on nous proteſte, il faut avec une ſage prudence être toûjours en garde, & avec une défiance diſcréte compter que celui qui paroît être le plus zélé pour nous, peut n'avoir que ſon propre intérêt en vûë, & être au fond de l'ame ou devenir par occaſion notre ennemi. Cette conſideration vous empéchera de vous ouvrir jamais de maniere à un ami qu'il puiſſe, en ſe déclarant ou devenant votre ennemi, tourner contre vous les armes que votre confiance exceſſive lui auroit prêtées. Mais ſi dans la conduite qu'il tient avec vous il vous donne la moindre défiance de la ſincerité de ſes intentions, il faut le ſonder & l'éprouver par des incidens de peu d'importance. Et comme ils ne s'ouvriroient pas à vous-méme, l'un des plus ſûrs moyens de pénétrer leur ſecret, c'eſt d'eſſayer de les faire ouvrir à d'autres

qu'ils ne connoiſſent pas pour être de vos amis.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire qu'il faut pas à pas les ſuivre & les faire ſuivre dans toutes leurs paroles & leurs démarches, & vous croyez qu'il leur ſera impoſſible de ſe tenir ſi bien en garde ſur toutes choſes, qu'il ne leur échappe des traits qui feront connoître le ſecret intérieur de leur ame.

ARISTIPE.

C'eſt ainſi qu'Eugene découvrit les mauvaiſes intentions qu'avoit contre lui Helvanius, qui étoit l'un de ſes principaux Juges. Ce Dicearque n'avoit aucun ſujet de vouloir du mal à ce client, il en avoit au contraire reçû tous les reſpects qu'il en pouvoit attendre. Cependant quelques rapports ſecrets ayant donné à Eugene une juſte défiance, il voulut l'éclaircir. Et n'ayant aucun accès direct auprès de lui, il ſçût qu'un intime ami d'Helvanius avoit une affaire importante. Eugene le prévint par un ſervice conſiderable, & par ſon moyen apprit toutes les malignes diſpoſitions de ce Juge.

TIMAGENE.

Mais il me ſemble que cette décou-

verte ne lui ſervit de rien, puiſqu'il ſouffrit qu'il reſtât ſon Juge, & que ce fut cet Helvanius qui forma toute la cabale dont ſon innocence fut injuſtement opprimée.

ARISTIPE.

Eugene tomba dans l'erreur de ceux qui croyent que le mérite, la vertu & l'innocence ſuffiſent pour déſarmer la malice d'un homme déterminé à vous faire du mal : car au contraire, plus vous avez de mérite & de vertu, plus la haine de vos malins ennemis s'aigrit & ſe rend implacable. Mais lorſqu'avec adreſſe & prudence l'on a découvert qu'un homme eſt notre ennemi ſecret, il faut examiner s'il l'eſt par une pure malignité d'eſprit, ou par liaiſon & relation avec nos ennemis, ou pour quelque déplaiſir qu'il croit avoir reçû de nous.

TIMAGENE.

Et ſuivant que ſon inimitié procéde de l'une de ces trois cauſes, il faut tenir avec lui une conduite différente.

ARISTIPE.

Sans doute. Car ſi c'eſt par une malignité d'ame naturellement portée à mal faire comme eſt Robin, qui pendroit plûtôt ſes enfans que de ne pas faire mal à quelqu'un, quoiqu'il ſoit très-prodi-

gue de révérences, de paroles emmiellées, & de promeſſes doucereuſes : avec ces ſortes de gens il ne faut chercher aucune voie pour les rappeller au bon chemin dans lequel ils ne rentreront jamais ; mais il faut au contraire les forcer d'éclater & d'être ennemis déclarés ; parce que quand le public ſçaura qu'ils ſont nos ennemis, les coups qu'ils nous porteront ſeront moins dangereux. Et comme ordinairement ces ſortes d'eſprits malins & perfides ſont lâches, & que toute la manœuvre de leur méchanceté ne conſiſte qu'en fourbe & en hypocriſie ; vous ne pouvez leur faire un plus grand déplaiſir que de les forcer à mettre bas leur maſque hypocrite. Et ſi quelque choſe peut les rappeller à n'être plus de vos ennemis, c'eſt de ſe voir forcés à ſe déclarer qu'ils le ſont : car plûtôt que de paſſer pour tels en public, ils vous voudront ſervir malgré eux, pour ne point démentir leur hypocriſie : ou s'ils ne le ſont pas, vous aurez du moins l'avantage de n'être pas trompés par leur fourbe.

TIMAGENE.

Je ne crois pas cependant qu'il fût de la prudence de ſe fier à eux, après qu'on auroit déclaré ſoi-même qu'on les tient

pour ennemis, ni que l'attente d'un ſervice de leur part fût bien fondée.

ARISTIPE.

Je ne vous dis pas que vous ſoyez aſſez imprudent pour vous flatter de jamais recevoir aucun ſervice de ces ſortes d'eſprits, ni pour prendre aucune confiance à tout ce qu'ils pourroient vous promettre ; il faut vous contenter de ne les point offenſer vous-même de gayeté de cœur, pour leur donner prétexte de vous faire du mal, ou les autoriſer dans celui qu'ils voudroient entreprendre. Mais il faut craindre les Grecs, c'eſt-à-dire les fourbes, dans le moment même qu'ils vous font des préſens. Et qui dit foi de Robin, dit foi de fourbe, foi de Grec, & foi de Cartaginois. Tout homme qui ſe fie à celui qu'il a une fois reconnu pour avoir l'ame fourbe & maligne, fait comme les crédules Troyens, qui ſur la foi de Sinon font brêche à leurs murailles pour mettre juſques dans le cœur de leur Citadelle le cheval fouré de malice & rempli des Grecs qui ſurprennent de nuit la Place, y mettent le feu & la ravagent.

TIMAGENE.

Mais ſi nous découvrons qu'ils ſont nos ennemis couverts, parce qu'ils en-

trent dans le parti de ceux avec leſquels ils ont des liaiſons de ſang ou d'amitié, & qui ont avec nous des démêlés, de quelle maniere nous conduirons-nous à leur égard ?

ARISTIPE.

Comme la cauſe de l'inimitié qu'ils ont conçûë contre nous ne les regarde pas directement, il faut bien ſe donner de garde de les obliger à ſe déclarer nos ennemis publics par des offenſes qui les touchent eux-mêmes, ni leur faire penſer que nous ſoyons perſuadés qu'ils nous haïſſent ; mais il faut au contraire ſe conduire de maniere qu'ils croyent que nous ſommes perſuadés qu'ils n'ont aucune haine contre nous, que nous prenons quelque confiance en eux, & que nous deſirons qu'ils ſoient les médiateurs & les arbitres mêmes des démêlés que nous avons avec ceux dont ils portent les intérêts ; il faut en parler en leur préſence avec un grand ménagement, leur témoigner du déplaiſir de n'être pas avec leurs amis dans une correſpondance telle que nous la ſouhaiterions ; leur rendre à eux-mêmes de bons offices pour balancer leur amitié, & peu à peu les rendre moins partiſans de nos ennemis qu'ils ne

le

le ſont, & moins portés à nous vouloir du mal.

TIMAGENE.

Cette conduite me paroît prudente, & ſur-tout de ne rien faire qui les oblige à ſe déclarer publiquement nos ennemis.

ARISTIPE.

Sans doute ; car tant qu'un homme n'eſt que notre ennemi ſecret, il n'a point de honte à ceſſer de l'être : mais ſitôt que ſa haine s'eſt publiquement déclarée, il ſe fait une eſpece de point d'honneur de ne pas démordre. C'eſt ainſi que Dorimond s'étant apperçu que Berille étoit devenu ſon ennemi ſecret, parce qu'il entroit entierement dans les intérêts de Philon, avec lequel il avoit un démêlé conſidérable, il ſe conduiſit avec tant de prudence à ſon égard, lui expliqua ſes raiſons avec tant d'adreſſe, lui marqua tant de confiance, & lui rendit de ſi bons offices & ſi à propos, que d'ennemi ſecret Berille devint l'ami déclaré de Dorimond, & obligea Philon à le ſatisfaire. Au contraire, Nervius s'étant indiſcrétement piqué de ce que Capiton prenoit dans un grand démêlé les intérêts de Demarate, dont il avoit épouſé la ſœur, il força cet homme, qui



UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

peut-être l'auroit pû deſſervir, à ſe déclarer non ſeulement ſon ennemi dans cette occaſion, mais dans toutes celles qui ſurvinrent à la ſuite.

TIMAGENE.

Mais lorſqu'un homme eſt notre ennemi caché, parce qu'il s'imagine avoir reçû de nous quelque déplaiſir, quel reméde peut-on y apporter?

ARISTIPE.

Celui qui a reçû de nous quelque offenſe, ou véritable ou imaginaire, demeure ennemi caché; ou parce qu'étant notre inférieur, il nous craint & n'oſe ſe déclarer, ou parce qu'étant au-deſſus de nous, il croit par-là nous mieux ſurprendre dans les maux qu'il a deſſein de nous procurer. S'il eſt inférieur, & ſi c'eſt la ſeule crainte qui le force à ſe cacher, il ſera moins difficile d'étouffer ſa haine: & pour cet effet, il faut que vous agiſſiez comme ſi vous étiez perſuadé de ne l'avoir point offenſé, lui faire le même viſage, les mêmes accueils; lui marquer les mêmes bontés, & ſi l'occaſion s'en préſente, lui rendre quelque ſervice effectif: car alors, comme tous les hommes aiment à ſe flatter, il effacera peu-à-peu de ſon eſprit l'idée que vous l'ayez offenſé. Il croira s'être trompé, il cher-

chera de favorables interprétations à ce qui l'avoit choqué. Et enfin, s'accoutumant peu-à-peu à vous croire ſon ami, & après ces préparations, en demeurant parfaitement convaincu par un ſervice réel, il eſt indubitable que quoiqu'il eût été d'abord véritablement offenſé, il peut devenir votre ami ſincere, parce que vous aurez déraciné de ſon cœur l'idée qui avoit été la ſource de ſa haine; & qu'au fond, l'appréhenſion qu'il a d'avoir un ennemi puiſſant en tête, eſt une premiere diſpoſition à le ramener.

TIMAGENE.

Et c'eſt-là où vous pourriez encore appliquer ce que vous m'avez dit autrefois, que celui qui offenſe eſt toûjours plus irréconciliable que celui qui eſt offenſé.

ARISTIPE.

Oüi; & je vous en ai expliqué les raiſons dans l'Entretien de la différence du vrai & du faux ami. Mais ſi c'eſt un Superieur qui ſe croit offenſé, & qui cache ſa haine pour ſurprendre mieux l'ennemi qu'il veut accabler, cette conduite dont je viens de vous parler à l'égard de l'inférieur, bien loin de vous produire quelque avantage auprès de l'autre, ne ſert qu'à l'irriter & le rendre plus impla-

cable par l'opinion qu'il a de votre crainte & de votre foibleſſe.

TIMAGENE.

Et quelle eſt donc la conduite la plus ſûre à tenir avec un pareil ennemi ?

ARISTIPE.

C'eſt d'employer toute ſa prudence à ſe mettre à couvert des priſes qu'il peut avoir ſur vous, rompre avec lui tout commerce & toute correſpondance, ne jamais parler de lui ni en bien, ni en mal; chercher dans le ſilence, dans l'oubli mutuel, & dans la longueur du tems le ralentiſſement de ſa haine; car plus l'objet s'en préſente à l'eſprit des grands, plus il renouvelle & reſſuſcite le déſir qu'ils ont de lui mal faire.

TIMAGENE.

Mais ſi une occaſion ſe préſentoit à un inférieur de rendre un ſervice conſidérable à un Supérieur qui le haïroit ſecrétement, il me ſemble qu'il feroit une action importante d'eſſayer de le regagner par le ſervice.

ARISTIPE.

Il feroit une action héroïque, très-vertueuſe & très-loüable, & je la lui conſeille pour ſa propre ſatisfaction; mais non pas que je croye qu'il en tirât le fruit que vous penſez. Car ſi vous vous imaginez

que cent ſervices effacent de l'eſprit d'un grand une petite peccadille qu'il s'imaginera qu'on aura commiſe contre lui, vous vous trompez. L'ombre d'une offenſe efface dans l'eſprit d'un homme au-deſſus de vous, mille bons offices que vous lui aurez rendus ; & mille bons offices que vous lui rendrez, ne ſont pas capables d'en effacer l'ombre d'une offenſe. Ainſi n'eſperez pas qu'un Supérieur qui eſt votre ennemi ſecret, je dis ſecret, puiſſe jamais devenir votre ami.

TIMAGENE.

Et n'en eſt-il pas de même d'un homme au-deſſus de vous, qui ſe déclare publiquement votre ennemi ?

ARISTIPE.

Non, parce que ce ſecret dans l'inimitié d'un homme élevé au-deſſus d'un autre, marque de la lâcheté & de la malignité dans ſa haine ; au lieu que l'éclat avec lequel l'autre ſe déclare, marque de la nobleſſe & de la magnanimité dans l'ennemi découvert. Or celui qui a une haine lâche & maligne eſt irréconciliable, & ne feint de ſe réünir que pour mieux ſurprendre. Mais celui qui eſt fier & magnanime dans ſon inimitié, eſt toûjours prêt de l'étouffer ſincerement auſſi-tôt que vous lui faites

comprendre qu'il doit être ſatisfait de votre conduite. Le petit Sonnius fit à l'illuſtre Vindex une offenſe extravagante en plein Theâtre ; Vindex en marqua publiquement ſon reſſentiment : Mais auſſi-tôt que Sonnius lui eût fait les profondes ſatisfactions qu'il lui devoit, non ſeulement Vindex oublia généreuſement cette offenſe, mais il l'a depuis honoré de ſa bienveillance ſincere. Il n'en eſt pas de même du lâche Miſael, il ſe mit une chimere dans la tête contre Stadius, & s'en crût offenſé, parce qu'il avoit écrit quelque choſe contre un homme à qui Miſael ſe croyoit obligé. Mais comme il n'avoit pas la magnanimité & la vertu de Vindex, il ne conçût qu'une inimitié ſecrete & maligne. Auſſi quoi que Stadius ait pû faire dans la ſuite pour appaiſer ce fiel injuſte, Miſael eſt demeuré implacable, juſqu'à ce que Stadius ait été ſacrifié à ſon reſſentiment.

TIMAGENE.

Je conçois par-là qu'il eſt bien plus aiſé de regagner un ennemi déclaré qu'un ennemi couvert. Cependant vous me diſiez tout-à-l'heure qu'en forçant un homme à ſe déclarer, on l'engageoit dans l'irréconciliation par une eſ-

pece de honte qu'il avoit à ſe démentir.

ARISTIPE.

Je vous ai dit qu'un ennemi couvert qui n'eſt pas directement offenſé, peut revenir de lui-méme ſur les bons offices que vous lui rendez. Mais il s'agit ici d'un homme offenſé en lui-méme, & que l'on ſatisfait. Or en ce chef je vous dis que nulle ſatisfaction ne ramene un Miſael ennemi lâche, ſecret & malin, & qu'une juſte ſatisfaction ramene un Vindex qui eſt généreux, magnanime, & qui a trop de cœur pour n'étre jamais ennemi que déclaré.

TIMAGENE.

Quelle conduite voulez-vous donc que l'on tienne avec un ennemi déclaré, & que vous ſuppoſez un homme de cœur, magnanime, & au-deſſus de vous?

ARISTIPE.

Elle ne ſeroit pas difficile s'il étoit sûr qu'il eût les qualités que vous dites; mais il peut y en avoir de toute ſorte de caracteres. Ce qu'il faut conſidérer, c'eſt que les uns ne ſont nos ennemis que parce qu'ils nous ont offenſés; & les autres, parce qu'ils croyent avoir reçû de nous quelque offenſe. Les premiers ſont bien plus irréconciliables que les autres, à moins qu'ils n'ayent une grande vertu

& magnanimité de cœur ; parce que ne pouvant s'imaginer que nous soyons capables d'oublier l'offense que nous avons reçûë, il leur reste toûjours dans l'esprit une juste défiance que leur donne de nous la connoissance intérieure qu'ils ont du mal qu'ils nous ont fait ; & toutes les démarches que nous pourrions faire à leur égard, ne sert qu'à redoubler cette défiance, parce qu'ils prennent toutes nos actions pour des piéges que nous leur tendons, & pour le voile adroit d'une dissimulation qui ne tend qu'à les surprendre.

TIMAGENE.

Et que faut-il donc faire à leur égard ?

ARISTIPE.

Se contenter de ne les point offenser, & de n'éclater contre-eux ni en menaces, ni en reproches, ni en injures inutiles, ni aussi les flatter par un lâche encens, qui marqueroit notre pusillanimité & notre crainte, plutôt que l'oubli de cette offense. Il ne faut point comme Vertina déchirer par tout la réputation de Montanus qui s'est déclaré son ennemi, & qui a une autorité capable de l'opprimer : ni comme le ridicule Publicola, aller de ruelle en ruelle, & d'assemblée en assemblée, dire mille biens de Gorgias,

dont il a reçû un ſanglant & public outrage, s'imaginant fortement que le rapport qu'on lui en fera changera ſes mauvaiſes intentions. Viſion de part & d'autre; le premier ſent la femme fougueuſe, & ne peut rien opérer que du vent qui allume de plus en plus le feu; & l'autre ſent le lâche & craintif adulateur, qui bien loin d'appaiſer un ennemi qui l'a offenſé, l'excite par cette moleſſe à continuer ſes offenſes.

TIMAGENE.

Il faut donc ſans rien dire avaler le calice amer de ſon inſulte, & laiſſer ſans obſtacle déborder impétueuſement les flots de ſon inimitié.

ARISTIPE.

Il faut diſſimuler profondément le reſſentiment qu'on en a, diminuer aux yeux des autres la grandeur de l'offenſe qu'on a reçûë, afin de diminuer la honte qu'elle nous pourroit cauſer, mais en bien comprendre en ſoi-même toute l'étenduë; fuïr de parler de cet ennemi; jamais ne s'emporter en injures ni en menaces contre lui; mais lorſque l'occaſion ſe préſente, de lui faire ſentir le tort qu'il a eu de nous offenſer, & de nous montrer en puiſſance de le lui rendre.

TIMAGENE.

Eh bien que feriez-vous ?

ARISTIPE.

Je ſçai ce que la vertu & le héroïſme voudroient que je fiſſe alors ; je ſçai qu'il n'eſt point de vengeance ſi douce que de ne ſe point venger lorſqu'on le peut ; en un mot, je ſçai qu'un honnête homme dans cette occaſion doit ſe contenter de faire ſentir à ſon ennemi qu'il peut lui faire du mal, & ne le faire pas. Voilà le comble de la vertu, c'eſt, mon fils, ce que je voudrois faire, & ce que je voudrois que vous fiſſiez. Mais c'eſt peut-être ce que ni vous ni moi, ni bien d'autres ne feroient pas. Et à vous dire le vrai, la plûpart des hommes ſont ſi lâches dans leurs inimitiés, que je ne ſçai ſi une action de vertu telle que je vous la dis-là, opéreroit ce qu'elle mériteroit; l'on eſt ſi peu touché du merite & de la vertu de ceux contre leſquels on a pris de la haine, que les actions les plus héroïques s'empoiſonnent par de mauvaiſes interprétations. Miſael eut-il quelque attention pour la vertu de Stadius, ni pour tout ce qu'un homme ſi rempli de mérite fit pour vaincre ſon injuſte inimitié. Stadius par des conſeils qu'on lui demanda contre Miſael, pouvoit s'il

les eût donnés, lui ſuſciter l'un des plus grands embarras du monde, ſur une riche ſucceſſion qu'il avoit envahie par un dol inſigne, & par d'infâmes artifices. C'étoit ſon ennemi déclaré, & il ne voulut pas néanmoins le faire par un pur principe de généroſité. Mais pour prix d'une action ſi héroïque, que fit Miſael ? Loin que ſon ame lâche fût touchée de la vertu de Stadius, il en redoubla ſa haine, & ne ceſſa point de le perſécuter qu'il ne l'eût opprimé par cabale & par iniquité.

TIMAGENE.

Je vois bien par là que c'eſt envain qu'on eſpere étouffer l'inimitié d'un homme au deſſus de nous, & qui nous a une fois offenſé.

ARISTIPE.

Oüi, & dès qu'un homme ſupérieur à nous, nous a fait de propos délibéré une offenſe, il faut dès ce moment le regarder comme un ennemi qui n'en reviendra jamais, quelque choſe du monde que nous puiſſions faire, & principalement ſi c'eſt un homme qui couvre ſon corps d'un ſur-tout qui aille depuis le col juſqu'aux talons, & qui naturellement ait de l'orgueïl. Mais il n'en eſt pas de même lorſque l'offenſe vient

de nous; car alors il ne faut point héſiter à donner à l'offenſé toutes les juſtes ſatisfactions qu'il peut prétendre ; il faut aller au-devant, le prévenir par toute ſorte de bons offices, chercher tous ſes amis, s'inſinuer auprès d'eux, leur parler avantageuſement de lui, ſe conduire de maniere qu'il ne puiſſe douter de la ſincérité de vos bonnes intentions; ne s'en pas tenir aux paroles, mais réparer par des effets ſolides & éclatans le mal que nous lui avons fait ; & alors il ne faut point douter que s'il a une ombre de vertu, ſon inimitié ne ceſſe. Et ſi elle ne ceſſe point après toutes les ſatisfactions que votre honneur peut ſouffrir, regardez-le alors comme un homme indigne de la ſocieté des hommes, & qui ne mérite que votre oubli & votre indifference.

TIMAGENE.

Il ne reſte donc plus à parler que des ennemis réconciliés, & de quelle maniere un homme prudent doit ſe conduire à leur égard.

ARISTIPE.

C'eſt ce que je vais vous expliquer quand je vous aurai dit qu'il y a des inimitiés ſi terribles, qu'elles ne ſont pas ſeulement héréditaires dans les familles, mais

que les diviſions qu'elles y cauſent traînent quelquefois après elles le trouble & le renverſement d'un Etat. Les querelles particulieres de Marius & de Sylla, & après elles celles de Pompée & de Céſar, n'ont-elles pas mis ſans-deſſus deſſous la République Romaine ? Celle de deux freres qui devinrent ennemis implacables dans la Ville de Piſtoye, après avoir partagé ce petit Etat & toute l'Italie, ne diviſa-t-elle pas toute l'Europe en Guelphes & en Gibelins, & ne fut-elle pas la ſource d'une infinité de meurtres & de troubles ? Les Maiſons d'York & de Lancaſtre ont plongé l'Angleterre dans une ſanglante guerre civile pendant deux ſiecles, juſqu'à ce que Richard eût enterré ſon parti avec lui, & laiſſé la Couronne paiſible à la branche d'York. Genes s'eſt vûë dans des mouvemens effroyables par l'inimitié des Adornes & des Fregoſes, & enſuite par celle des Fieſques & des Doria. Florence a perdu ſa liberté par les inimitiés des Neri & des Blanchi, & enfin par celles des Soderins & des Piti contre les Medicis. Les Colonnes & les Urſins ſont encore aujourd'hui dans Rome deux familles irréconciliables, comme furent chez les Mores les Zegris & les Aben-

cerrages. Et ſans aller plus loin, n'avons-nous pas vû en France les Maiſons de Guiſe & de Coligni engager, ſous prétexte de la Religion, tout l'Etat dans leurs haines domeſtiques, ſacrifier la gloire, le repos & le ſalut de la Monarchie à leurs vengeances particulieres, & une exécrable ſaint Barthelemi ſuggerée dans l'unique vûë d'envelopper le Connétable dans un déſaſtre public, après en avoir manqué l'aſſaſſinat, & venger par là ſur lui le coup de piſtolet de l'infâme Poltrot. Il ne faut pas croire que rien ſoit jamais capable d'éteindre ces ſortes d'inimitiés héréditaires; les amis peuvent bien en ſuſpendre pour un tems les effets, par des accommodemens plâtrés; mais il n'y a jamais que la ruine abſoluë de l'une des deux familles qui puiſſe les terminer.

TIMAGENE.

Vous me parlez des haines capitales qui ont été entre de fameux Chefs de parti, où la politique & l'ambition ont ſouvent plus de part que les antipathies naturelles ou les offenſes particulieres.

ARISTIPE.

C'eſt toûjours l'antipathie qui commence ces querelles, & l'on ſe ſert des conjonctures qui ſe préſentent pour les

fomenter & les ſoûtenir. Mais ſi elles ſont moins d'éclat entre de ſimples particuliers, elles ne ſont pas quelquefois moins obſtinées. Quoi qu'il en ſoit, les inimitiés nuiſent toûjours, & les plus ſages ſont ceux qui les fuyent, qui en conçoivent le moins, & qui les terminent le plutôt. Mais lorſqu'on y eſt tombé, ou par ſon imprudence propre, ou par la faute des autres, & que l'orage s'appaiſe par une réconciliation, c'eſt alors qu'il faut ſe conduire avec une extrême prudence, pour n'être pas la dupe de ſa propre vertu. Car le vertueux ſe réconcilie de bonne foi; mais le fourbe ne ſe réconcilie que par interêt & par crainte: & ſi-tôt que l'un & l'autre ceſſent, il eſt prêt non-ſeulement de ralumer ſon inimitié, mais de la rendre plus funeſte par la confiance aveugle qu'on auroit dans ſa fauſſe ſincerité.

TIMAGENE.

Et quelles regles voulez-vous donc que l'on obſerve pous ne point être la dupe d'une exceſſive crédulité?

ARISTIPE.

Je veux que de votre part la réünion ſoit toûjours ſincere, & que vous reſtiez plutôt toûjours ennnemi déclaré que faux réconcilié; vivez avec l'ennemi ré-

concilié comme s'il devoit le lendemain ſe déclarer de nouveau votre ennemi, & vous concevez bien que c'eſt vous défendre de jamais lui confier aucune choſe dont il puiſſe prendre avantage ſur vous : mais ſoyez avec lui dans une réſerve ſi prudente, qu'elle ne puiſſe lui donner de mauvais ombrages, & qu'en même-tems vous ne vous engagiez en aucune choſe avec lui, qui puiſſe dans la ſuite tourner à votre préjudice. Si l'occaſion ſe préſente de le ſervir, rendez-lui tous les offices qu'il pourroit attendre de vous s'il n'avoit jamais ceſſé d'être votre ami ? évitez tout ce qui pourroit rappeller entre vous les idées de la premiere cauſe de votre inimitié ; ſoyez dans une extréme circonſpection ſur-tout ce qu'il pourroit imputer à nouvelle offenſe ; n'entrez point dans les interêts de ſes ennemis, & parlez avantageuſement de ſes amis ; mais ſur-tout ne dites rien qui puiſſe lui faire croire que vous comptez votre réconciliation comme une grace que vous lui avez faite. Voilà, mon fils, les principales regles de la conduite qu'un homme qui a de la prudence & de l'honneur doit tenir après une réconciliation.

TIMAGENE.

A ce compte il eſt bien difficile qu'une véritable & parfaite amitié ſe rétabliſſe entre deux ennemis réconciliés, quand même ils auroient été auparavant intimes amis.

ARISTIPE.

Il n'y a point de bleſſure qui quelque bien guérie qu'elle ſoit, ne laiſſe toûjours du moins une cicatrice, & fort ſouvent de longs reſſentimens. Ce n'eſt pas qu'une véritable réünion ſoit impoſſible entre deux ennemis, mais elle eſt bien rare; & il faut que cette nouvelle amitié ſoit entre deux perſonnes d'une vertu accomplie, & que de grands ſervices effectifs ayent rétabli l'eſtime & la confiance mutuelle.

TIMAGENE.

Pour l'eſtime, je me perſuade qu'elle ſe peut aiſément rétablir, puiſqu'on en a même quelquefois pour ſes ennemis, & qu'il ſeroit difficile de ſe réconcilier ſi l'on ne s'eſtimoit pas réciproquement.

ARISTIPE.

Vous parlez juſte, & le premier pas de la réconciliation c'eſt l'eſtime, & ſans elle jamais il ne peut y en avoir de véritable. Car penſez-vous que Polinice & Etheocle, que l'interêt a rendus auſſi en-

nemis qu'on voit les deux freres dans la Thebaïde, ſe puiſſent jamais réconcilier ? Non, parce qu'ils n'ont aucune eſtime l'un pour l'autre, quoique Polinice privé de ſon bien paternel, ait autant de vertu qu'Etheocle qui a tout uſurpé a de baſſeſſe. Et quelque réconciliation qui pût être entre-eux, comme jamais l'eſtime ne ſeroit de la partie, jamais ils ne pourroient avoir de confiance, & par conſéquent jamais de véritable amitié.

TIMAGENE.

Mais ne m'avoüerez-vous pas que ſouvent on ne manque d'eſtime pour un homme, que parce qu'on ne le connoît pas, & que l'on ſe fie ou à la peinture qu'en font ſes ennemis, ou à une premiere fauſſe idée que l'on en a priſe?

ARISTIPE.

Il n'eſt rien de plus véritable & de plus ordinaire que ce que vous dites. Et ſans aller plus loin, combien d'hommes parlent-ils mal de Stadius, ſur les faux rapports qu'en ont ſemés les Emiſſaires de Miſael, & ſur cette premiere image qu'ils s'en ſont figurée. Mais viennent-ils à le connoître, tous ces faux traits ſe diſſipent, & ils le voyent auſſi vertueux que tous les Miſaretes l'ont voulu peindre coupable. Et voilà juſtement

ce qu'Eſope nous a ſi bien voulu marquer dans la Fable de la Biche qui fuyoit le Rhinoceros, ſur la premiere idée qu'on lui en avoit donnée ; mais qui ne pût le connoître & le pratiquer ſans lui donner & ſon eſtime & ſon amitié. Voici de quelle maniere j'ai tourné cette Fable, c'eſt par où je finis cet Entretien.

## FABLE.

### *De la Biche & du Rhinoceros.*

OH ! qu'il eſt bon de voir & de connoître
Avant que de juger des gens !
Vouloir prêter l'oreille aux diſcours médiſans,
C'eſt tirer de faux jours d'une fauſſe fenêtre.
D'une telle & d'un tel un ennemi malin
Fait par tout une affreuſe image,
Et diſtillant ſur eux un infame venin,
Peint l'un franc ſcelerat, fourbe, brutal, ſauvage
L'autre coquette à triple étage,
Et qu'on trouve pourtant ſitôt qu'on les a vûs
De vertu, de merite, & d'honneur bien pourvûs
De ces traits impoſteurs une tête obſedée
Se forme une trompeuſe idée,

Un fat s'en laiſſe enſorceler,
Et fait chantant *Amen* chorus de médiſance.
Cependant Boucingaut me dit avec prudence,
Monſieur, goutez mon vin avant que d'en parler;
Raiſonnne-t-il ſi mal; non certe, & c'eſt tout comme
Le Boſſu nous le dit dans ſes plaiſans Portraits,
Voici ſon conte fait exprès,
Qui dit à mille gens dont le babil m'aſſomme,
Commencez par connoître un homme,
Vous qui le diffamez, & puis vous parlerez.

UN Elephant de Barbarie
Roi de mille animaux cornus,
Superbe dans ſes airs, aveugle en ſa furie,
Et qu'une trompe bien nourrie
N'empêchoit pas d'être camus,
Contre un Rhinoceros un jour aigrit ſa bile,
Et jura par ſes dents, & ſon blanc Pelican,
De perdre l'animal, fut-il le plus habile
De ceux que Lucien mit jadis à l'encan.
Ce ne fut pas aſſez que ſa rage animée
Reſolut d'attaquer ſes jours,
Il crut que par cent faux diſcours

Il devoit en tous lieux noircir sa renommée ;
Ses partisans à tous propos
Aux sous qui les vouloient entendre,
Alloient du bon Rhinoceros
Conter cent pauvretés, & dire pis que pendre ;
C'est, disoient-ils, un monstre, avide, dangereux,
Digne d'être banni de tout le voisinage ;
Et tant fut procedé par discours outrageux,
Que sans approfondir la chose davantage,
Sur le rapport d'autrui la plûpart parloient mal
De ce bon homme d'animal.
Mais entre les plus sots une Biche credule
Dans sa tête s'en étoit fait
Sur un récit si ridicule
Un épouvantable portrait :
Et de loin l'ayant vû marcher dans la campagne
Saisie à son aspect d'une folle terreur,
Elle s'enfuit soudain ; & tremblante de peur,
Grimpa d'un saut leger au haut de la montagne.
Le Rhinoceros qui la vit
En rit,
Et d'un air grave & doux l'invita de descendre,
Mais la Biche bien s'en garda.
Le second jour venant au même lieu se rendre
Elle l'y vit encore, & sans l'oser attendre
D'un peu plus près le regarda,

Ses yeux moins prévenus le virent moins terrible
Qu'elle ne ſe l'étoit juſqu'alors figuré :
Il marchoit rondement, & d'un pas meſuré,
Le front majeſtueux, & le regard paiſible.
Ce n'étoit pas pourtant encore aſſez
Pour l'attirer près de la bête,
Et les coups de pinceau qu'en ſa débile tête,
Meſſire l'Elephant avoit ſi bien tracés,
N'étoient pas encore effacés.
Mais enfin certain jour au ſortir d'un bocage,
Bec-à-bec elle rencontra
Maître Rhinoceros allant au pâturage,
Et qui de ſorte lui barra
De tous les côtés le paſſage,
Que malgré ſon émotion
Il la força d'entrer en converſation ;
D'abord elle ſe crût perduë,
Et ne penſoit qu'à s'échapper,
Mais quand elle eut ouï la bête mal connuë :
Maudit ſoit l'Elephant qui m'a voulu tromper,
Dit-elle, il n'eſt pas dans le monde
Un animal en qui plus de droiture abonde ;
Ce n'eſt que bonté, que douceur ;
D'un faux pinceau j'étois la dupe,
Malheureux qui ſe préoccupe
Sur les malins rapports d'un adroit impoſteur.

*Fin du vingt-deuxieme Entretien.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XXIIIe. ENTRETIEN.

*Du fruit qu'on peut tirer des adverſités.*

### ARISTIPE.

JE ſuis preſqu'au bout des Leçons que j'avois à vous donner, mon fils, pour vous tracer dans le Commerce du Monde les routes d'une conduite d'honneur, de prudence & de probité, non-ſeulement pour arriver à la fortune qui eſt le but de la plûpart des actions purement humaines, mais pour y acquerir l'eſtime & l'amitié des hommes, dans quelque profeſſion que vous vouliez choiſir; &

ſoit que vous ſoyez obligé de vivre parmi des amis ou des ennemis. Je vous ai même fait connoître ce qu'il faut faire pour ne point abuſer des biens & des honneurs que vous recevez de la fortune, & de quelle maniere votre prudence devoit ſur eux moderer vos déſirs, afin de vous donner le repos de l'eſprit dans la privation même de ces biens & de ces honneurs, qui ſont la ſource de tous les mouvemens qui troublent le cœur humain; & ſi vous pratiquez avec exactitude les inſtructions de tous mes Entretiens, vous pourrez vivre en vrai ſage mondain, qui eſt le but que je me ſuis propoſé dans toutes ces inſtructions.

TIMAGENE.

Vous pouvez ajoûter, mon pere, que les préceptes que vous m'avez donnés touchant cette ſageſſe dans le commerce du monde, ſont très-conformes aux principes de la morale Chrétienne.

ARISTIPE.

Comme je vous parle en Philoſophe Moral, de la maniere que Socrate inſtruiſoit Alcibiade, & Ciceron ſon fils Quintus; & que la Religion & la Philoſophie ont également pour objet la pratique des vertus & la fuite du vice, avec cette ſeule difference, que la premiere

les

les rapporte au culte qui eſt dû au Créateur, & l'autre au ſoin de cultiver l'ame; il ne faut pas s'étonner ſi les préceptes de la vraie ſageſſe mondaine ſont conformes à ceux de la véritable Religion. Mais, mon fils, comme par les ſecrets de la Providence éternelle, il arrive tous les jours que quelques ſoins qu'un homme prenne à travailler par des voyes droites à l'établiſſement de ſa fortune, & quelque vertu & probité qu'il ait, il tombe dans de cruelles adverſités, ou par des accidens imprévûs qui renverſent toutes les regles de ſa prudence, ou par la force ſupérieure d'un ennemi puiſſant qui a entrepris de l'opprimer, il eſt néceſſaire de vous donner des inſtructions qui puiſſent vous faire trouver le repos de l'eſprit dans ces ſortes d'afflictions par une conduite qui vous mette au-deſſus de toutes les atteintes de la mauvaiſe fortune.

TIMAGENE.

Il ſeroit difficile de trouver une perſonne qui pût en parler avec plus de juſteſſe & plus d'expérience que vous, puiſque jamais homme n'a ſouffert ni de plus ſenſibles, ni de plus injuſtes perſécutions que celles dont on a voulu vous affliger, & qu'en méme-

tems, on ne peut nier que vous ne les portiez avec autant de fermeté que de tranquillité d'ame.

ARISTIPE.

Dieu meſure les forces qu'il nous donne aux maux qu'il nous prépare ; & lorſqu'il nous deſtine à de grandes peines, il ne faut pas douter que dans la profondeur de ſa ſageſſe, qui eſt toûjours accompagnée de juſtice, il ne nous donne un cœur & un eſprit capables de les porter : l'habitude même que l'on ſe fait à la ſouffrance, augmente tous les jours ces forces, & pourvû que par lâcheté on ne ſe laiſſe point abattre aux premiers coups, l'adverſité eſt un feu qui épure & rafine le cœur, & qui le rend tous les jours plus propre à la ſouffrir.

TIMAGENE.

Mais pourquoi voit-on tous les jours le crime dans la proſpérité & la vertu dans l'oppreſſion ? Pourquoi Cromwel meurt-il dans ſon lit, comblé d'honneurs & de biens, & maître abſolu de trois Royaumes ; & que le ſage & vertueux Charles, ſon maître & ſon Roi, perit ſur un échaffaut ? N'y a-t-il point en cela quelque choſe qui répugne à la juſtice de cet Etre ſouverain, qui verſe comme il lui plaît les biens & les maux ſur les hom-

mes, & qui ne voit pas tomber un cheveu de leur tête ſans un ordre éternel de ſa Providence ?

ARISTIPE.

Ce qui vous étonne étoit le ſujet des exclamations de celui, qui de tous les Rois, a été le plus cheri de Dieu, & en même-tems le plus expoſé à de ſenſibles perſécutions, juſqu'à voir Abſalon, ſon propre fils, révolté contre lui : Il s'écrie que *ſes pieds chancelent*, c'eſt-à-dire que ſa foi s'ébranle, *lorſqu'il voit avec quelle paix les méchans joüiſſent de leur proſperité.* En effet, lorſque d'un côté l'on voit un Locuſtin qui tout noir & dégoutant de la rubéte qu'il a fait boire à Socer, a trouvé des Juges ſi commodes à le tirer d'intrigue, lorſque, dis-je, on le voit habiter une maiſon magnifiquement meublée, rouler un bon caroſſe & avoir une table délicate, tandis que d'un autre côté Galladius fauſſement accuſé ſouffre une affreuſe torture & va expirer dans de ſerviles chaînes, il eſt difficile que l'eſprit humain qui ne s'arrêteroit qu'à l'écorce, ne s'émouve & ne ſoit prêt de murmurer.

TIMAGENE.

En effet, l'on ne peut nier que la differente deſtinée de ce coupable ſauvé

& triomphant, & de cet innocent condamné à l'infâme peine des eſclaves publics, ne ſoit l'ouvrage de la Providence, dont l'iniquité humaine n'a été que l'inſtrument. Pour moi je vous avouë que la réflexion que je fais là-deſſus, me donne quelquefois de terribles émotions.

ARISTIPE.

Ne remarquez-vous pas la conduite que tiennent les Medecins à l'égard de leurs malades ? Lorſqu'ils n'en attendent rien, & que la force de la maladie incurable l'emporte ſur leur ſecours, enſorte qu'ils ne voyent plus aucun eſpoir à la guériſon, ils les abandonnent & les laiſſent indifféremment uſer de tout ce qui peut flatter leur appetit : Si au contraire ils en eſperent le ſalut par le ſecours de leurs remedes, non ſeulement ils les privent des choſes qui leur ſeroient agréables & qui pourroient leur nuire ; mais ils les contraignent de prendre des breuvages déſagréables, mais dont l'amertume leur apporte la guériſon. Il en eſt de même de la Providence, lorſqu'elle laiſſe un ſcelerat, un Cromwel dans la proſpérité, c'eſt un malade deſeſperé qu'elle abandonne : mais lorſqu'elle envoye des afflictions ou aux vertueux ou à ceux qu'elle juge capables d'en profiter, ce

ſont des breuvages amers qui les purifient par le bon uſage qu'ils en font, & c'eſt une marque viſible du ſoin qu'elle prend de leur parfaite guériſon; car il faut croire qu'il n'y a pas une plus grande marque de la colere de Dieu ſur un vicieux, & par conſéquent un plus grand malheur pour lui, que de ne recevoir aucune affliction.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, que vous prétendez qu'un homme croupiroit dans une indolence laſcive, s'il n'étoit réveillé par les traverſes & les adverſités?

ARISTIPE.

Une longue continuation de proſpérités endort, & fait infailliblement tomber un homme non ſeulement dans cette indolence, mais dans une inſupportable préſomption; miſérable celui qui n'a jamais ſouffert de miſére, & qui paſſe ſa vie ſans trouver aucune choſe qui le traverſe. Un homme peut-il ſçavoir quelle eſt la fermeté de ſon ame & la force de ſon eſprit s'il n'a point éprouvé les adverſités de la fortune: c'eſt le creuſet où s'éprouve & s'épure la vertu; & il y a une auſſi grande différence de courage & de capacité, entre un Pilote qui a toûjours eu le calme, & un

autre qui a essuyé de grandes tempêtes; qu'entre un vieux Soldat endurci aux feux, aux perils & aux travaux, & un homme qui ne s'est jamais trouvé dans l'occasion.

TIMAGENE.

Cet exemple est juste & fait nettement concevoir la vérité de ce que vous dites: mais n'avouerez-vous pas que si la vertu donnoit toûjours la fortune, & que l'adversité fût une suite nécessaire du vice; on verroit & plus de vertueux & moins de vicieux que l'on n'en voit.

ARISTIPE.

L'homme vertueux auroit moins de mérite, & la vertu seroit moins glorieuse; puisqu'il sembleroit qu'on ne l'aimeroit pas pour elle-même, mais pour l'utilité que l'on en retireroit; & c'est par cette raison que la providence n'a point voulu que la fortune accompagnât toûjours la vertu; mais qu'il l'a au contraire exposée aux traverses du monde, comme le lis qui croît au milieu des épines. Je ne prétends pas néanmoins par-là vous dire que tous ceux qui souffrent ont de la vertu, & que tous ceux qu'on voit dans la prospérité n'en ayent pas; quoique la fortune ne soit pas la compagne inséparable de la vertu, elle n'est

pas incompatible avec elle, & quoique la vertu triomphe dans l'adverſité, ce n'eſt pas l'adverſité qui fait ni qui marque le vertueux, mais la maniere dont il la ſouffre ; les traverſes mêmes profitent ou nuiſent ſuivant l'uſage qu'on en fait. Le Sage les appelle un feu ; mais ſi ce feu épure l'or, il brûle & conſume la paille ; s'il attendrit un cœur de cire pour lui faire prendre toutes les figures qu'on veut lui donner, il endurcit un cœur de bouë : ainſi quoique les afflictions ſoient bonnes à tout, lorſqu'on s'en veut bien ſervir, elles ne ſont pas utiles à tous, parce que pluſieurs s'en ſervent mal, ou ſuccombent ſous elles par puſillanimité.

TIMAGENE.

Mais de la maniere dont le monde eſt compoſé, il ſeroit bien difficile, ce me ſemble, de trouver un homme qui pût dire qu'il ne reſſent aucune affliction ; on y vit dans des agitations continuelles parmi les tonnerres, les brouillards & les frimats, c'eſt-à-dire, parmi les impoſtures, les calomnies, les fourbes, les rapines, les envies, les haines, les ingratitudes, les inimitiés, les procès, les injuſtices, les cruautés. Qui eſt-ce qui ne

ſouffre point par la contagion de quelqu'une de ces peſtes ?

ARISTIPE.

Vous dites ſans doute vrai, & je connois peu d'hommes qui puiſſent ſe dire exempts d'en être attaqués : mais la proſperité mondaine conſiſte à en triompher comme l'adverſité conſiſte à y ſuccomber. Il y en a qui ſemblent n'être expoſés aux attaques, que pour acroître leur bonheur par l'avantage qu'ils en reçoivent, & d'autres que toute leur induſtrie ne peut empêcher d'en être accablés. Qui que ce ſoit ne doutoit à Rome que le Préfet Policlete ne vendît publiquement la Juſtice : on en debitoit parmi le peuple mille ſingularités ; cependant autant de fois qu'on voulut l'attaquer, & quelque déclamation publique qu'on fit contre lui, ſa proſperité lui donna dans toutes ces traverſes tous les ſuccès qu'il pouvoit deſirer ; & tous ceux qui dans leur ame étoient convaincus de ſon iniquité, étoient forcés par les decrets du Senat à le reconnoître intégre : au contraire quelque probité qu'ait Euſtate, ſa vertu ne ſe trouve-t-elle pas opprimée ſous les traits mortels d'une fauſſe calomnie ? Il ſuffit qu'on invente une médiſance contre lui pour qu'elle ſoit cruë : on prend

juſques aux avantages qu'il a de la nature pour ſervir de fondement aux impoſtures dont on l'aſſaſſine ; & lorſqu'on l'a perſécuté par la plus fauſſe accuſation du monde, l'infâme Robin n'avoit point honte de dire que cet homme, mille fois plus vertueux que lui, avoit trop d'eſprit pour n'être pas coupable. Ce poiſon contagieux s'eſt communiqué par la malice de ſes calomniateurs : & comme la plûpart des gens ne ſe donnent pas la peine d'approfondir les verités, mais jugent ſur le rapport d'autrui, l'on donne aveuglement dans les calomnies dont il eſt accablé, comme l'on donnoit dans celles qu'Ariſtophane debitoit contre Socrate ſur le théâtre d'Athenes, en faiſant accroire qu'il adoroit les nuées, parce qu'il adoroit l'unique Dieu du Ciel.

TIMAGENE.

Je ſuis aſſez convaincu que le plus honnête homme du monde ne peut éviter de tomber dans l'adverſité ; je demeure d'accord auſſi que les traverſes ſont neceſſaires à l'homme pour éprouver ſa vertu ; & qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes ſuivant l'uſage que l'on en fait. Je conviens même qu'étant reçûes comme elles le doivent être, elles ſont ſur l'eſ-

prit du ſage Philoſophe, ce que les médecines ameres font ſur le corps qu'elles épurent. Mais ſuppoſé que je tombe dans quelques adverſités, ayez la bonté de m'apprendre de quelle maniére je dois me conduire pour en faire un uſage avantageux.

ARISTIPE.

Si vous avez aſſez de force d'eſprit pour concevoir que l'ame du ſage doit ſe mettre au-deſſus de tous les biens, de tous les honneurs, & de tous les plaiſirs de la terre, & que c'eſt en elle-même & dans ſa tranquillité ſeule qu'elle peut trouver ſa félicité; vous aurez fait un grand pas pour vous préparer à la conſtance qui eſt néceſſaire pour ſouffrir les adverſités. J'aurois un champ fort aiſé, ſi je voulois faire ſur cette matiere le Prédicateur, & par les raiſons que ſuggere la Religion, vous faire voir que ces traverſes ne nous ſont données que pour nous apprendre qu'il y a une autre vie à deſirer, qui eſt exempte des maux qui accompagnent celle-ci; que l'unique chemin pour arriver à la félicité, c'eſt celui des afflictions; & qu'il n'eſt point de gloire que celle qui naît des ſouffrances. Je vous dirois que ceux qui n'ont des deſirs que pour les biens ſolides, dont la

poſſeſſion eſt éternelle, & ne dépend point des ſuccès de la fortune, ſont inſenſibles aux afflictions de la terre, & en mépriſent les attaques ; & qu'enfin ces adverſités mondaines ne peuvent toucher que ceux qui ont une pernicieuſe attache aux chimeres du monde. Voilà le langage que je vous tiendrois ; mais il ne s'agit pas de vous prêcher, je vous parle comme à un homme qui veut s'inſtruire de la véritable Philoſophie du monde, ſelon les lumieres droites de la nature épurée, & ſuivant les devoirs d'un honnête homme : & ſur ce principe, voyons de quelle maniere vous devez vous conduire, lorſque vous vous trouvez dans l'accablement des afflictions humaines.

TIMAGENE.

C'eſt, mon pere, ce que je vous demande, & de vouloir joindre à l'exemple que vous m'en donnez, les leçons qui pourront m'y ſervir de regles.

ARISTIPE.

La premiere choſe que vous devez gagner ſur vous-même, c'eſt de vous perſuader, comme je vous l'ai dit ailleurs, qu'il n'y a point de félicité mondaine égale à celle du repos & de la tranquillité de l'eſprit. Mais cette tranquillité

ſuppoſe néceſſairement l'intégrité de l'ame ; car il eſt impoſſible que le crime ne traîne à ſa ſuite le trouble & l'inquiétude, quelque paix & quelque contentement que le criminel montre à l'extérieur : & quand on auroit l'ame la plus endurcie & la plus déterminée aux forfaits ; un homme convaincu de cette vérité touchant le repos naturel de l'eſprit, aura un grand & fort bouclier prêt pour oppoſer à toutes les attaques de la fortune, qui n'employe la malice des hommes à vous traverſer que pour vous ôter cette tranquillité. En effet, le plus grand plaiſir qu'ayent vos ennemis dans les perſécutions dont ils tâchent de vous accabler, c'eſt de voir qu'ils troublent le repos de votre eſprit, en vous ôtant vos biens, votre liberté, votre honneur, &, s'il leur eſt poſſible, votre vie. Puiſque donc le but de vos perſécuteurs eſt de vous ôter la tranquillité de l'ame, vous ne pouvez mieux vous venger des maux qu'ils vous font, qu'en conſervant cette tranquillité, & vous donnant cette premiere victoire ſur leurs mauvaiſes intentions.

TIMAGENE.

Mais eſt-il poſſible qu'un homme puiſſe conſerver la tranquillité de ſon eſ-

prit dans de certaines perſécutions ? Par exemple, lorſqu'une fauſſe calomnie nous ôte un honneur qui nous doit être mille fois plus précieux que la vie ; que ſur ce prétexte on nous ravit la liberté, & qu'une inique condamnation fait ſuccomber notre innocence ſous la cabale de nos ennemis ; pouvons-nous dans cet état conſerver une ame tranquille, & refuſer aux reſſentimens de la nature les émotions qu'elle demande ?

ARISTIPE.

Je ſçai, par ma propre experience, que de toutes les afflictions mondaines, il n'y en a pas une dont le cœur d'un honnête homme ſoit plus ſenſiblement pénétré, que de ſe voir fauſſement accuſé d'un crime dont on eſt incapable, & cette calomnie triompher par la cabale & la malice de ſes ennemis puiſſans. Je ſçai juſqu'où va la douleur dont on eſt frappé, lorſqu'après une longue perte de la liberté du corps, on eſt enfin iniquement condamné à la vûe de tout le monde, comme coupable d'une action dont on eſt innocent. Rien n'approche de l'amertume de cette tribulation, & il faut y avoir paſſé comme moi, comme Socrate, comme Thraſea, comme Soranus, & comme mes confreres de mar-

tyre les fameux Galladius & Brunelli, pour concevoir toute la force de cette attaque ſur la fermeté d'un cœur. Cependant auſſi-tôt qu'on a la conſcience auſſi pure que je l'ai, que l'avoit Socrate dans Athenes, Thraſea & Soranus condamnés par le Sénat de Rome, & ces deux innocens martyrs que je viens de vous nommer; & que dans le même tems on s'eſt imprimé dans l'eſprit qu'on ne peut avoir de félicité que par le repos de l'ame, il n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez, de conſerver le repos de ſon eſprit au milieu d'une ſi cruelle ſouffrance; & la ſeule réflexion que l'on fait, qu'il vaut infiniment mieux être condamné innocent, que coupable: cette réflexion, dis-je, ſuffit à un grand cœur pour ſe mettre au-deſſus de la tempête, & aſſis ſur le roc inébranlable de ſa conſtance, voir ſans émotion les vagues que cette tourmente pouſſe contre lui, & qui viennent avec un fracas inutile ſe rompre à ſes pieds.

TIMAGENE.

Mais comme notre honneur réſide dans l'opinion qu'ont de nous les hommes, & qu'un Jugement quelque inique qu'il ſoit, ſemble impoſer au public la néceſſité d'une opinion conforme à ce

qu'il a décidé, peut-on ſouffrir tranquillement cette perte de ſon honneur?

ARISTIPE.

Vous vous trompez lorſque vous faites réſider l'honneur dans l'opinion qu'ont de nous ceux qui ne nous connoiſſent pas. Il conſiſte premiérement dans la propre connoiſſance que nous avons de notre intégrité : car nous n'avons point de Juge plus ſûr de nous-mêmes que notre propre conſcience. Et en ſecond lieu, dans l'eſtime que font de nous ceux qui nous connoiſſent véritablement. Un honnête homme doit, à la vérité, deſirer l'eſtime univerſelle ſi elle étoit poſſible. Mais lorſque ſa propre conſcience ne reproche rien à ſa vertu, s'il eſt aſſez infortuné pour voir les hommes dans l'erreur lui refuſer cette eſtime, & le croire autre qu'il n'eſt : il ne faut point que la faute des autres donne de l'émotion à ſon ame, & content de ſe connoître ſoi-même innocent, il doit d'un eſprit tranquille ſe mettre au-deſſus de cette erreur, & ne pas croire que ſon honneur en reçoive aucune atteinte.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, que l'honneur réſide dans la vertu du vertueux, & non pas

dans l'opinion que les hommes, ſujets à l'erreur peuvent avoir de lui.

ARISTIPE.

La vénération qu'on a depuis deux mille ans pour la vertu de Socrate, ne nous montre-t-elle pas que c'eſt dans cette vertu ſolide que réſidoit l'honneur de ce ſage Philoſophe, & non pas dans la fauſſe opinion que les Atheniens avoient conçûe de lui ſur les railleries qu'Ariſtophane en fit dans ſa Comédie des nuées, & ſur l'infâme jugement que les Areopagites prononcérent contre lui? Auſſi Socrate ne jugea-t-il pas que ſon injuſte condamnation qui ſembloit le deshonorer publiquement, dût donner la moindre émotion à la tranquillité de ſon ame. Ne ſçavons-nous pas que tandis que le boureau lui apprêtoit le verre de Cigue, il s'entretenoit dans la priſon avec autant de préſence & de repos d'eſprit, que lorſque ſon Ecole étoit remplie d'Auditeurs, & retentiſſoit des applaudiſſemens publics qu'on donnoit à ſa vertu & à ſa capacité? Et penſez-vous que l'eſtime que la poſterité a donnée à Thraſea & à Soranus, & qu'elle donnera peut-être à quelques autres, ne vengera pas leur innocence de l'injuſte perſecution qu'ils ont ſoufferte? Vous voyez donc,

donc, mon fils, qu'il ne faut pas faire dépendre l'honneur de cette fauſſe opinion que prennent de vous ſur un Jugement inique ceux qui ne vous connoiſſent pas ; & qu'ainſi lorſque la calomnie triomphe de notre innocence, il ne faut point que nous en perdions cette tranquillité d'ame qui fait notre félicité.

TIMAGENE.

Si un homme eſt capable de demeurer tranquille dans un incident de cette nature, il ne lui ſera pas difficile de conſerver ce repos dans toutes les autres afflictions, comme ſeroit la perte de ſes biens ou celle de ſa liberté.

ARISTIPE.

Les biens, comme je vous l'ai fait voir, ſont ſi peu de choſe à l'homme qui poſſede la ſageſſe, & il lui eſt ſi facile de s'en paſſer, que leur perte ne mérite pas de donner à ſon ame la moindre émotion, quoique dans la vie ordinaire du monde ce ſoit la perte qui ſemble plus ſenſiblement toucher les hommes. Et comme de l'aveu de tous les Philoſophes, le Sage conſerve au milieu des fers la liberté que l'on ne perd véritablement que par le crime, cette perte de la liberté du corps ne doit point donner

d'atteinte à ſon repos. Vous ſçavez, ſans doute, le trait de ce Philoſophe, qui ne pût jamais plier la liberté de ſon eſprit, juſqu'à flatter lâchement Denys le tyran de Syracuſe, ni applaudir à ſa mauvaiſe poëſie.

TIMAGENE.

Vous me ferez plaiſir de me conter ce trait d'hiſtoire.

ARISTIPE.

Denys, tyran de Syracuſe avoit, comme Neron, la manie de faire de très-méchans vers, & de vouloir qu'on les applaudît. Ce Philoſophe n'ayant pas trouvé bons ceux que lui montra ce tyran, il le fit enchaîner, & l'envoya parmi les Eſclaves travailler aux carrieres. Mais l'en ayant fait retirer, & croyant que cette peine l'obligeroit à le flatter, il le fit venir dans ſon cabinet, le fit aſſeoir auprès de lui, lui lût une Tragédie qu'il avoit compoſée; & après la lecture, lui demanda ſon avis. Le Philoſophe, ſans rien répondre, ſe leva de ſon ſiége, & marcha du côté de la porte. Denys le ſuivit, l'arrêta, & lui demanda où il alloit. *Je m'en retourne*, dit-il, *aux carrieres.*

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, qu'il aimoit mieux con-

ſerver dans les chaînes la liberté de ſon eſprit, que de ſe rendre l'eſclave d'un tyran qui vouloit qu'on applaudît à ſes ſotiſes.

ARISTIPE.

La premiere diſpoſition qu'il faut donc oppoſer aux adverſités, c'eſt une ferme réſolution de conſerver la tranquillité de ſon ame au milieu de toutes les tourmentes dont on eſt agité ; car le cœur doit être ſemblable au but qui demeure immobile, & qui reçoit ſans s'ébranler tous les coups de fléches qu'on adreſſe contre lui ; & c'eſt ce qui fait la patience qui eſt le ſecond reméde contre les adverſités.

TIMAGENE.

Vous mettez donc peu de différence entre la tranquillité de l'ame conſervée au milieu des adverſités, & la patience dont un homme les ſupporte.

ARISTIPE.

Elles ſont tellement unies qu'elles ſe produiſent réciproquement, puiſque de la tranquillité de l'ame naît la patience, & de la patience cette tranquillité. Mais il faut bien prendre garde de ne ſe pas tromper ſur cette patience, car il y en a une véritable & une fauſſe ; l'une qui naît de la vertu, & qui eſt celle des

ſages ; & l'autre qui naît de la cupidité, & qui eſt celle des méchans, qui font ſervir aux vices les apparences de la vertu. Cecinna qui diſſimule l'injure qu'il a reçûe de Licas, non pas pour la lui pardonner généreuſement, mais pour attendre & prendre mieux ſon tems pour en tirer une vengeance cruelle, n'a pas cette patience qui naît du repos de l'ame, ou qui le produit, puiſqu'au contraire elle eſt toûjours accompagnée d'un tumulte intérieur qui le tourmente d'autant plus au dedans, qu'il fait paroître de calme au dehors. L'ambitieux Arbate, & l'intéreſſé Turpin, qui ſouffrent avec de lâches patiences mille infamies pour arriver à la poſſeſſion des emplois qui en ſont le but, n'ont pas la patience du Sage, mais cette fauſſe patience qui naît de la cupidité, & qui ne peut les rendre tranquilles.

TIMAGENE.

Je ſçai bien que l'on n'a jamais mis au rang des vertus ces patiences honteuſes que Plaute & Terence attribuent aux Paraſites, qui ſouffrent les ſoufflets pour attraper la ſoupe, & que vous ne parlez que de cette patience vertueuſe qui fait une partie de la magnanimité.

ARISTIPE.

L'homme ſage s'accommode de toute ſorte de chemins, il ſuit avec joye celui qu'il trouve uni & agréable : mais lorſqu'il eſt mauvais il le ſupporte avec patience, c'eſt-à-dire, qu'il fait un bon uſage de ſa proſperité, & qu'il ſouffre ſans impatience ſa mauvaiſe fortune. Mais vous avez raiſon de dire que la patience fait partie de la force & de la magnanimité, puiſque rien ne marque plus la foibleſſe & la débilité de l'ame que l'impatience. Et en effet, celle qu'émeuvent facilement les ſecouſſes de l'adverſité, n'eſt-elle pas ſemblable à ces arbres débiles que le moindre vent agite depuis la cime juſqu'aux pieds ; ou à ces bâtimens ruineux, qui ne peuvent ſoutenir le choc d'un ouragan, & qui ſont renverſés ou du moins ébranlés à la premiere impétuoſité du vent ?

TIMAGENE.

Vous ne louez donc pas cette action de Caton, à laquelle les Romains donnerent de ſi grands éloges, lorſque ne pouvant ſurvivre au malheur de ſa Patrie il ſe tua : ni celle de Porcie ſa ſœur, qui voyant que ſon mari avoit ſuccombé ſous le victorieux Auguſte, s'étouffa en avalant des charbons ardens ?

ARISTIPE.

Sans tirer des raiſons de notre Religion, qui condamne tous ceux qui oſent ſe détruire eux-mêmes, & raiſonnant ſeulement ſur les principes de la morale mondaine ; je regarde l'action de Caton comme une lâcheté indigne de ſa vertu & de ſon courage : c'eſt une foibleſſe que de céder à l'effort de ſon malheur, & de ne pouvoir le ſupporter avec patience ; & ſi ce Romain ne pouvoit voir qu'avec horreur ſa République entre les mains d'un tyran, l'autorité ſouveraine du Sénat anéantie, & ſa Patrie ſous la domination de ſon ennemi, il devoit ſe conſerver à cette même Patrie, pour chercher les occaſions de briſer ſes fers, & perir plûtôt les armes à la main avec une poignée de monde contre la puiſſance de l'uſurpateur, que de ſe donner la mort par une action qui eſt une véritable lâcheté couverte des apparences d'un faux courage. Quant à Porcie j'en dis la même choſe ; & quoiqu'à l'amour de ſa Patrie qu'elle voyoit opprimée, elle joignît la douleur qu'elle avoit de la perte d'un illuſtre mari qu'elle aimoit tendrement, ni l'une, ni l'autre de ces conſiderations ne peut donner à ſon deſeſpoir le nom de véritable magnanimité, & elle

en eût eu ſans doute une plus grande, ſi elle avoit ſouffert avec patience ce double malheur.

TIMAGENE.

Vous blâmez donc encore plus Othon, qui pour avoir perdu une ſeule battaille, dont il pouvoit encore réparer la perte, fit la folie de ſe tuer.

ARISTIPE.

L'on ne peut décider de cette action d'Othon, ni lui donner ſon nom véritable, parce que qui que ce ſoit n'en ſçait le véritable motif. Les vices de la jeuneſſe de cet Empereur ont fait un tort conſiderable aux vertus de la ſuite de ſa vie. Il eſt conſtant que juſqu'à l'âge de vingt-ſept ans, il avoit vécu dans une moleſſe & dans une prodigalité inouie, plongé dans les abîmes des débauches de Neron. Mais cet Empereur lui ayant enlevé ſa femme, & pour l'éloigner de Rome l'ayant fait Gouverneur de la Luſitanie, il eſt conſtant qu'il exerça durant dix ans cet emploi avec autant de courage, que de vertu & d'intégrité, ſans qu'on lui pût reprocher autre choſe que la continuation de ſon luxe, dont il avoit fait une trop forte habitude à la Cour de Neron pour s'en défaire, & qui dans ce ſiécle corrompu paſſoit pour une eſpece

de vertu. Après dix ans d'un Gouvernement plein de probité, Galba s'étant révolté contre Neron, & déclaré Empereur, il s'unit à lui dans la penſée qu'il en ſeroit adopté, & que ce lui ſeroit un chemin ouvert à l'Empire. Mais la ſévérité de ce vieillard avare l'ayant détourné de cette adoption, Othon ſe révolta, tua Galba, & ſe fit proclamer Empereur. S'il avoit gouverné la Luſitanie avec honneur, il ne fit rien étant Empereur, qui, à ſon luxe près, ne fut d'un vertueux Romain. Mais Vitellius ayant été un peu auparavant proclamé par les Legions d'Allemagne, Othon ſe trouva embarraſſé dans une guerre civile. Tous les Hiſtoriens demeurent d'accord qu'il fit ce qu'il put pour porter Vitellius à un accommodement, juſqu'à lui propoſer l'aſſociation à l'Empire. Mais ayant perdu la battaille de Bedriac contre les Lieutenans de ce concurrent, quoiqu'il eût Rome pour lui, & des forces capables de ſoutenir ſa puiſſance, il ſe tua le lendemain de propos déliberé, & après avoir mis ordre à toutes choſes avec une merveilleuſe préſence d'eſprit, & dormi d'un ſommeil profond, ayant ſous le chevet de ſon lit le poignard dont il ſe perça le ſein à ſon réveil.

TIMAGENE.

TIMAGENE.

Eh bien, ſa mort n'eſt-elle pas une impatience toute pure ? & peut-on y donner quelque couleur avantageuſe ?

ARISTIPE.

Comme cet Empereur n'étoit point éclairé des lumieres de la Religion, il ne faut conſiderer ſon action que ſur les principes de la magnanimité mondaine, & ſur le but qui en détermine le vice ou l'excellence. S'il s'eſt tué par un deſeſpoir fondé ſur la perte de la battaille, & ſur la crainte de ne pouvoir ſoutenir ſon Empire, c'eſt ſans doute une lâcheté & une impatience. Mais s'il n'a eu d'autre vûe en ſe donnant la mort, que d'étouffer une guerre civile, & de ſe ſacrifier au repos de ſa Patrie, comme la plûpart l'ont dit, & comme le fait croire la conduite vertueuſe & remplie de probité qu'il fit paroître dans un Gouvernement de dix ans, & pendant les trois mois qu'il tint l'Empire : cette action qui ne parroit point d'une impatience dans ſon adverſité, mais d'un zéle vraiment Romain pour le bien de l'Etat, peut avoir ſuivant les principes de la morale humaine, un fondement vertueux qui la rend toute différente de la foibleſſe de Caton, & de l'impatience de Porcie.

TIMAGENE.

Ainſi ſuppoſé que ce ſoit dans cette vûe qu'Othon ſe ſoit tué, vous l'eſtimez plus que Caton, dont les Romains ont fait des éloges ſi outrés.

ARISTIPE.

Comme Othon agiſſoit par un principe de magnanimité & par une vûe de bien public, & Caton par un principe de foibleſſe & d'impatience, Othon dans ſa mort me paroît un héros égal aux Decies & à Curtius, qui ſe dévouérent pour leur Patrie : & Caton, dans ſon deſeſpoir ne me paroît qu'un lâche, indigne des éloges que les Romains lui ont donnés, plus par haine contre les oppreſſeurs de la liberté publique, que par une véritable admiration de ſa fauſſe vertu. Et en effet, à parler ſainement, on ne peut le regarder que comme un eſprit foible qui n'a pas eu le courage de ſupporter ſa mauvaiſe fortune. Mais pour revenir à nos principes, tout homme ſage & vrai Philoſophe mondain, eſt convaincu que toutes choſes arrivent par les decrets de la Providence, qui par les voies que bon lui ſemble conduit les hommes au but qu'elle s'eſt propoſé. Or, cette connoiſſance du Sage ne doit-elle pas produire dans ſon ame une parfaite

& continuelle ſoumiſſion aux decrets éternels de cette Providence ſouveraine? Et cette ſoumiſſion, qu'eſt-ce autre choſe que la véritable patience, qui élevant l'ame au-deſſus de la terre, & de tout ce qui eſt périſſable, lui en fait regarder la perte ſans émotion, & demeurer contente & tranquille au milieu de tout ce que le monde nomme des afflictions, & que je nomme des épreuves qui tiennent l'eſprit du ſage dans l'exercice de la vertu.

TIMAGENE.

Il eſt vrai que quand les ſouffrances ſont inévitables, comme le ſont toutes celles que la Providence nous envoye, il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui de la patience, & de ſouffrir volontairement ce que l'on ne peut pas empécher.

ARISTIPE.

C'eſt ce que nous dicte le bon ſens, & ſur quoi l'eſprit ſe doit faire une raiſon, qui étouffe en nous l'impatience; non pas que je prétende que cette patience aille juſqu'à empécher un homme de chercher tous les moyens juſtes de ſe tirer de cette affliction. Et je ne ſuis point de l'avis de Socrate, à qui ſes amis propoſant de trouver un moyen de le tirer

de priſon, ne purent le perſuader d'y conſentir, quoiqu'il ſçût qu'une mort injuſte devoit en être la fin. Un homme retenu malgré lui dans les liens, les doit ſouffrir avec patience tant qu'il ne peut les rompre. Mais cette patience ne demande pas qu'il néglige l'occaſion de les briſer lorſqu'il eſt poſſible, puiſqu'il eſt même permis à un homme d'ôter la vie à celui qui attente à la ſienne.

TIMAGENE.

Cette borne que vous mettez à la patience me paroît très-juſte, & je trouve ſur cet article le Socrate d'aujourd'hui plus ſage que le Socrate d'Athenes.

ARISTIPE.

On tire encore de la patience un double avantage; l'un eſt qu'elle augmente nos forces par la ferme réſolution que nous prenons de nous élever au-deſſus de nos maux: & l'autre qu'elle annéantit notre douleur, ou en diminue du moins l'âpreté. La palme ne demeure pas ſeulement droite ſous le poids dont elle eſt chargée, mais plus ce poids la charge & plus elle ſe fortifie & s'éleve contre ce qui la veut opprimer. C'eſt la figure du Sage dans les adverſités, qui non ſeulement demeure droit ſous le faix de ſon in-

fortune, mais redouble ſes forces pour s'élever au-deſſus d'elle à meſure qu'elle croît ; & ſes efforts ſe tournant en habitude, il arrive en un point de conſtance qui fait qu'il n'en eſt plus ému.

TIMAGENE.

Et faites-vous quelque difference entre la patience & la conſtance dans les adverſités ?

ARISTIPE.

La conſtance n'eſt autre choſe que l'habitude ou plutôt la perſéverance dans la patience : il y a des eſprits qui ſouffrent aſſez bien un premier coup de la mauvaiſe fortune, mais qui ne peuvent tenir contre ſes coups réïterés. Vous les voyez ſemblables à Mommius ce mauvais joüeur, qui ſupporte ſans émotion le premier mauvais coup de dé, mais qui ne peut retenir ſon impatience dans la continuation du malheur. Il ne ſuffit donc pas de ſouffrir avec patience une premiere adverſité, mais il faut de la conſtance dans cette patience ; & que l'opiniâtreté qu'a la mauvaiſe fortune à nous perſécuter, ne ſerve qu'à nous rendre plus fermes, comme le clou dont l'aſſiette eſt affermie par les coups de marteau qu'il reçoit.

TIMAGENE.

Mais quand on ne mérite point cette mauvaiſe fortune, & qu'elle s'obſtine à nous perſécuter, peut-on perſéverer dans cette conſtance, & ne ſe point impatienter ?

ARISTIPE.

Il n'y a de la gloire & de la vertu à ſouffrir conſtamment une adverſité, que lorſqu'on ne la mérite point. Marſias qui a fait banqueroute, & qui eſt tombé dans l'indigence par ſa nonchalance, ſa pareſſe & ſa débauche, ne peut rien meriter à ſouffrir cette pauvreté ; mais il ne ſuffit pas de ſupporter ſes adverſités avec patience & conſtance ; il faut encore y refléchir pour inſtruire notre prudence ſur les fautes que nous pouvons avoir faites, pour nous les attirer : car ſouvent quoique nous ayons de l'innocence & de la probité, & que par notre vertu nous ne méritions point les maux que nous ſouffrons, nous pouvons par une conduite peu prudente avoir contribué à nous les attirer ; & ainſi nous devons faire une continuelle réflexion ſur les voyes que nous avons tenuës, & qui nous ont précipités dans le malheur, afin de le réparer s'il eſt poſſible en prenant des routes contraires, ou du moins pour

en adoucir l'amertume par le profit que nous en retirerons. Il faut imiter en cela les bons Pilotes, qui aprés avoir fait naufrage en ſont & plus capables & plus prudens, par les réflexions qu'ils font non ſeulement ſur la tempête dont ils n'avoient pas prévû l'attaque, mais ſur les fautes qu'ils ont faites par leurs mauvaiſes manœuvres.

TIMAGENE.

C'eſt donc par cette raiſon qu'un des plus grands Capitaines qu'ait porté ce ſiécle, diſoit que ſix batailles gagnées ne l'avoient pas tant inſtruit qu'une bataille perduë.

ARISTIPE.

C'eſt ce qu'avant lui l'Amiral Coligni avoit dit, lorſque le Prince d'Orange, celui qui fut auteur de la révolte des Païs-Bas, & qui étoit auſſi méchant Capitaine que ruſé Politique, lui demandant comment il s'étoit rendu le plus habile Capitaine de ſon ſiécle : Il lui répondit qu'il l'étoit devenu en ſauvant quatre fois les débris de ſon armée, aprés quatre batailles conſécutivement perduës, ſans que ſes malheurs lui fiſſent perdre ſon aſſiette. Et en effet, la proſperité n'inſtruit point comme l'adverſité, qui ſouvent donne de la prudence aux

imprudens, & des lumieres à ceux qui n'en avoient pas.

TIMAGENE.

Mais ne dit-on pas au contraire que l'adverſité étouffe la vertu, que l'indigence à laquelle elle réduit un homme, le porte à des actions baſſes, & que ſouvent le crime naît de l'état malheureux où l'on ſe trouve?

ARISTIPE.

L'adverſité ne pouſſe au crime que les ames baſſes; mais elle donne aux ames nobles une vertueuſe induſtrie, & leur ouvre de juſtes moyens de ſe relever. Juvenal dit que Démocrite outragé par la mauvaiſe fortune qui lui avoit enlevé tous ſes biens, rioit de ſes inſultes, lui montroit le bout du doigt, & ſe mocquant d'elle lui tendoit une corde, en lui diſant: *Va, fortune, va te pendre du déplaiſir que tu as de ne pouvoir par tes traverſes déranger mon eſprit de ſon aſſiette, ni ébranler ma vertu.* Si Démocrite ne l'a pas fait, du moins Juvenal par-là nous marque que c'eſt ce que nous devons faire: & laiſſant aux ames de bouë la route du crime pour ſe tirer de leur miſere, nous évertuer d'autant plus que nous ſommes le plus perſécutés.

TIMAGENE.

Et vous voulez que l'on n'ait recours qu'à l'induſtrie vertueuſe pour vaincre ſon infortune?

ARISTIPE.

Si on ne le peut pas par les voyes de la probité, il faut plutôt ſouffrir les dernieres extrémités que d'en abandonner une ſeule fois la route.

TIMAGENE.

Vous ne mettriez donc pas, par exemple, au rang des vertueux le Maltôtier Calcidius, qui aprés avoir fait banqueroute dans le négoce, & vû fondre ſa boutique de toile par ſes débauches, s'eſt fait harpie dans les Sous-fermes, s'y donne des airs d'un équipage naiſſant pour tromper le monde par des dehors impoſteurs, dans la penſée de retrouver un crédit qu'il avoit perdu; & dans le même tems bien loin de ſe corriger de cette débauche qui l'avoit ruiné, ajoute à ſes anciennes & nouvelles maîtreſſes ſa propre belle-ſœur, l'étique Leda, nonobſtant les pointes de ſon os coxique; & le chapelet qu'elle porte ſur le dos.

ARISTIPE.

Et de quelle vertu voulez-vous que ſoit capable un banqueroutier? Mais

l'adverſité ne doit pas ſeulement nous inſtruire & nous ouvrir l'eſprit à une induſtrie vertueuſe, mais il faut qu'elle ſerve à nous humilier.

TIMAGENE.

Il me ſemble que les adverſités nous humilient aſſez malgré que nous en ayons.

ARISTIPE.

Ne penſez pas que par ce terme je veüille vous dire que les afflictions doivent nous donner une certaine humiliation d'eſprit lâche qui nous rend l'ame baſſe & rampante; je vous parle de cette humilité qui nous ôte l'orgueïl qui eſt la ſource de tous les vices, & qui par de ſolides réflexions ſur nos malheurs nous fait entrer dans la conſidération de la miſere de l'homme, & nous éleve en même tems à des connoiſſances plus ſublimes: car comme preſque toutes les foibleſſes humaines naiſſent de l'orgueïl que la proſpérité augmente infailliblement, l'humilité dont je vous parle eſt la baſe de toutes les vertus, & pour ainſi dire, le vaſe qui les contient toutes; & comme plus le vaſe eſt profond & ſolide, plus il a de force & de capacité; auſſi plus l'humilité eſt profonde & ſincere,

plus un eſprit eſt magnanime & capable de ſe remplir de toutes les vertus.

TIMAGENE.

Mais comment nos malheurs nous ôteront-ils cet orgueïl, & nous donneront-ils cette humilité ſans donner aucune baſſeſſe à notre eſprit ?

ARISTIPE.

Par la connoiſſance qu'il aura de ſoi-même : car un homme qui refléchit ſur ſes malheurs, & ſur la conduite qu'il a tenuë, & qui les lui a cauſés, voit qu'il n'y a point d'homme ſi parfait qui n'ait quelque choſe de la foibleſſe humaine, & connoiſſant cette imperfection il s'humilie ; au lieu que la proſpérité nous aveugle, & nous ôte cette connoiſſance. En effet, l'humilité vertueuſe & la propre connoiſſance de ſoi-méme, ſont tellement unies qu'on ne peut ſe connoître qu'autant qu'on eſt humble & ſans amour propre, & qu'on ne ſe rend humble qu'à force de ſe connoître. Mais cette humilité n'empêche pas que nous ne puiſſions reconnoître les avantages que nous avons de la nature & le mérite de notre vertu : mais elle empêche que nous n'en tirions une vaine gloire qui nous aveugle & qui nous

fait à la fin trebucher. Mais le plus grand de tous les avantages qu'on puiſſe tirer de l'adverſité, c'eſt qu'elle nous fait connoître que la confiance que nous mettons dans les hommes nous trompe preſque toûjours, & que s'appuyer ſur leurs promeſſes, c'eſt s'appuyer ſur un roſeau briſé.

TIMAGENE.

Cependant la fortune des hommes n'eſt que l'ouvrage des hommes; & ce n'eſt que par l'appui mutuel qu'ils ſe prêtent ou qu'ils ſe refuſent les uns aux autres, que leurs fortunes ſont établies ou renverſées.

ARISTIPE.

Ce que vous dites eſt véritable; & ce n'eſt, comme je vous l'ai déja dit moi-même, que l'enchaînement des amitiés véritables, ou d'interêt, dont nous nous trouvons liés les uns avec les autres, qui nous ouvre le chemin à la fortune: Si Picolomini n'avoit pas porté les livrées de Licas qui le prit en affection, auroit-il cent mille dragmes de revenu qu'il a acquiſes par ſa faveur? Mais comme tous les hommes n'ont preſque d'autre motif dans leurs actions que leur intérêt, ils ſe montrent chauds amis de tous ceux à qui la fortune rit; mais à meſure qu'elle

tourne le dos, chacun ſe retire; & tel élevoit Tekuf au haut du Ciel lorſqu'il étoit dans un poſte propre à le ſervir, qui le déchira avec effronterie lorſqu'il en fut deſcendu, & que l'on voulut en faire une victime d'Etat. Ainſi rien ne nous fait mieux ſentir le peu de confiance que nous devons avoir dans les hommes que les adverſités qui nous enlevent leur amitié.

TIMAGENE.

Je crois qu'il n'eſt pas difficile de trouver des exemples de ce que vous dites.

ARISTIPE.

Les differens états de fortune dans leſquels s'eſt trouvé l'illuſtre Pollux, en ſont une preuve bien convainquante. L'Empereur Marc-Aurele ne l'eut pas plutôt elevé à la Prefecture du Pretoire de ſes Gardes, qu'il eut mille & milleamis, & qu'il n'y avoit pas une bonne bourſe qui ne lui fût ouverte. Peu de tems après un incident fâcheux l'enveloppa dans le procès qu'on fit à Locuſte. Et auſſi-tôt tous ſes amis le voyant empriſonné, lui tournerent le dos, & c'étoit à qui ſe déchaîneroit le plus injurieuſement contre lui. Cependant il ſortit de cette calomnie, & ſes vertus l'ayant fait dans le tems d'une guerre importante, placer à la tête

des armées de l'Empire, les batailles qu'il gagna, & les ſervices qu'il rendit, le firent conſiderer comme le Soûtien de l'Etat, & le bras droit de l'Empereur; & alors tous les oiſeaux qui s'étoient écartés de l'arbre menacé d'une foudre qui n'avoit point eu d'effet, revinrent ſe mettre à l'ombre de ſes feüilles, & ce fut à qui par de plus grandes loüanges l'éleveroit le plus près du Ciel.

TIMAGENE.

Il ne faut point, ce me ſemble, pour une pareille hiſtoire remonter juſqu'au ſiecle de Marc-Aurele, & celui-ci peut nous produire un exemple tout ſemblable.

ARISTIPE.

Tels ont été, & tels ſeront toûjours tous les hommes. Brutus appelle aujourd'hui Ceſar ſon pere, & demain il ſe met à la tête de ſoixante Conjurés pour le poignarder; le tems clair, un vent d'Eté, la tranquillité de la mer, la face de la Lune, toutes ces choſes changent aiſément; mais le cœur de l'homme change encore plus: & s'il a bien de la peine à demeurer conſtant pour un homme qui reſte toûjours dans la proſpérité, jugez ce qu'il fait à l'égard de celui que le malheur abat. Ainſi dans cette conſidération un homme tombé dans l'infortune,

& qui ſe voit abandonné de ceux-mêmes qui paroiſſoient ſes meilleurs amis, doit ſe conſoler ſur la réflexion de l'inconſtance intereſſée de l'eſprit des hommes, & compter qu'il n'y a que l'Etre éternel qui ſoit immuable, & dont les promeſſes ſoient ſolides, & la parole ſûre & inviolable.

TIMAGENE.

C'eſt auſſi ſur elle ſeule que l'on doit prendre quelque aſſurance: & comme il n'y a que Dieu qui ait une parfaite & véritable connoiſſance de l'homme, il n'y a que lui qui ſoit véritablement juſte dans la diſpenſation de ſes graces ou de ſes châtimens.

ARISTIPE.

Et c'eſt en quoi l'homme ne fut jamais juſte, puiſqu'il ne peut garder aucune modération dans ſes mouvemens. En effet, vous le voyez toûjours loüer ou blâmer avec excès & ſans raiſon, élever juſqu'au Ciel des ſujets indignes, & fouler aux pieds ceux qui ont le plus de mérite, par la ſeule raiſon que la fortune favoriſe ces indignes, & que ces vertueux en ſont opprimés.

TIMAGENE.

Et tout cela ne part que du principe de l'interêt dont il eſt gouverné.

ARISTIPE.

L'homme aime ceux qui le flattent, & haït ceux qui lui disent la vérité : il mépriſe les bons qui ſont ſans crédit, il éleve les puiſſans quelque vicieux qu'ils puiſſent être, & ſouvent adore les ennemis de ſa liberté, parce que les flatteurs leur font concevoir de grandes eſpérances dont leur eſprit ſe repaît. Les puiſſans ſont en état de contribuer à leur élevation, & la perte de leur liberté eſt ſouvent dûë à des chaînes d'or dont l'éclat leur plaît, & dont ils ne ſentent pas le poids. Or ce n'eſt pas ſur un homme malheureux qu'ils fonderont leur eſpérance; ce n'eſt pas de lui qu'ils attendront des appuis pour aller à la fortune, ce n'eſt pas de ſes mains qu'ils recevront ces chaînes d'or. Ainſi tout homme qui dans la fortune s'imagine que les viſages qui lui rient, lui riront encore dans l'adverſité, ſe trompe; tous les fronts ſe rident à l'aſpect d'un homme tombé dans le malheur, les promeſſes s'évanoüiſſent, on ſe dédit de tout le bien qu'on en avoit dit, & l'on ſe fait une eſpece de honte de ne pas ſuivre le torrent des ennemis qui l'oppriment.

TIMAGENE.

Mais cette connoiſſance de l'infidélité des

des hommes, ne peut produire que de la douleur, & affliger l'eſprit de celui qui eſt tombé dans l'adverſité & qui l'éprouve.

ARISTIPE.

Cette connoiſſance lui apprend qu'il ne doit rien attendre que de ſoi-même, de ſon induſtrie propre & de ſa vertu; & que n'y ayant aucune confiance à prendre ſur l'homme lâche, infidéle & intereſſé, il faut bâtir ſur une pierre qui ſoit plus ſolide; & pour ſe mettre à l'abri de la tempête, attacher ſon vaiſſeau à une ancre fixe, qui ne file ni ſur le ſable, ni ſur les rochers; car celui qui ſe rend aſſez maître de ſon eſprit pour ne déſirer aucuns biens de la terre, ne craint aucun mal de la part du monde, & n'en peut craindre que de la part de celui qui eſt au-deſſus de toutes les puiſſances mondaines; & dans la main du quel toute la terre eſt comme un grain de pouſſiere. Voilà le profit que nos adverſités nous doivent apporter de la connoiſſance de l'inſtabilité des hommes, & du peu de fond qu'il faut faire ſur la vanité des promeſſes dont on nous a repûs pendant notre proſpérité.

TIMAGENE.

Mais après en avoir tiré ces avanta-

ges, de quelle maniere devons-nous nous conduire pour adoucir nos maux, ou pour ne nous en pas attirer de plus grands ?

ARISTIPE.

Après cette connoiſſance de l'infidélité des hommes, & du peu de confiance que l'on doit avoir dans les dehors dont ils nous amuſent ; il faut que les adverſités nous ſervent à connoître le peu d'attache qu'on doit avoir pour une vie qui n'eſt remplie que de troubles & d'amertumes ; en effet, ſi peu que les afflictions, dont elle eſt traverſée, nous faſſent faire de réflexions, n'avouerons-nous pas que cette vie n'eſt autre choſe qu'une ombre qui ſe diſſipe, un ſonge qui nous amuſe, une vapeur qui nous entête, une courte illuſion qui nous trompe, & une tourmente preſque continuelle : on y entre par un travail qu'on ne peut enviſager ſans frémir ; on y vit dans un enchaînement de peines perpétuelles, & l'on meurt enfin dans le tourment d'un combat affreux : ainſi l'eſprit de l'homme n'eſt-il pas dans une heureuſe félicité, lorſque par la réflexion qu'il fait ſur ſes adverſités, il ſe met au-deſſus de cette attache, & quitte l'illuſion pour ne s'attacher qu'au ſolide ?

TIMAGENE.

Rien cependant ne paroît plus doux que cette vie à ceux qui ſont dans la fortune, & lorſque l'adverſité en fait ſentir les amertumes, peut-être ne ſont-elles que porter l'eſprit à deſirer cette fortune, ou qu'on a perduë, ou qu'on n'a jamais euë. Car demandez au fortuné Geraſte ce qu'il croit de la vie, lui qui n'en a jamais reſſenti les afflictions ; mais qui comblé de biens, d'emplois & d'années paſſées dans la proſpérité voit ſes enfans encore plus élevés qu'il n'a jamais été ; il vous dira qu'il n'y a rien de ſi doux que de vivre, & donneroit volontiers tout le bienque ſon induſtrie lui a acquis pour racheter une douzaine de luſtres.

ARISTIPE.

Le plus grand aveuglement que la proſpérité cauſe à ceux qui ſont dans la fortune, c'eſt de les empêcher de connoître véritablement ce que c'eſt que la vie de l'homme ; cependant malgré toutes les illuſions dont elle les prévient, écoutez ceux qui paroiſſent les plus heureux, & votre Geraſte lui-même, vous les entendrez ſe plaindre & ſoupirer : auſſi dans quelque état que vous les regardiez, & lorſque vous vous imaginez

qu'ils repoſent ſur un lit de roſes, vous les trouvez étendus ſur le chevalet. L'avarice, l'ambition, les cupidités, les vains deſirs, les craintes, les terreurs, les jalouſies, ſont autant de Vautours qui leur déchirent le cœur : les uns ont leur ame accablée ſous le poids de leurs richeſſes : les autres au milieu de leur opulence ſe trouvent pauvres, ou par leurs dépenſes imprudentes, ou par l'inſatiabilité qui les prive de l'uſage de ce qu'ils ont : une fievre, une goute, un grain de ſable, une mauvaiſe femme, un mari vicieux, un enfant déreglé, un procès, une trahiſon, une calomnie, une injuſtice, une perte, un coup manqué, enfin tout met à la torture ceux qui ne penſent à la vie que pour la vie même, & qui ne mettent pas dans le mépris de cette vie & dans l'amour de la vertu toute leur félicité.

TIMAGENE.

Par cette raiſon vous prétendez que les adverſités nous conduiſant au mépris, ou du moins nous portant à quitter l'attache qu'on a pour la vie, elles produiſent en nous un plus grand amour pour la vertu.

ARISTIPE.

Puiſque l'on n'eſt ordinairement attaché

à l'amour de la vie que par tout ce qui en fait la corruption, il faut bien néceſſairement que ce qui nous en détache nous conduiſe à ce qui ſert de remede contre cette corruption. Or ce remede ne ſe trouve que dans la ſeule vertu : ainſi nous ne pouvons dans les afflictions qui nous travaillent, penſer à nous dégager de cette attache à la vie, que notre eſprit ne ſe tourne preſque néceſſairement à la vertu. Et ſans cette vertu, qu'eſt-ce que la vie, ſinon un ſéjour inutile dans un Païs étranger ?

TIMAGENE.

Il me ſemble que le plus grand mal que cauſe l'attache que la proſpérité donne à la vie, c'eſt que preſque tous ceux qui ſont dans la fortune, ou qui mettent toute leur application à la faire, ne penſent à la raiſon pour laquelle la vie leur eſt donnée, qu'au moment qu'il faut la quitter.

ARISTIPE.

Ces hommes à qui la fortune rit, ne ſongent le plus ſouvent à bien vivre que dans l'inſtant fatal qu'ils ſe ſentent ſur le point de ceſſer de vivre, & ne penſent non plus à la vertu que ſi la vie ne leur avoit été donnée que pour amaſſer des biens ; & c'eſt ce qui fait que dans la

proſpérité nous nous flattons toûjours que notre vie ſera bien plus longue qu'elle ne le doit être; & qu'agiſſant toûjours comme s'il nous en reſtoit beaucoup à paſſer, nous nous laiſſons ſurprendre à la faux qui en tranche le cours, ſans que nous ayons penſé à nous donner cette tranquillité d'ame qui en fait le bonheur, & que l'on n'acquiert point par les biens, mais par la vertu. Que de gens endormis dans leur fortune vivent comme ſi leur vie ne devoit jamais finir, & qui ſeroient tirés de cette léthargie ſi quelque ſenſible adverſité les venoit réveiller?

TIMAGENE.

Vous avez bien raiſon de dire qu'il y en a qui dans l'aveuglement où les jette leur proſpérité, agiſſent comme ſi jamais ils ne devoient ceſſer de vivre. Pour moi j'admire avec quelle confiance le vieux Polemon à près de quatre-vingts ans, s'aviſe de jetter les fondemens d'une maiſon ſuperbe, qu'il commence à bâtir lorſqu'il devroit plutôt penſer à un tombeau, & qu'il fait planter des allées dont il ne verra peut-être pas repouſſer les premieres feüilles.

ARISTIPE.

Ce que fait Polemon à l'égard du bâ-

timent, la plupart des hommes ne le font-ils pas dans une infinité de choſes qu'ils commencent ſans penſer à leur fin, qui arrive avant qu'ils ayent accompli leurs deſſeins ? Mais ce n'eſt pas aſſez que l'adverſité nous ôte l'attache à une vie qu'on ne traîne qu'au milieu du tumulte & des tempêtes, & qui ne peut être connuë que de ceux qui la mépriſent ; il faut qu'elle porte notre eſprit à ſe donner ce que l'on ne peut avoir que très-difficilement dans les agitations qui accompagnent la proſpérité, qui eſt d'être uniquement à ſoi-même, en ſe rendant maître de ſes paſſions.

TIMAGENE.

Mais comme il eſt difficile qu'un homme tombe dans d'adverſité qu'elle ne lui ſoit cauſée par la malice & la perſécution de quelques ennemis, comment voulez-vous que cette adverſité ne lui inſpire pas du reſſentiment contre ceux qui l'ont opprimé ? Et ce reſſentiment n'eſt-il pas une agitation qui trouble la paix d'eſprit que vous voulez qu'il ſe donne.

ARISTIPE.

Vous confondez l'homme avec le Sage. Il eſt difficile ſans doute que l'homme, c'eſt-à-dire, celui qui eſt eſclave de

ſes paſſions, & qui n'écoute que les mouvemens de la nature, ne conçoive non-ſeulement de la haine, mais des deſirs inquiets de vengeance contre ceux dont la malice lui a ſuſcité ſes malheurs; mais le Sage ſe met facilement au-deſſus de ce reſſentiment humain, il n'enviſage la méchanceté de ſes ennemis que pour refléchir ſur l'abondance de la malice des hommes. Et bien loin que cette réflexion le porte à les imiter dans leurs paſſions, l'horreur qu'elle lui en fait concevoir l'excite à la vertu, qu'il ne pourroit poſſeder ſi ce reſſentiment apportoit du trouble dans ſon ame; ainſi ſon premier ſoin c'eſt d'étouffer ce reſſentiment.

TIMAGENE.

De ſorte que vous prétendez que le premier exercice de la vertu du Sage opprimé ſoit l'oubli des injures qu'il a reçûës, & de tenir ſon ame diſpoſée à ne jamais s'en reſſentir.

ARISTIPE.

Comme je veux que l'adverſité, en vous privant des faux biens du monde, vous donne l'unique richeſſe de l'eſprit, qui eſt le repos dans un parfait exercice de la vertu, vous concevez bien que ce repos eſt incompatible avec le deſir inquiet de la vengeance, & le reſſentiment des

des offenſes que l'on vous auroit faites. Ainſi je prétens que la premiere choſe que le Sage doit faire dans ſon adverſité, c'eſt de paſſer un coup d'éponge ſur toutes les injures reçûës, de voir ſans émotion la déſertion & l'ingratitude de ſes faux amis, & sûr de trouver en ſoi-même cette tranquillité qui doit être ſon unique but, & qui vaut infiniment mieux que toutes les proſpérités de la terre, ne penſer qu'à ſe la donner, en éloignant de ſon eſprit tout ce qui peut y apporter du tumulte.

TIMAGENE.

Vous ſouffririez donc avec tranquillité l'abandonnement, l'ingratitude, & la trahiſon de vos faux amis, & vous verriez ſans émotion un lâche Zabin prendre le moment de vos affaires le plus impropre, pour vous preſſer de lui rendre une gueuſerie, qui ne pouvoit être demandée dans cette occaſion, que par une ame auſſi baſſe que la ſienne.

ARISTIPE.

Je conviens avec vous que la lâche déſertion de ceux qui ſe diſoient nos amis durant notre proſpérité, nous eſt plus ſenſible que la perſécution de nos ennemis : Mais c'eſt auſſi l'un des plus grands avantages que nous tirions de nos affli-

ctions, que la connoiſſance de nos vrais & de nos faux amis, & de pouvoir diſtinguer du fidéle & vertueux Stella, l'infâme & l'intereſſé Zabin. Car enfin l'adverſité eſt la pierre de touche de l'amitié, & je trouve admirable le ſecret de ce Favori, qui pria ſon Prince de le diſgracier pendant quelque tems, pour connoître ceux qui n'avoient pour lui que les apparences d'une amitié feinte, & ceux qui l'aimoient véritablement.

TIMAGENE.

J'avouë que l'adverſité nous donne cette connoiſſance; mais cette connoiſſance peut-elle ne nous point irriter?

ARISTIPE.

Elle inſpire au Sage un mépris tranquille de ces faux amis ſans l'irriter contre eux; parce qu'étant perſuadé que la plûpart des hommes ſont les eſclaves de leurs interêts, l'infamie qu'il découvre dans un Zabin, ne le ſurprend point; & content du plaiſir & de l'avantage qu'il trouve dans la découverte de ſa lâcheté, la paix intérieure de ſon ame n'en reçoit pas plus d'atteinte que de la perſécution de ſes ennemis, & il a une indifference égale & pour les uns & pour les autres.

TIMAGENE.

Mais ſi la perſécution de nos ennemis ne produit dans notre cœur que de l'indifférence & du mépris pour eux ſans exciter notre reſſentiment, l'on peut donc impunément & à coup sûr inſulter un homme ſage, puiſque vous ne voulez pas même qu'il ſe ſouvienne des outrages qu'on en a reçûs.

ARISTIPE.

Il ne doit, comme je vous l'ai dit, penſer qu'à ſon propre repos, non pas par conſidération de ſes perſécuteurs qui ne méritent que ſon mépris & ſon oubli, mais par la conſidération de ſa propre félicité qui ne dépend que de ſon triomphe ſur ſes paſſions. Et en effet, à conſidérer la vengeance, non pas par les vûës de la Religion qui nous la défend abſolument, mais par les ſeules vûës mondaines, ne m'avouerez-vous pas qu'il n'y a pas un mouvement de l'ame plus inquiet & plus contraire à ſon repos que celui que lui donne le deſir de la vengeance, ſoit que vous la conſideriez dans ſes projets qui ſont toûjours remplis de tumulte, ou dans ſon exécution pleine de périls, ou dans les ſuites funeſtes qu'elle peut attirer? Le Sage trouve donc bien plus d'avantage à mettre ſous le pied

toutes les injures qu'il a reçûës que l'homme agité de ſes paſſions n'en trouve à chercher ou à effectuer ſa vengeance, quand même elle ſeroit facile, permiſe, & que l'occaſion s'en offrît d'elle-même.

TIMAGENE.

Et penſez-vous que bien des gens pûſſent ſuivre en cela vos inſtructions? On pourroit bien peut-être gagner ſur ſon eſprit de ne point chercher l'occaſion de ſe venger. Mais ſi d'elle-même elle ſe préſentoit, il ſeroit à craindre que le ſouvenir d'un outrage reçû ne ſe réveillât malgré qu'on en eût. Car ſouvent l'occaſion nous détermine contre nos réſolutions, & même contre notre propre volonté.

ARISTIPE.

C'eſt ce qui arriva à Vibius, homme d'une médiocre qualité, qui ayant paſſé trois luſtres ſans chercher l'occaſion de ſe venger d'une inſulte cruelle que le puiſſant Lupus avoit faite à ſon pere, le rencontra malheureuſement au bout de quatorze ans, & ne pouvant à ſa vûe ſe rendre maître du reſſentiment que ce ſouvenir lui inſpira, il tira ſon épée, fondit ſur lui, & la lui paſſant à travers du corps, l'étendit mort à ſes pieds.

TIMAGENE.

Cette action vous confirme ce que je vous diſois ſur ce ſujet.

ARISTIPE.

Cette action étoit d'autant plus criminelle, que le tems devoit avoir étouffé ſon reſſentiment, & adouci l'amertume de ſa douleur. Elle eſt cependant une leçon aux perſonnes puiſſantes pour leur apprendre à moderer leurs violences, & à ne pas croire que les inſultes qu'ils font injuſtement demeurent toûjours impunies. Le ſage ne penſera pas à en tirer vengeance ; mais pour un ſage, combien y en a-t-il qui ne ſont pas maîtres de leurs paſſions & auſquels il ne manque que l'occaſion que trouva Vibius ; cependant il n'eſt rien de ſi commun que de voir ceux qui ont la puiſſance en main abuſer de leur proſperité, en immolant à leurs paſſions tous ceux qui leur déplaiſent, parce qu'ils ſont aſſez aveuglés pour ſe flatter qu'ils le peuvent impunément. Lupus avoit auprès de l'Empereur Aurelian une autorité preſque ſouveraine, il en abuſoit ſouvent dans la préſomption que rien ne pouvoit faire obſtacle à ſon pouvoir : les moindres traits de ſa colere étoient des meſſagers de mort, il ôta injuſtement les biens, l'em-

ploi & l'honneur au pere de Vibius qui n'étoit que Colonel d'une Legion ; & Vibius au bout de quatorze ans le trouva ſous ſa coupe & le tua : c'étoit un crime à Vibius ; mais ſi la voie dont il ſe ſervit fût criminelle, le châtiment étoit juſte.

TIMAGENE.

Le châtiment qu'il reçût n'a pas empêché que depuis ce tems-là les hommes puiſſans n'ayent continué leurs violentes injuſtices contre les foibles ; & tant que le monde durera, ce ſera toûjours la même manœuvre.

ARISTIPE.

Cette pratique eſt preſque auſſi ancienne que le monde, & il faloit bien qu'il y eût de pareils Loups dès le tems d'Eſope ; puiſqu'il nous en a peint le caractere dans une Fable qui s'eſt renduë la plus commune de toutes celles qu'il nous a données, parce qu'il n'y en a point qui puiſſe trouver une ſi fréquente application.

TIMAGENE.

Vous voulez ſans doute parler de la Fable de ce Loup qui dévora le pauvre Agneau ſous le faux prétexte qu'il troubloit ſon eau.

ARISTIPE.

Juſtement, & quoique vous l'ayez vûë habillée de differentes manieres, je veux encore vous la dire comme je l'ai moi-méme tournée pour me divertir. Ecoutez.

## FABLE.

### *Du Loup & de l'Agneau.*

MALHEUR au Païſan dont le champ ou le pré
Fait angle rentrant au quarré
De l'enclos qu'entreprend le Seigneur du Village;
Et malheur encore plus au Tireur en volant,
Dont la petite Terre eſt dans le voiſinage
D'un Seigneur de plus haut parage,
Jaloux de ſon gibier, plus qu'un bouru galant
Ne l'eſt de ſa Maîtreſſe au fort de ſon ombrage,
Telle eſt, & telle fut, & ſera de tout tems,
La Loi de madame Nature,
Que les Petits ſervent aux Grands
Ou de jouet, ou de pâture.
Le gros Brochet dévore un petit Brocheton,
Le Milan gruge la Colombe,
Sous le Lion le Fan ſuccombe,

Et la Perdrix ſous le Faucon.
Contre une injuſte violence
Socrate en vain veut oppoſer
Vertu, mérite, honneur, ſervice, innocence :
Eſt-ce un plus grand que lui qui le veut écraſer ?
Rien ne l'arrache à ſa puiſſance :
Et dans ſon infortune il fait l'experience
Du vieux Conte du Loup que je vais propoſer.

DE Licaon en droite ligne
Deſcendoit autrefois un Loup à ſurtout gris,
Loup ſuperbe & cruel, & Loup boucher inſigne,
Toûjours prêt à croquer quelque pauvre Brebis.
Or, un jour s'étant à la courſe,
Dans les grandes chaleurs, fortement alteré,
Pour étancher ſa ſoif il entra dans un pré
Qu'arroſoit un ruiſſeau ſortant de fraîche ſource.
A peine touchoit-il de ſon ſale muſeau
L'eau qui fumoit ſous ſon haleine,
Qu'un innocent & tendre Agneau
Vint comme lui pour boire à la même fontaine,
Et ſe mit par reſpect tout au bas du ruiſſeau.
Pourquoi troubles-tu mon eau claire,
Dit le Loup, mais d'un œil petillant de courroux ?
Moi, répondit l'Agneau, comment le puis-je faire,

Vous le voyez, Seigneur, je ſuis ſi loin de vous,
Et ſi fort au-deſſous.
Je ſçai, reprit le Loup, que ta mere me trame
En ſecret un fort mauvais tour :
Ma mere, dites-vous ? hélas ! la bonne Dame,
Le bon Pan veuille avoir ſon ame,
Depuis plus de deux mois elle a perdu le jour.
Hier, repartit le Loup, ton pere eut la malice
D'avertir un Berger dont je fus bâtonné ;
Ah ! ne le croyez pas, c'eſt un mauvais office
Qu'on me rend près de vous, & je n'étois pas né
Quand on l'offrit en ſacrifice.
Non, non, c'eſt en vain dit le Loup,
Que tu propoſes cette excuſe ;
Et je ne ſuis pas pour le coup
Une bête qu'ainſi de parole on amuſe,
En cent rencontres j'ai connu
Que pour moi, pour les miens, ta race a toûjours eu
Une haine mortelle.
Toi-même l'autre jour, le Vautour me l'a dit,
Sans reſpect tu m'as peint d'un ſatirique écrit,
Sous les traits d'une bête, & ſuperbe & cruelle.
Ah, Seigneur ! le Vautour eſt un témoin plus faux
Que l'écrivain *Hudoux* & *Gilbin* ſon confrere,
Si jamais j'ai ſçû lire ou tracer caractere,
Je veux qu'on me briſe les os.

Quoi qu'il en ſoit, je veux ici me ſatisfaire,
Dit le Loup, & ta mort eſt dûe à mon repos.
Alors, malgré les cris de la bête innocente,
L'impitoyable Licaon
Sur l'Agneau terraſſé porte une dent ſanglante,
Et repaît du jeune tendron
Son apétit glouton.
Ainſi, foible mortel, qu'attaque l'injuſtice,
Ne va pas te flâtter que pour être innocent
Ton mérite te garantiſſe
De la malice
D'un ennemi fort & puiſſant.

TIMAGENE.

L'on ne peut pas peindre plus naïvement l'injuſtice & la violence que les foibles ſouffrent de la part de ceux qui abuſent de leur puiſſance pour les opprimer, & le pauvre Agneau immolé à la gueule ſanglante du Loup ſous des prétextes ſuppoſés, eſt bien l'image de ce que vous avez ſouffert vous-même.

ARISTIPE.

Ah, mon fils! je ne prétends point que vous faſſiez ſur moi aucune application de toutes les choſes que je puis vous avoir dites; mon plaiſir eſt d'oublier tout ce que j'ai ſouffert pour ne point troubler cette tranquillité que j'eſſaye tous

les jours de me donner dans les méditations du fruit que je puis tirer de mes malheurs. Profitez ſeulement des inſtructions que je vous donne, & ſi la malignité de mon étoile étend juſques ſur vous le poiſon de ſes influences ; préparez de longue main votre cœur à ſe rendre inébranlable à toutes les ſecouſſes de la mauvaiſe fortune, & à trouver dans le ſein de l'adverſité la ſource du repos de l'ame qui eſt le comble de la félicité humaine.

TIMAGENE.

Trouver le repos dans les tempêtes que l'on excite contre nous, le contentement dans l'oppreſſion, & la félicité dans les abîmes de l'adverſité, c'eſt un ſuccès que je n'aurois pas cru poſſible ſi vous ne m'en aviez montré la route par les leçons que vous venez de me donner ; vous ne devez pas douter que je ne m'efforce de les pratiquer dans l'occaſion, & que je ne ſente dès à préſent mon ame fortifiée contre toutes les infortunes dans leſquelles je pourrois tomber.

ARISTIPE.

Tout ce que je vous ai dit n'eſt qu'une ombre foible de ce que vous pourrez apprendre d'une philoſophie plus élevée que la mienne ; & les vertus morales ſur

lesquelles je fonde les instructions que je vous donne, ne peuvent tout au plus que défricher votre esprit, & le préparer à des vertus plus épurées : je ne travaille qu'à vous rendre honnête homme selon le monde, parce que je présuppose, comme il est vrai, qu'il y a une si étroite union entre le caractere de véritable honnête homme & celui de bon Chrétien, que l'on ne peut être l'un sans l'autre.

TIMAGENE.

C'est ce que j'ai toûjours compris par tout ce que vous m'avez dit, & principalement lorsque vous m'avez établi la piété sincere pour le premier fondement de toutes les vertus morales.

ARISTIPE.

Elle l'est sans doute, & sans elle on ne peut jamais prétendre à la qualité d'honnête homme. Pensez-vous que Théomaque, cet impie qui se joüe ouvertement du Ciel, & qui se fait une fausse & exécrable gloire de mépriser & de railler tout ce qu'il y a de plus sacré, puisse jamais atteindre au caractere d'honnête homme ? Non, il ne l'est point, & ne le peut être tant qu'il croupira dans son impiété. Croyez-vous que le vieux Monsieur Larvin qui fait

valoir ſon argent au denier quatre lorſqu'il ne peut le mettre au denier deux ; qui jure pour nier un dépôt, & qui ne penſe qu'à groſſir ſon bien par toutes ſortes d'uſures & de mauvaiſes voies, puiſſe être un bon Chrétien ; quoiqu'on le voye aſſidu à ſa Paroiſſe, ne manquer aucun Office, & y remplir toutes les apparences de ſon devoir ? Non ſans doute, & puiſqu'il n'eſt pas honnête homme avec les hommes, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas un hypocrite avec Dieu.

TIMAGENE.

Je ſuis perſuadé que celui qui eſt ſincere, l'eſt par-tout ; & qu'ainſi celui qui trompe les hommes, trompe Dieu ; & que celui qui refuſe à Dieu le juſte hommage qui lui eſt dû, ne rendra jamais la juſtice aux hommes.

ARISTIPE.

Il faut donc être ſincere, & à l'égard de Dieu & à l'égard des hommes. Mais comment la ſincerité de la vertu d'un homme peut-elle être éprouvée ? Ce n'eſt, mon fils, que par les adverſités dont il eſt frappé. Regardez un vaſe qui fait l'ornement ou d'une cheminée, ou d'un cabinet ; quelque beau qu'il paroiſſe à vos yeux, quelqu'entier qu'il ſe

montre à votre vûe, vous ne pouvez reconnoître s'il eſt ſincere ou fêlé que vous ne le frappiez : & comme c'eſt le coup qu'on lui donne & le ſon qu'il rend à ce coup qui fait connoître ou ſon vice, ou ſon intégrité ; il en eſt de même de l'eſprit de l'homme, quelque belle, quelque vertueuſe apparence qu'il ait dans la proſperité, vous ne pouvez démêler s'il poſſede une véritable vertu, ou s'il n'en a que le maſque ; mais on le connoît par le ſon qu'il rend aux coups de la mauvaiſe fortune, c'eſt-à-dire, qu'on connoît ou la baſſeſſe de ſon ame, ou la force de ſon eſprit & de ſa vertu par la maniere dont il porte ſes adverſités : mais qu'à cette touche l'on trouveroit des vaſes dont la bonne fortune plâtre les fêlures, & qui rendroient un ſon bien caſſé ſi quelque coup de revers les frappoit !

TIMAGENE.

Il ſemble qu'après m'avoir donné toutes les inſtructions néceſſaires pour me conduire dans le monde, vous voudriez par l'idée que vous m'en donnez, m'en inſpirer quelque dégoût. Eſt-ce que l'amertume des perſécutions que vous y avez ſouffertes vous en donne de l'horreur ?

ARISTIPE.

Heureux, mon fils, heureux celui qui n'attend pas que les afflictions lui ouvrent les yeux, & lui faſſent connoître la malignité des hommes. Heureux qui pourroit au milieu de ſes proſperités connoître aſſez le monde pour en prendre du dégoût; mais c'eſt un bonheur qui le plus ſouvent n'eſt réſervé qu'à ceux qui cherchant des roſes ne trouvent que des épines, & qui ſe flattant de l'eſpoir de quelque bien ſolide, ne rencontrent que des ombres qui s'évanoüiſſent, & des boules de ſavon qui ſe crévent dans leurs mains.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, en un mot, qu'il n'y a de bien ſolide que la poſſeſſion de la vertu.

ARISTIPE.

Toute la félicité du monde n'eſt qu'un enchaînement d'inquiétudes perpetuelles; ſes douceurs ne ſont qu'un miel empoiſonné, & ſes fleurs que des pavots funeſtes qui tuent ceux qu'ils endorment. En effet, un homme qui ne fait rien pour acquerir la vertu, & qui paſſe toute ſa vie dans de frivoles intrigues du monde qui n'aboutiſſent à rien de ſolide, ne peut-il pas dire qu'il eſt ſemblable à ces

roues de moulin qui ſont dans une agitation continuelle ſans que leur mouvement les avance jamais d'un pas. La contagion du monde ne nous inſpire que de la froideur pour la vertu : on ne peut puiſer de l'eau claire au milieu de la bouë, on n'y forme point de deſirs qui ne ſoient remplis d'inquiétudes ; l'on n'y poſſede aucun bien que la crainte n'en accompagne la poſſeſſion, & la perte qu'on en fait eſt toûjours accompagnée de douleur. On cherche la fortune avec peine, on l'attend avec impatience, & jamais elle n'arrive qu'elle ne ſoit mêlée d'amertume, ou qu'elle ne reproduiſe de nouveaux deſirs plus inquiets que ceux qui ſont remplis. Mais, mon fils, je pouſſerois cet Entretien au delà des bornes que je veux lui donner, ſi je voulois vous parler à fond de ce dégoût du monde, & du plaiſir ſolide que goûte un eſprit qui peut ſe débarraſſer de toutes ſes chaînes : comme je vous ai encore deſtiné un Entretien qui finira tous les nôtres, il vaut mieux que je le réſerve tout entier à vous expliquer mes penſées ſur ce dégoût, & ſur la félicité d'un homme qui dans la tranquillité d'un port inacceſſible aux tempêtes, trouve le calme qu'il

qu'il ne peut avoir dans les inquiétudes du monde.

TIMAGENE.

Puiſque vous le voulez bien, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à pareille heure pour ce dernier Entretien.

ARISTIPE.

J'eſpere qu'il ne ſera pas le moins utile de tous ; car s'il eſt ſouvent plus avantageux de s'abſtenir de la parole que de s'en ſervir, il y a encore plus d'avantage à s'abſtenir du commerce contagieux du monde, que d'en uſer. Et ſi le tumulte de la vie qu'on y paſſe a ſes attraits par l'eſpoir de la fortune à laquelle on aſpire, la paix que l'on goûte dans une aimable ſolitude a bien d'autres douceurs ; c'eſt ce que je vous expliquerai demain. Adieu, allez à vos affaires, & laiſſez-moi ſeul.

*Fin du vingt-troiſiéme Entretien.*

# L'ECOLE DU MONDE.

## XXIVe. ENTRETIEN.

*Du dégoût du Monde, & des plaisirs de la Retraite.*

### TIMAGENE.

VOULEZ-VOUS bien achever aujourd'hui, mon pere, les instructions que vous avez eu la bonté de me donner, pour me conduire dans la vie du monde, & ne vous détournerai-je point de quelque plus forte occupation?

ARISTIPE.

Vous pouvez entrer, mon fils, & il n'y a point d'occupation que je ne quitte avec plaiſir, pour ſatisfaire à celui que j'ai de vous inſtruire. La ſageſſe du fils eſt la joie, la gloire & la couronne du pere, comme ſon déreglement eſt la plus vive ſource de ſes triſteſſes; & je ne ſerois pas content de vous avoir donné la vie, & de renaître & me perpétuer en vous, ſi je vous voyois écarté des routes de l'honneur & de la vertu.

TIMAGENE.

La route en eſt trop glorieuſe pour ne la pas ſuivre ſous un guide qui prend tant de ſoin à me la montrer; & vous me l'avez renduë ſi facile par vos leçons, que je ſerois plus inexcuſable qu'aucun autre, ſi je ne vous donnois par une conduite agréable la ſatisfaction que vous avez tout lieu d'attendre de moi.

ARISTIPE.

Je vous promis dans le dernier Entretien que j'eus avec vous de couronner cet ouvrage, en vous expliquant tout ce qui peut concerner le dégout du commerce corrompu du monde, & la véritable douceur qui ſe trouve dans la ſolitude d'une retraite tranquille. Car, comme dit Seneque le tragique, l'un des plus

grands malheurs d'un homme, eſt de mourir trop connu de tout le monde, & inconnu à ſoi-même.

*Qui notus nimis omnibus*
*Ignotus moritur ſibi.*

Or, dans la paix d'une retraite, on ne travaille qu'à ſe cacher à la connoiſſance du monde, & à ſe connoître ſoi-même : ainſi c'eſt dans cet état de retraite qu'on goûte les véritables plaiſirs de la paix & de la tranquillité de l'eſprit.

TIMAGENE.

Et n'eſt-ce pas auſſi cette connoiſſance de ſoi-même que l'Oracle de Delphes donna autrefois pour la premiere leçon de la ſageſſe ?

ARISTIPE.

Oüi, & tous les anciens ſages n'ont point héſité de dire que ce mot, *Connois-toi toi-même*, étoit un mot deſcendu du Ciel, & prononcé de la propre bouche de l'Etre éternel. En effet, que ſert à l'homme de poſſéder toutes les ſciences les plus profondes ? Que lui ſert de ſçavoir ſi c'eſt le Soleil & toute cette vaſte machine des fixes qui tournent autour de la terre, ou ſi c'eſt la terre qui enveloppée des étoiles véritablement fixes, tourne autour du Soleil placé immobile

au centre du tourbillon : de pénétrer les cauſes ſecrettes du flux & du reflux de la mer, ſoit qu'il doive s'attribuer aux impreſſions de la Lune, ou au mouvement de la terre, ou à la rarefaction & condenſation des eaux : de quoi peut ſervir de n'ignorer, ni tous les autres ſecrets de la nature, ni les Loix divines & humaines, ni l'art funeſte de la guerre, ni la force & la ſubtilité des méchaniques, ni les principes des maladies, ni l'application des remédes ; en un mot, d'avoir la ſcience univerſelle, ſi lui-même il ne ſe connoît pas, & ſi cette connoiſſance ne le rend pas maître de ſes cupidités ?

TIMAGENE.

Vous m'avez aſſez fait connoître, & je ſuis convaincu qu'il n'y a point d'ignorance qui conduiſe plus aiſément au précipice, que d'ignorer ſa propre foibleſſe, en ſe laiſſant aveugler par ſes paſſions.

ARISTIPE.

Si vous demeurez donc d'accord, comme il eſt vrai, que la plus utile de toutes les connoiſſances eſt celle de ſoi-même, parce qu'on ne peut pas ſe connoître & réflechir ſur ſon propre néant, qu'en même-tems l'on ne s'éleve à la connoiſſance de l'Etre qui n'a aucune de nos

imperfections ; il ne faut plus que vous faire connoître que c'eſt dans le calme ſeul de la retraite qu'on peut acquerir cette parfaite connoiſſance ; que l'eſprit troublé des illuſions du monde, ne s'en peut faire qu'une peinture confuſe, en prenant des ombres pour des réalités ; & qu'enfin l'homme ne commence à être dans la voie de la ſageſſe, que lorſqu'il commence à ſentir véritablement du dégoût pour une vie pleine d'orages. Et pour démêler tout ce que j'ai à vous expliquer ſur ce ſujet, je vous dirai d'abord tout ce qui viendra à ma penſée touchant le dégoût du monde ; & enſuite je vous ferai la peinture des plaiſirs ſolides qu'on ne peut trouver que dans la ſuite des tempêtes.

TIMAGENE.

Je vous écouterai avec toute l'attention que mérite un ſujet de cette importance.

ARISTIPE.

Il faut ſur le dégoût du monde qui nous conduit à la retraite, conſiderer trois choſes ; ce qui peut produire ce dégoût, en quoi ce dégoût conſiſte, & le détachement du monde que ce dégoût produit. Deux choſes ſont la ſource de ce dégoût, la conſideration des vices qui

triomphent dans le monde, & les afflictions que l'on y reçoit. Le dégoût conſiſte en deux choſes, dans l'horreur de ces mêmes vices, & dans l'amour de la vertu : & enfin, le détachement qui eſt le fruit de ce dégoût, ſe peut exécuter, ou par un ſimple détachement d'eſprit, en reſtant toûjours dans le commerce mondain, ou par une retraite actuelle qui nous en détache d'eſprit & de corps.

TIMAGENE.

Je crois qu'on peut dans ces diviſions renfermer tout ce qui concerne cette matiere.

ARISTIPE.

Lorſque vous regardez une araignée qui ſe donne tant de peine à tendre une foible toile, qu'une goute d'eau, un ſouffle, ou le moindre choc peut détruire ; ne vous mocquez-vous pas de ſon attache & de ſon travail, qui n'ont pour but que de prendre un moucheron ? Cependant ſi vous réflechiſſez ſérieuſement ſur ce que fait cet animal, & ſur les peines que l'homme ſe donne pour la fortune mondaine, vous avoüerez qu'il a mille fois plus de ſujet de rire du travail frivole de l'homme, que de celui de l'araignée, puiſque cette inſecte n'a dans le monde que ſa vie animale qu'elle ne peut

peut ſoutenir que par la priſe des moucherons ; ainſi elle fait ce qui lui eſt ordonné par la nature. Mais l'homme outre ſon corps & ſa vie animale pour laquelle la nature demande très-peu de choſe : outre ce corps, dis-je, l'homme a reçu de Dieu une ame deſtinée à une félicité qui eſt beaucoup au-deſſus de tous les biens de la terre. Et au lieu d'appliquer ſon eſprit & ſon travail à acquerir par la vertu ce ſouverain bien qui ne dépend que de lui, il ne penſe qu'à des biens périſſables, & s'amuſe comme l'araignée à tendre ſes filets pour prendre des moucherons, c'eſt-à-dire, pour acquerir une fortune qui n'eſt qu'une ombre & qu'une chimere, & quitte une pierre précieuſe pour un atôme de terre corruptible.

TIMAGENE.

Cependant c'eſt à la pourſuite de ces atômes & de ces moucherons que les hommes conſument toute leur vie ; & c'eſt ce qu'ils regardent comme une récompenſe digne de toutes les peines qu'ils ſe donnent.

ARISTIPE.

Et c'eſt en même tems la ſource de tous leurs égaremens, & de ces vices triomphans qui ſont la premiere ſource

du dégoût du monde. Juvenal nous en donne une agréable idée, lorſqu'il introduit ſon ami Umbricius, prêt à quitter Rome pour ſe retirer dans l'agréable & tranquille ſolitude de Cumes. Il l'interroge quelles peuvent être les cauſes de ſon départ ? Il lui répond, qu'il ne peut pas ſouffrir les vices qu'il voit regner dans cette Capitale du monde. Que ferois-je, dit-il, dans un lieu où le mérite & la vertu ne trouvent point la récompenſe qui leur eſt dûe ? la corruption y augmente tous les jours, & les choſes ſeront demain en pire état qu'elles ne ſont aujourd'hui ; la cabale & l'autorité y triomphent impunément de l'innocence, on n'y écoute point la voix du foible opprimé, & les ſervices les plus effectifs n'y ſont payés que d'ingratitude. Il faut y laiſſer vivre Arturius enrichi par ſes uſures, & Catulus engraiſſé du ſang du peuple. Il faut y laiſſer Phrixus, qui ſuivant qu'on le paye, donne à ſes procès le tour qu'il veut pour abſoudre les criminels, ou pour faire injuſtement périr les innocens. Qu'on y adore ces ames lâches, qui s'abandonnent à toute ſorte de baſſeſſes, pourvû qu'ils en retirent du profit. Puis-je demeurer, ajoûte-t-il, dans une Ville

dont les ruës ſont embarraſſées des équipages & de la ſuite de ces gens amenés d'Égypte avec les pruneaux, & qui ayant encore aux oreilles les marques de leur eſclavage, ſont montés par des routes infames de la livrée à une opulence prodigieuſe ? Que ferois-je ici ? Je ne ſçai point mentir, je n'ai pas la complaiſance d'applaudir aux livres impertinens dont Mutius aſſaſſine le public ; je ne vais point chercher les ſecrets impénétrables de l'avenir dans le ventre d'une grenoüille, pour promettre à l'impatient Caſſius la mort d'un pere qui lui refuſe de quoi fournir à ſes débauches ; ni à Servilie celle d'un mari, qui fait obſtacle au deſir qu'elle a d'épouſer le Bel-affranchi dont elle eſt infatuée. Je n'ai nulle envie de pratiquer l'art funeſte, qui par un triple parricide, a conduit Canidie au ſupplice, & procurer à Macer les opulentes ſucceſſions de deux pupilles. Je ne ſuis point capable de prêter à Rufus mon miniſtere pour porter à Cornificie ſes tablettes amoureuſes, ni d'être complice de Furius, dans les vols qu'il exerce impunément ; ainſi comme membre inutile d'une ſociété ſi corrompuë, je me retire dégoûté des vices que je vois triompher.

TIMAGENE.

Cette peinture de Rome que Juvenal fait faire à Umbricius, & qu'il pouſſe bien plus loin que vous ne la marquez, eſt ce me ſemble une image aſſez naïve de cette corruption du monde, dont la réflexion inſpire le dégoût. Et en effet, un homme qui a l'eſprit droit & bien tourné, ne peut ſans indignation jetter les yeux ſur une corruption ſi odieuſe, & ſi l'on prend du dégout pour une viande qui choque notre langue, ou par ſon amertume, ou par d'autres qualités qui lui déplaiſent : un eſprit dont tous les ſentimens tendent à la vertu, eſt choqué du vice qu'il découvre & qui lui déplaît, & ne peut s'empécher d'en prendre du dégoût.

ARISTIPE.

Vous voyez donc que les vices du ſiécle ſont, dans une ame vertueuſe, la premiere ſource de ce dégoût. Car enfin, qui eſt l'homme d'une probité ſévére qui puiſſe voir le Commiſſaire Bartolin prépoſé pour purger ſon quartier de toutes les cloaques impures dont il fourmille, en être le protecteur, & en tirer un tribut reglé ? Qui ne frémit pas en voyant le Notaire Monſieur Grifin, dépoſitaire de la foi publique, & des deniers de ſes

amis, joüer ces deniers déposés, en perdre trois mille pistoles en une seule nuit, & par ces vols réïtérés, se réduire dans un état à ne pouvoir plus se sauver que par la banqueroute ? Qui peut voir sans indignation la vieille Fabulle acheter de jeunes hommes comme l'on achete des souliers neufs que l'on change dès qu'ils sont usés ? Et Mommie, qui sous prétexte d'assembler chez elle des joüeurs, y tient une Académie publique de débauche, dont elle se rend la principale ministre ? Enfin, l'envie, la médisance, la haine, le mensonge, la fraude, la fourbe, la perfidie, ne fournissent-ils pas des sujets continuels de s'indigner contre les vices des hommes ?

TIMAGENE.

Vous ne cesseriez point si vous vouliez entrer dans le détail singulier de tous les vices dont le monde est infecté ; mais il suffit qu'un honnête homme ne puisse les voir sans dégoût, & j'en conviens.

ARISTIPE.

Heureux donc celui qui dans un état de prosperité peut prendre ce dégoût par la seule connoissance des périls que l'on court dans un commerce si vicieux, & qui n'attend pas les afflictions pour le

reſſentir. Cependant l'on eſt encore heureux lorſqu'il eſt le fruit de ces afflictions qui en ſont, comme je vous l'ai dit, la ſeconde ſource.

TIMAGENE.

Et comment les afflictions nous conduiſent-elles à ce dégoût ?

ARISTIPE.

Tout homme qui a de la Religion, doit être convaincu que les traverſes que le Maître Souverain du monde nous y fait ſentir, que les agitations continuelles que nous y ſouffrons, ne ſont que des coups de Providence pour nous en inſinuer le dégoût. Ne voyez-vous pas qu'une nourrice qui veut ſevrer ſon enfant trop attaché à la mammelle, en frotte le bout avec quelque choſe d'amer, afin que par ce dégoût il quitte le lait & s'attache à une nourriture plus ſolide. La joüiſſance des biens du monde eſt le lait doux qui ne ſert de pâture qu'aux enfans, c'eſt-à-dire, aux eſprits foibles. Mais l'exercice de la vertu qu'on tire des leçons de la véritable Philoſophie, eſt la pâture des eſprits fortifiés, c'eſt celle qu'il faut chercher en quittant le lait de l'enfance ; & c'eſt pour nous empêcher de nous attacher davantage à ce lait, & pour nous obliger à tourner

tous nos desirs du côté de la nourriture solide, que la Providence se sert de l'amertume des afflictions.

TIMAGENE.

Cette comparaison est très-juste, & me fait sensiblement comprendre quelle est la sagesse de la Providence, lorsqu'elle nous afflige, & le fruit que nous en devons tirer, qui est de nous réjoüir de ces traverses, afin que les ombres qui nous plaisoient s'évanoüissent de devant nos yeux, & que cette pointe amere qui nous pique nous en dégoûte.

ARISTIPE.

Les revers de la fortune, les traverses, les chagrins, en un mot, tout ce qui est affligeant nous dégoûte encore du monde, par l'inconstance qui est propre & naturelle à l'homme, lorsqu'il s'attache à un objet qui ne le peut remplir; de sorte que l'esprit après avoir essayé les faux biens, & n'y ayant pas trouvé la satisfaction qu'en attendoient ses cupiditès, s'en dégoûte & se tourne à un autre objet dans la possession duquel il trouve plus de solidité, & qui fixe enfin son inconstance, parce qu'il est le seul qui peut le remplir.

TIMAGENE.

Vous me dites que l'inconstance de

l'homme excitée par les traverſes qu'il ſouffre, cauſe ſon dégoût ; mais il me ſemble que c'eſt bien plûtôt le dégoût qui cauſe cette inconſtance.

ARISTIPE.

Elles ſe produiſent réciproquement, & ſi le dégoût de ce que nous avons aimé nous rend inconſtant, ſouvent notre propre inconſtance naturelle fait notre dégoût. Or, on n'éprouve cette inconſtance que dans l'amour des choſes périſſables ; elle fait même une partie du faux plaiſir de l'homme mondain, parce qu'il n'eſt pas poſſible de trouver aucune choſe dans le monde, dont la poſſeſſion ſoit capable de fixer la cupidité, puiſque l'homme n'a pas plûtôt accompli un deſir qu'il en forme un nouveau. Araſius réduit dans ſon enfance par l'oppreſſion d'une puiſſance ſuperieure à un état indigne de ſa naiſſance, & dépoüillé de ſes titres & de ſes biens, ne ſouhaitoit d'abord que de ſe rétablir dans leur poſſeſſion légitime, & dans une autorité bornée, la conjoncture des affaires lui donna cette ſatisfaction. Mais à peine eut-il fait ce pas, que ſon ambitieuſe cupidité lui fit deſirer de détruire tout ce qui le tenoit dans la contrainte : il en vint à bout, & ne fut point ſatis-

fait qu'il n'eût passé le Rubicon pour aller dépouiller Bacchus de son patrimoine : il l'a exécuté, mais ses desirs sont-ils remplis ? Consultez son cœur, vous trouverez que non, parce que sur la terre rien n'est capable de remplir celui de l'homme. C'est donc dans la malignité des biens de la terre qu'est la source de l'inconstance de l'homme, & c'est en même-tems son inconstance qui lui donne le dégoût de ces biens passagers.

TIMAGENE.

Ainsi vous prétendez que l'adversité par les amertumes qu'elle nous fait trouver dans ces biens passagers, produit notre dégoût en nous rendant inconstans.

ARISTIPE.

Rien ne nous fait mieux comprendre que le dégoût du monde est le fruit des adversités, que de voir avec quel aveuglement la prosperité attache l'esprit de l'homme à ces choses de la terre à qui l'on donne le nom de biens. Il faut des cœurs de héros pour quitter la fortune tandis qu'elle rit, au lieu qu'il semble qu'on ne suive que le cours de la nature lorsqu'on attend ses disgraces pour prendre du dégoût pour les fausses faveurs dont elle nous avoit amusés. Mais puis-

que vous connoiſſez les deux principes de ce dégoût du monde, ſçavoir la connoiſſance des vices dont il eſt corrompu, & les afflictions qui nous rappellent à la connoiſſance de nous-mêmes, il faut à préſent vous expliquer en quoi conſiſte eſſentiellement ce dégoût.

TIMAGENE.

Vous m'avez dit qu'il conſiſtoit en deux choſes, dans l'horreur du vice, & dans l'amour de la vertu.

ARISTIPE.

Ce ſont deux choſes inſéparables : car comme le vice & la vertu ſont diamétralement oppoſés, l'on ne peut concevoir de l'amour pour l'un, que l'on n'ait en même-tems de l'horreur pour l'autre, & le dégoût du monde les emporte néceſſairement toutes deux. En effet, ſi ce dégoût vient de la connoiſſance des vices qui ſont ſa corruption, cette connoiſſance ne peut inſpirer ce dégoût que par l'horreur qu'elle en fait concevoir : & cette horreur ne peut être produite dans le cœur de l'homme que par l'attrait de la vertu dont il eſt touché. Cela eſt ſi vrai, que plus un homme attaché au monde, y prend de goût, plus il a de pareſſe & de froideur pour la vertu ; & il eſt de ceux que le Sage dépeint avec

leurs mains enfermées dans leur sein, & qui meurent dans l'avortement de tous leurs desirs, parce qu'ils n'ont pas pour la vertu cette ardeur efficace qui est toûjours suivie du succès.

TIMAGENE.

Il est constant qu'on ne peut aimer tout à la fois deux objets opposés; la justice & l'iniquité, la gloire & l'infamie, le vice & la vertu. J'avouë aussi qu'on ne peut aimer une chose sans desirer sa possession, ni avoir ce desir sans chercher les moyens de le remplir.

ARISTIPE.

Et de-là vous pouvez tirer une conséquence que l'amour de la vertu étant l'essence du dégoût du monde, il faut que ce dégoût faſſe naître nécessairement le désir de s'avancer dans la vertu, & chercher les moyens de l'acquerir; & par conséquent qu'il inspire cette ardeur qui est opposée à cette paresse vicieuse dont le venin froid nous assoupit, & nous fait oublier tout ce qui peut nous conduire à la vertu.

TIMAGENE.

C'est donc par cette raison que vous m'avez dit que le dégoût des biens périssables du monde étoit le premier pas pour aller à la vertu.

ARISTIPE.

Cela eſt ſi vrai, que ſi vous voulez connoître ſi vous entrez dans le dégoût du monde, il ne faut qu'examiner ſi la corruption de ſes vices vous fait horreur. Car à meſure que cet horreur croît, l'amour de la vertu s'augmente indubitablement dans votre cœur ; mais ne confondez pas le vice avec l'homme, qui a le malheur d'en être corrompu, & qui peut s'en corriger. Car ce ſeroit tomber dans une miſantropie contraire à cet amour mutuel que la Loi preſcrit aux hommes, & qui eſt le véritable nœud de la ſocieté civile : il faut haïr le vice dans l'homme qui a la foibleſſe d'y tomber, mais il faut deſirer à cet homme le plus grand des biens, qui eſt ſa correction & ſon retour à la vertu.

TIMAGENE.

Vous voulez donc que l'on ſépare l'homme de ſon vice, & que l'on ait differens ſentimens pour lui & pour ſes foibleſſes.

ARISTIPE.

Il faut imiter l'Etre éternel qui haït le péché, ſans refuſer la lumiere au pécheur. Quand Lubin met la juſtice à l'encan, & la délivre au plus offrant, & que l'avidité du ſac le rend l'eſclave des paſſions de

Cimon, je haïs l'iniquité de Lubin, mais je voudrois que Lubin ceſſât d'être inique. Quand Cimon plein de ſoi-même, & gros du mérite qu'il s'imagine avoir, ſe rend ridicule & inſuportable à force d'orgueïl, il faut haïr ſes airs ſuperbes, mais il faut deſirer qu'il s'en corrige. Quand l'hypocrite Roboam ennemi de tout le genre humain, cache la malignité de ſes intentions ſous le miel d'une parole perfide, & ſous le voile de ſes profondes & traîtreſſes revérences, il faut avoir horreur de ſa malice & de ſes perfidies, & lui ſouhaiter la probité & la ſincérité qu'il n'a jamais euë. Quand Catus abîme par des uſures effroyables une jeuneſſe corrompuë de débauches, & précipitée dans le jeu & dans les plaiſirs, il faut avoir en abomination cette uſure, & faire des vœux pour la correction de l'uſurier. Quand Aubin le jeune Senateur à longs cheveux blonds, au lieu d'étudier quelle difference il y a entre une véritable preuve & une fauſſe & trompeuſe préſomption, conſume ſon tems en rendez-vous dans un lieu infâme avec une Comedienne proſtituée; il faut avoir horreur de ſon déreglement, & ſouhaiter que l'âge lui apporte de la maturité.

TIMAGENE.

Cependant il ſemble que dans le monde on attache plus ſa haine à l'homme qu'au vice. L'on ne haït pas l'avarice de Piſon, & la brutalité de Lupus, mais l'on haït Piſon avare & Lupus brutal, & quand ils ceſſeroient d'être ce qu'ils ſont, on les haïroit encore.

ARISTIPE.

Ce que vous dites eſt vrai, mais c'eſt la corruption du monde qui renverſe la Loi, pour faire ſuivre à l'homme la pente de ſes paſſions. Or comme je deſire que vous vous tiriez de cette corruption, je veux que vous ne haïſſiez que le vice même, ſans étouffer cet amour du prochain que la Loi vous preſcrit. Bridius fait de méchans Vers, il faut envelopper du poivre avec ſes Odes, & ne point haïr le mauvais Poëte. La femme de Pius tire du comptoir de ſon mari des poignées de piſtoles pour entretenir ce méchant Poëte qu'elle aime à la fureur, tandis que le mari idiot en fait l'intendant de ſes affaires : Il faut avoir en horreur le commerce de l'un & la lâcheté de l'autre, ſans concevoir aucune haine pour leurs perſonnes.

TIMAGENE.

Mais ſi cela eſt, on ne mettra donc

point quant à l'amour, de difference entre le vicieux & le vertueux.

ARISTIPE.

Vous vous trompez, mon Fils, car comme dans le vertueux on aimera tout à la fois & l'homme & la vertu, & que dans le vicieux l'amour qui eſt dû à l'homme eſt balancé par la haine qu'on doit avoir pour ſon vice, vous y trouverez une grande difference, puiſque vers l'un votre inclination y portera ſans obſtacle votre cœur tout entier, & qu'il faut que la force de la Loi combatte pour l'autre, pour empêcher que vous ne confondiez le vicieux avec le vice dont vous devez avoir horreur. En effet, quoique pour obéïr à la Loi divine & naturelle, je ne haïſſe & ne ſouhaite mal à aucun homme; ſi on mettoit d'un côté le ſage Ballius rempli de bonté & de juſtice; l'équitable & vertueux Telamon qui ne ſuit dans ſes jugemens que ſes grandes lumieres, & les regles d'une probité à toute épreuve; le généreux Ramnés, qui avec tant de jugement & de droiture, ſçait diſcerner l'homme de mérite du ſcélerat, ou le pieux Nini qui aſſis ſur le Tribunal, ſe regarde toûjours comme le Miniſtre du Juge éternel; & que de l'autre côté l'on mit un grouppe de ces eſprits

foibles, qui ſe laiſſant ſéduire ou par la cabale ou par leurs paſſions, ne jugent que ſur la prévention, & ont une ame inſenſible au mérite & à la vertu: penſez-vous que mon inclination fût égale pour les uns & pour les autres? non ſans doute, tout mon cœur tournera du côté de Ballius, de Telamon, de Ramnés & de Nini; j'aimerai & je révererai en eux & l'homme & la vertu: mais l'horreur que j'aurai de l'iniquité & de la foibleſſe des autres, ne me laiſſera à leur égard, qu'autant d'amour pour l'homme que la Loi m'en preſcrit.

TIMAGENE.

Mais ſans que nous regardions les autres hommes comme vicieux ou comme vertueux, en quoi faites-vous conſiſter l'horreur du vice & l'amour de la vertu?

ARISTIPE.

Je les réduis à un deſir perpetuel d'arracher de notre cœur juſqu'à la moindre petite racine du vice, & de travailler continuellement à y ſubſtituer toutes les vertus; je dis toutes, parce qu'un ſeul vice ſuffit dans un homme pour y étouffer toutes les autres vertus qu'il pourroit poſſeder, & qu'il y a une telle liaiſon entr'elles, que l'on ne peut pas véritablement

blement en posſeder une que l'on ne les posſede toutes.

TIMAGENE.

C'eſt ce que nous apprend cet axiome de Philoſophie, que le bon naît de l'integrité de toutes les parties, & que le mal procede de quelque défaut que ce puiſſe être.

ARISTIPE.

Or l'exécution de ce deſir demande un travail aſſidu ; car ſi peu que l'on interrompe la culture de la terre, les ronces & les épines y repouſſent, & qui n'avance pas tous les jours dans le chemin de la vertu, recule: comme celui qui dans un batteau leger veut remonter contre le cours de la riviere, ſe trouve emporté à bas par l'impétuoſité de l'eau s'il ceſſe de ramer. Mais qu'il eſt difficile de réuſſir dans ce travail en reſtant dans un commerce contagieux, & qui de quelque côté que l'on ſe tourne, eſt rempli d'écuëils capables de ſurprendre la confiance de ceux qui s'y hazardent, & de leur faire faire un naufrage dangereux : Et c'eſt ce qui doit nous porter à ce détachement du monde que je vous ai marqué comme l'heureux fruit de ce dégoût.

TIMAGENE.

Vous voilà donc arrivé à ce que vous aviez promis de me dire touchant la retraite, dans le calme de laquelle vous prétendez que l'on peut trouver un port assuré contre les tempêtes du monde, & goûter une pure félicité.

ARISTIPE.

Je vous ai montré quelles sont les deux sources du dégoût du monde, & comme l'horreur du vice & l'amour de la vertu en sont l'essence ; il faut maintenant vous faire comprendre que rien n'est plus propre non-seulement à l'acquisition, mais à la pratique de la vertu, que de s'arracher au commerce du monde : car pourquoi se plaire à demeurer au milieu des périls lorsque tant de portes sont ouvertes pour s'en retirer ? Pourquoi s'amuser à combattre les vents, les orages & les écueils sur un reste de Vaisseau brisé, ou même sur un Vaisseau entier lorsqu'on est à la vûë du port, où il est facile & d'entrer & de jetter l'ancre pour s'assurer contre toute sorte de périls ?

TIMAGENE.

Mais pensez-vous que l'acquisition & la pratique de la vertu soient incompatibles avec le commerce du monde ?

N'eſt-ce pas au contraire dans le monde que l'on voit avec plus d'éclat triompher les plus grandes vertus ; & ſi les foibles Vaiſſeaux donnent contre les écuëils & s'y briſent, ceux qui ſont conduits par les grands & ſages Pilotes, ne fourniſſent-ils pas leurs cours ſans y choquer.

ARISTIPE.

Dieu me garde de croire que la vertu ſoit incompatible avec le commerce des hommes, des hommes même les plus corrompus : mais ſi ſon exercice n'y eſt pas impoſſible, il faut du moins avoüer qu'il y eſt très-difficile ; & comme il eſt toujours plus sûr de ne point périr en fuyant le péril, que de s'attendre à ne pas ſuccomber au milieu du danger ; il vaut mieux ſe priver d'un commerce corrompu, que de s'expoſer à ſa contagion : car enfin le monde a tant de faux ſentiers qui coupent la voye de la vertu ; le labyrinthe en eſt ſi obſcur & ſi embroüillé, qu'il eſt aiſé de manquer le vrai chemin au milieu d'une infinité de fauſſes routes. Mais avant que d'entrer dans les réflexions des plaiſirs qu'on trouve dans la tranquillité de la retraite ; & pour vous faire connoître en même tems que je n'eſtime pas moins les grandes vertus qui triomphent au milieu des écuëils du

monde que celles qui ſe dérobent à ſes tourmentes ; je veux vous faire le portrait de deux freres qui ont été deux Princes également illuſtres, l'un par les vertus qui dans le monde l'éleverent au plus haut comble des grandeurs, & l'autre par celles qui lui acquirent dans une heureuſe & tranquille retraite un nom auſſi glorieux & peut-être une félicité plus ſolide.

TIMAGENE.

Et qui ſont, je vous ſupplie, ces deux grands Princes dont l'idée ne revient pas à mon eſprit ?

ARISTIPE.

Vous ſçavez que Charles-Martel, illuſtre par tant de victoires ſur les Sarafins, & à qui la foible jeuneſſe des Rois ſes maîtres donna en France une autorité preſque ſouveraine, eût deux fils également vertueux qui lui ſuccederent conjointement dans l'adminiſtration abſoluë du Royaume ſous l'enfance de Childeric, qui de tout le ſang de Merouée étoit ſeul preſque au berceau.

TIMAGENE.

Oüi, je ſçai que ces deux fils furent le Grand & pieux Carloman, & le fameux Pepin pere du Grand Charlemage.

ARISTIPE.

Il n'y eût jamais une ſi parfaite ni ſi ſage union qu'on la vit entre ces deux freres pour l'adminiſtration du Royaume; & comme ils poſſedoient toutes les vertus dans le plus haut degré, ce fut en-vain que les grands s'efforcerent de ſémer entr'eux de la diviſion : leur gouvernement fut tel que la France le pouvoit attendre de deux Princes ſi accomplis : mais enfin ils arriverent tous deux au comble de la gloire par deux routes bien differentes; puiſque Carloman au milieu des grandeurs humaines, aimé & reveré de tous les François, ſembla ne joüir de cette pleine proſpérité que pour en reconnoître le néant, élever ſon eſprit au-deſſus de la terre; & pour exercer une vertu plus pure & plus dégagée de la matiere, il quitta tout à coup toutes ces grandeurs, quelques ſollicitations que lui fit ſon frere pour le retenir dans le monde, & foulant aux pieds ſa pourpre, il fit une glorieuſe retraite dans la ſolitude, & trouva dans ſon repos, & dans l'exercice libre de ſes grandes vertus, une félicité incomparablement plus parfaite qu'il ne l'avoit éprouvée dans le comble de ſa fortune.

TIMAGENE.

Il eſt vrai que cet exemple eſt incomparable ; car la plûpart des Princes qu'on a vû deſcendre de leur grandeur pour chercher dans le calme de la ſolitude la félicité qu'ils ne pouvoient ſe donner dans le monde, y ont été pouſſés ou par des malheurs publics, ou par des chagrins ſecrets ; ou par la perſécution de leurs ennemis, ou par caprice, ou enfin s'en ſont enſuite repentis par l'inconſtance de la nature humaine, & parce qu'aparemment le motif qui les y pouſſoit n'étoit pas aſſez épuré.

ARISTIPE.

Son frere Pepin qui n'avoit pas de moindres vertus, s'en ſervit comme de dégrés pour monter au comble des grandeurs de la terre ; & comme par la retraite de Carloman il ſe trouva poſſeder ſeul la ſouveraine adminiſtration du Royaume ſous un Prince que ſa jeuneſſe rendoit incapable de gouverner, & que par quantité de minorités conſécutives, les choſes ſe trouvoient réduites à ne pouvoir ſe paſſer d'un Monarque qui pût gouverner par ſoi-même ; il fut par un concours unanime de tous les Corps de l'Etat élevé ſur le bouclier & revêtu de la puiſſance Royale, qu'il exerça glo-

rieuſement, regnant en ſage, bon & vertueux Monarque, grand homme de guerre, ſage politique, pieux, libéral, bienfaiſant; & la mort de Childeric étant arrivée peu de tems aprés, elle acheva de rendre ſa proclamation légitime & affermit ſa puiſſance pour faire paſſer ſon Sceptre à ſon fils Charlemagne, qui ſe rendit le plus valeureux conquerant & le plus puiſſant Roi de la terre.

TIMAGENE.

Et lequel de ces deux freres vous paroît avoir été plus content de ſa deſtinée, ou Pepin de ſe voir par ſon mérite élevé ſur le Trône & revêtu de la pourpre Royale par le conſentement unanime des Etats, ou Carloman d'avoir au milieu de ſa proſpérité quitté la ſouveraine adminiſtration du Royaume, pour envelopper toute ſa grandeur de l'habit d'un Benedictin?

ARISTIPE.

Si vous conſultez le monde, il n'aura pas de peine à décider en faveur de Pepin; mais pour moi bien loin d'entreprendre de le déterminer, je voudrois le demander à l'un & à l'autre ſi la demande en étoit poſſible: car comme la félicité dépend uniquement de la tranquillité de l'ame, on ne pourroit ſçavoir que

d'eux-mêmes juſqu'à quel point ils ſa goûtoient ; cependant autant que j'en puis juger par les principes de ma philoſophie, le calme de Carloman me paroît l'emporter ſur celui de Pepin, du moins pendant l'année que vécut Childeric, dont la vie rendoit ſa puiſſance & plus douteuſe & moins légitime. Or cette tranquillité dans la retraite dépend de la volonté déterminée avec laquelle on ſe retire, des vûës que l'on a dans ſa retraite, & de la conſtance avec laquelle on en exécute la réſolution : c'eſt ce qui a fait que quantité d'autres Princes qui n'ont pas eu pour la retraite ni le méme eſprit, ni les mêmes vûës, ni la méme conſtance que Carloman, n'y ont pas trouvé le repos qu'ils cherchoient ; & qu'au contraire le repentir ſe gliſſant dans leur cœur, ils y étoient tourmentés & du déſir de recouvrer les faux biens qu'ils avoient quittés, & du poids de leur état préſent qui leur déplaiſoit.

TIMAGENE.

N'ai-je pas oüi dire que c'eſt ce qui arriva à Charles-Quint, qui d'une Cour qui fourmilloit d'adorateurs, & du tumulte prodigieux dont ſa vie étoit agitée, ſe trouvant tout-à-coup dans le ſilence & la ſolitude, trouva ce changement

ment si affreux qu'il ne se fût pas plutôt dépoüillé de ses grandeurs qu'il en regretta la perte ?

ARISTIPE.

Sans approfondir le cœur de ce grand Monarque, ni quels furent les motifs qui lui firent prendre une si surprenante résolution, prenons l'exemple de deux Empereurs Payens, qui par un caprice dont le motif est difficile à comprendre, & après avoir été les plus impies & les plus cruels persécuteurs de la Religion, s'aviserent tous deux de concert d'abandonner l'Empire, & de se retirer avec un revenu modeste chacun dans une maison de campagne, dans la résolution d'y vivre tranquillement, en cultivant la terre & les arbres tout le reste de leurs jours.

TIMAGENE.

C'est sans doute des Empereurs Maximien & Diocletien dont vous voulez parler.

ARISTIPE.

C'est de ces deux Tyrans sanguinaires, & comme il étoit impossible que ce fut par un principe de vertu qu'ils eussent médité cette retraite, bien loin d'y trouver le calme & la tranquillité d'où naît la félicité de l'esprit, un si violent

repentir s'empara de leur cœur, qu'il les porta jusqu'à former de secrétes conspirations pour remonter sur le Trône, & faire périr ceux entre les mains desquels ils avoient remis l'empire. Ils ne quitterent pas leur puissance pour chercher la retraite dans le même sentiment que fit le Philosophe Anaxagore, qui né avec de grandes richesses, & voyant que leur embarras, en l'engageant dans le commerce du monde, l'empéchoit de donner l'essor à son esprit, & de s'attacher à l'étude & à la pratique des vertus morales, distribua tous ses biens aux pauvres d'Athenes, afin de méditer avec plus de liberté dans une maison de campagne qu'il se réserva seule pour sa retraite: & comme ses amis blâmoient cette action comme une folie, il ne fit autre chose que lever un doigt vers le Ciel, en leur montrant l'objet de son application, & le sujet de sa retraite.

TIMAGENE.

Cette vertu d'Anaxagore étoit digne d'un homme éclairé de toutes les lumieres les plus épurées: Et je ne m'étonne pas que ses amis moins éclairés le traitassent de fou, puisque la même chose arriva à ce qu'on dit à Démocrite.

ARISTIPE.

Il eſt vrai que ce grand & ſublime génie après avoir employé les richeſſes immenſes qu'il avoit euës de ſon pere à ſoulager ſes malheureux Citoyens, & à faire des expériences pour y chercher tous les ſecrets de la nature, ſe retira dans une ſolitude pour y contempler l'Auteur de l'Univers dans ſes ouvrages admirables, & rire des foibleſſes & des extravagances des hommes; ſes Compatriotes les Abderitains, gens à cervelle de brebis, comme les nomme Juvenal, ſe mirent dans la tête que ce Philoſophe étoit fou, & dans cette plaiſante penſée firent venir le Medecin Hypocrate pour le guérir. Mais ce grand homme ne l'eût pas plutôt entretenu, que ſe mocquant des Abderitains, il les traita eux-mêmes de fous, leur offrit ſes remedes pour purger leur cerveau, & rendit un témoignage autentique de la ſageſſe de Démocrite.

TIMAGENE.

C'eſt ainſi que les fous accuſent ſouvent de folie les plus ſages, parce que chacun meſure le bien & le mal ſuivant ſon propre genie, & à la portée de ſon eſprit. Et c'eſt par cette raiſon que notre Satirique dit, qu'il n'eſt point de fou qui ne trouve dans ſa tête des raiſons plauſi-

bles pour envoyer ſon voiſin aux petites maiſons.

ARISTIPE.

Quoi qu'il en ſoit, les plus ſages Philoſophes de l'antiquité ont regardé la retraite comme le port de leur félicité. Ce ne fut point au milieu du tumulte d'une Ville corrompuë qu'Epicure profeſſoit ſa Philoſophie, & s'épuroit tous les jours par l'exercice d'une vertu conſommée; mais ce fut aux bords de ſes fontaines & dans la retraite paiſible de ſes jardins, qui fourniſſoient à lui & à ſes diſciples tous leurs mets & toute leur boiſſon.

TIMAGENE.

J'admire comme ce Philoſophe qui fut ſans doute l'homme le plus ſobre de ſon tems, a paſſé dans la ſuite des ſiécles pour le Colonel d'un Regiment de porcs.

ARISTIPE.

C'eſt l'effet de l'injuſtice des hommes, qui ſur le faux rapport d'autrui, & ſur de malignes préventions condamnent la vertu. Mais ſans entrer dans cette inutile queſtion, j'ajouterai pour la loüange de la retraite, que le grand Orateur Romain le fameux Ciceron, après avoir paſſé une vie tumultueuſe dans le Bareau, & mon-

té par tous les emplois au plus haut degré où pût atteindre un Citoyen Romain, ne trouva rien de plus doux que d'aller philoſopher dans la retraite de ſes jardins de Tuſculum, & y refléchir ſur les plaiſirs que le ſage peut goûter en s'arrachant à l'embarras des affaires, & ſe donnant tout entier à ſoi-méme. Et en effet, tout ce que nous avons de plus ſages & de plus utiles écrits de ce grand homme ſont les fruits de cette retraite: Et ſoit qu'un pur dégoût du monde par la connoiſſance de ſa corruption, ou que les traverſes dont il étoit affligé dans le déſaſtre commun de ſa Patrie l'euſſent porté à ce changement, il avouë lui-méme qu'au milieu des grandeurs il n'avoit jamais goûté les douceurs qu'il trouvoit dans la tranquillité de cette retraite.

TIMAGENE.

Il eſt conſtant que ſes ouvrages qu'on peut appeller les enfantemens de Tuſculum, ſont d'une érudition, d'une ſublimité, & d'un goût de vertu qu'on ne trouve point dans tout ce qu'il a fait pendant qu'il étoit dans le tumulte de Rome.

ARISTIPE.

Ces exemples des ſages Payens, auſquels je pourrois en ajoûter un nombre innombrable, doivent nous toucher

d'autant plus, que n'ayant pas été portés par des attraits supérieurs, ou par des connoissances de la véritable félicité à ces heureuses retraites, ce qu'ils ont fait par le pur mouvement de l'esprit & de la raison, doit faire une plus forte impression sur nous. Mais laissons-les pour écouter les soûpirs que faisoit pour la retraite un Roi, qui n'étoit pas moins pénetré des sentimens qu'inspire une sincere pieté, qu'éclairé des lumieres naturelles d'un esprit incomparable. Je crois que c'est assez vous marquer que je veux parler de David, lorsqu'il s'écrie : *Qui est-ce qui me donnera les ailes d'une Colombe, afin que je puisse m'envoler dans les déserts, loin du tumulte du monde, & des persécutions que j'y souffre ?*

TIMAGENE.

Ce n'étoit donc pas seulement dans la vûë des vices qui corrompoient le siécle, & dont il appréhendoit la contagion qu'il formoit ce désir, mais dans le tems de ses plus ameres afflictions.

ARISTIPE.

Vous pouvez en juger vous-même par ce qui précede ce souhait, & voici comme j'ai une fois tourné ce qu'il dit.

*Ma peine sans cesse redouble*
*Accablé de tourmens je m'attriste & gémis,*

*On cherche à m'opprimer, & mon eſprit ſe trouble*
*A la voix de mes ennemis.*

*Dans leur téméraire malice*
*De crimes ſuppoſés ils ont ſçû me charger,*
*Leur aveugle courroux dans ſa lâche injuſtice*
*Ne travaille qu'à m'affliger.*

*Percé d'une profonde atteinte*
*Je ſens d'un trouble affreux les funeſtes terreurs,*
*Et tout ce que la mort peut inſpirer de crainte,*
*Mon ame en ſouffre les horreurs.*

*Je frémis, mes membres friſſonnent*
*De l'état malheureux où je me vois réduit,*
*Et les voiles épais dont mes yeux s'environnent,*
*Me couvrent d'une ſombre nuit.*

Voilà l'état dans lequel ce Roi pieux & affligé ſe dépeint; & dans les réflexions qu'il fait ſur les injuſtices de ceux qui le perſécutent, il ajoûte:

*Que n'ai-je comme je ſouhaite*
*L'aile d'une colombe & ſa légereté,*
*On me verroit bientôt chercher dans la retraite*
*Mon repos & ma liberté.*

*Fuyant l'ennemi qui m'inſulte*
*Je me délivrerois des maux que j'ai ſoufferts,*

*Et j'irois loin du monde & de ſon vain tumulte*
*Trouver la paix dans les déſerts.*

Mais pour revenir à notre ſujet, vous devez avoir conçû de ce que je vous ai dit, que pour trouver dans la retraite la félicité qu'elle peut donner, il faut trois choſes; en prendre d'une volonté libre la réſolution, que ce ſoit par un loüable motif & en vûë d'arriver à la perfection de la vertu, & enfin avoir de la conſtance dans l'exécution: c'eſt dans ces trois points que conſiſte la ſource de cette félicité; & ſi l'un des trois manque, bien loin d'en eſperer le repos, ce ne ſera qu'un redoublement de trouble & d'inquiétude d'eſprit.

TIMAGENE.

Vous mettez donc pour la premiere condition la liberté de la réſolution, parce que naturellement avant que de faire une choſe il faut la vouloir.

ARISTIPE.

La volonté doit toûjours préceder l'action, & cette volonté doit proceder d'un principe intérieur qui la rende libre, & non pas d'une violence étrangere qui la rende forcée. Car penſez-vous que les quatre filles que Turanie a contraintes de ſe mettre au rang des Veſta-

les, parce qu'elles faiſoient obſtacle au ſecond mariage qu'elle méditoit; croyez-vous, dis-je, qu'elles goûtent dans leur ſolitude cette paix d'eſprit qui en fait la félicité? Vous imaginez-vous que le jeune Verrina joüiſſe de cette tranquillité, lui dont ſa mere a enveloppé la tête d'un capuchon malgré lui, dans la penſée qu'elle en marieroit plus avantageuſement une fille dont elle eſt idolâtre? Vous perſuadez-vous que le Comte Duc d'Olivarés obligé par un pouvoir ſupérieur, & par les ordres abſolus de ſon Maître, de s'arracher au tumulte de la Cour, & à ſes emplois, pour aller paſſer le reſte de ſes jours dans les délicieux jardins de la plus belle de ſes terres, y joüit avec plaiſir de cette retraite forcée? Non ſans doute, rien ne plaît dans le monde que ce qu'on fait avec liberté, & par le mouvement d'une volonté qui de ſoi-même s'eſt déterminée.

TIMAGENE.

Mais par cette raiſon, il ſembleroit que comme ceux qui ſont liés dans leur retraite n'ont plus cette liberté, ils ne pourroient plus en goûter la félicité.

ARISTIPE.

Vous prenez fort mal ma penſée, parce qu'il ſuffit qu'ils ayent pris ces chaînes

d'une volonté libre. Et ſi dans la ſuite leur félicité eſt interrompuë, ce n'eſt pas par le défaut de cette premiere condition, mais par le défaut de la conſtance, comme je vous l'expliquerai tout-à-l'heure. Ainſi pour être capable de goûter dans cet état forcé toutes les douceurs qu'on peut trouver dans le calme de la retraite, il ſuffit qu'une premiere démarche libre les ait conduits, & qu'ils n'y ſoient point entrés, ou comme les filles de Turanie, ou comme le jeune Verrina. Mais ce n'eſt pas aſſez de s'être porté à la retraite par une volonté libre, il faut que le motif en ſoit bon, & que la vûë en ſoit loüable, comme eſt celle d'y acquerir la vertu, & de s'y perfectionner. Car Glabrion qui ſe retire à ſa maiſon de campagne pour y vivre avec plus de volupté, & dans une plus grande liberté pour ſes plaiſirs, n'a point ce motif qui peut le conduire à la tranquillité de l'ame, & par elle à la félicité.

TIMAGENE.

Par cette raiſon la fille de l'Apoticaire Albert, qui s'eſt voilée de dépit, parce que ſon pere n'a pas voulu lui donner pour mari l'amant dont elle s'étoit entêtée, ne peut donc pas goûter toutes les douceurs de la retraite qu'elle a embraſſée.

ARISTIPE.

C'eſt décider un peu trop vîte ; car comme on ne peut pas lire dans le cœur, on ne peut point ſçavoir qu'elles ont été ſes vûës. Car quoique ce motif paroiſſe peu légitime, il n'eſt pas impoſſible qu'elle l'ait tourné à des vûës qui ſont capables de lui donner la paix de l'eſprit, & la conduire à la perfection de la vertu. Mais je veux vous donner un exemple dont le mauvais ſuccès a juſtifié que le motif ne valoit rien, & que les vûës ne tendoient à rien de vertueux.

TIMAGENE.

Et jugez-vous des choſes par l'évenement ?

ARISTIPE.

On le peut quand il répond aux principes de l'action. Les deux Coſſus freres & agés d'environ vingt ans, trouverent dans la ſucceſſion de leur pere un bien fort médiocre, & comme ils ne le crûrent pas ſuffiſant pour les ſoutenir tous deux dans le monde, ils conclurent de ne le point partager, & de tirer au ſort à qui des deux iroit changer ſes ſouliers en ſandales, pour laiſſer l'autre le maître de tout. La choſe ainſi réſoluë, ils l'exécuterent & tirerent au ſort ; & l'aîné à qui le parti de la retraite échut, s'en alla par

un si beau motif se sacrifier pour son cadet. Mais quel fut l'évenement d'une si admirable vocation? L'aîné n'eut pas plutôt fait ses Vœux que le cadet mourut: & le chagrin ayant pris aussitôt au porteur de sandales, il tenta tout pour être relevé dans les formes de cet engagement précipité; & ne l'ayant pû obtenir, il jetta le froc, & outré de dépit, se chargea l'épaule d'un mousquet, & dès la premiere campagne se fit casser la tête dans une tranchée.

TIMAGENE.

Il est aisé de juger qu'il n'avoit pas tourné à de meilleures vûës le mauvais motif de son action?

ARISTIPE.

Il faut que je vous divertisse du plaisant motif qu'eût un autre pour se jetter dans une retraite. Simplicius avoit eu cinquante mille écus de patrimoine, il les consuma en quatre ans, de la maniere que les jeunes débauchés ont coutume de se ruiner, c'est-à-dire en jeu, en table, & en femmes: & chagrin de se voir abîmé au dernier coup de dés qu'il joüa, il prit querelle avec un homme assez important, mais fou, dont il crût être offensé. Et pour s'en venger, l'ayant épié le lendemain, il le chargea de coups de

bâton, & du méme pas alla ſe jetter dans un Cloître; mais plus ſage que Coſſus, y trouvant pour le reſte de ſes jours ſa ſubſiſtance aſſurée ſur les revenus de la beſace, il n'en ſortit point.

TIMAGENE.

Si la vie dans la retraite a répondu au motif qui la lui a fait embraſſer, je crois qu'elle aura été peu conforme à la regle.

ARISTIPE.

On prétend qu'il s'y eſt fait un plaiſir de ſon devoir, & que l'eſprit & la raiſon ſuppléant au défaut du motif, ſa conduite s'y eſt renduë irreprochable, quoiqu'il y ait toûjours conſervé un peu plus d'enjouëment que l'habit ſemble n'en demander. Et en effet, la ſcene qui lui arriva peu aprés ſa Profeſſion, fut plaiſante, & mérite que je vous la conte. Ce fou dont il avoit régalé les épaules, ne le voyant plus paroître depuis ſon inſulte, crut qu'il étoit allé voyager, & ſe mettant en tête d'en tirer raiſon lui-méme, il ne prit point la voie de la Juſtice, & attendoit toûjours ſon retour. Mais enfin quelques années aprés l'ayant rencontré, & malgré ſa barbe & ſon capuchon l'ayant reconnu dans une maiſon, il voulut l'obliger à un rendez-vous

pour lui faire satisfaction. Mais Simplicius le regardant avec un sourir : Ma retraite, lui dit-il, m'a fait oublier tout ce que j'ai fait dans le monde. Mais cette reponse ne contentant pas l'extravagant, & continuant toûjours à le presser avec un sérieux qui donnoit à rire à la compagnie ; enfin Simplicius lui répondit, qu'il n'avoit qu'à prendre son même habit, & qu'alors s'il vouloit en découdre, ils pourroient à bons coups de ceinture, c'est-à-dire, d'une corde à gros nœuds par le bout, s'escrimer à la Scaramouche, & que c'étoit toute la satisfaction qu'il pouvoit lui offrir dans l'état qu'il avoit embrassé.

TIMAGENE.

Ce trait me persuade que le motif qui l'avoit porté à la retraite, n'empêchoit pas qu'il n'y trouvât le contentement d'esprit qui en fait la félicité.

ARISTIPE.

Je vous ai joint aussi le motif & les vûës ; parce que quand un homme manqueroit dans le motif, c'est-à-dire, dans la cause qui le pousse à la Retraite, comme de quelque endroit que parte le sage, il se fait des voyes pour arriver à la vertu, s'il fait cette retraite dans la vûë de se donner par l'acquisition & par la prati-

que ſincere de cette vertu la félicité de l'ame, les vûës réparent le motif, & il ne laiſſe pas que d'arriver au but qu'il s'eſt propoſé. C'eſt ainſi que Cacobaſile fameux par les irrégularités de ſa vie d'abord trés-débauchée, & puis exemplaire par ſa pieté & ſon auſtérité, enſuite retombé dans un débordement ſuivi de la plus ſenſible des tribulations humaines, & enfin tiré de cet abîme de malheur par les bontés du grand Theodat, il a ouvert les yeux ſur les illuſions qui l'avoient amuſé, & vainqueur de ſes propres foibleſſes, il eſt allé en ſage Philoſophe goûter les plaiſirs ſolides d'une retraite paiſible, tournant à des vûës ſublimes le motif, ou pour mieux dire, la cauſe malheureuſe de ſon heureux changement.

TIMAGENE.

Outre ces deux premieres conditions que vous m'avez expliquées, & dont vous m'avez donné des exemples, il faut encore la derniere qui eſt la conſtance dans l'exécution de ſa réſolution, & c'eſt celle qui me paroît la principale.

ARISTIPE.

Sans doute, & non-ſeulement c'eſt d'elle ſeule que l'on peut connoître la ſincerité des deux autres; mais c'eſt à elle

ſeule à qui le triomphe eſt reſervé. Car il ne ſuffit pas de bien faire, mais il faut perſéverer à bien faire juſqu'à la fin. Un faux pas renverſe en un moment tout le travail qu'on s'eſt donné, & plus on s'étoit déja élevé à la vertu, plus la chûte que l'on fait eſt funeſte. Les couronnes ne ſont pas promiſes à ceux qui courent, mais à ceux qui arrivent au bout de la carriere : ainſi prendre d'une volonté libre la réſolution de chercher la ſageſſe & la vertu dans les douceurs de la retraite, & l'embraſſer dans ces vûës, & enſuite ou par inconſtance, ou par lâcheté, ou par moleſſe retourner en arriere, & abandonner le deſſein au milieu de l'exécution; c'eſt faire comme ces étourdis dont parle le Sage, qui jettent à grands frais les fondemens d'un édifice en élevant de terre une partie, & n'ayant pas de quoi fournir à l'accompliſſement de ce projet, ſe rendent la riſée de ceux qui voyent leur ouvrage imparfait, & perdent leur peine & leur dépenſe.

TIMAGENE.

Mais pourquoi voit-on tant de perſonnes, qui faute de conſtance abandonnent leur entrepriſe, ou qui du moins perdent bientôt cette premiere ferveur qui les animoit?

ARISTIPE.

ARISTIPE.

L'inconſtance qu'ont les hommes dans la poſſeſſion des choſes du monde, vient de l'imperfection de ces mêmes choſes que le deſir nous repréſente toûjours avec des traits chargés, en ſorte que nous ne pouvons les obtenir que nous ne les trouvions moindres que nous ne nous les ſommes figurées. Mais l'inconſtance dans la pourſuite de l'acquiſition de la vertu, vient de notre propre imperfection, c'eſt-à-dire, de la foibleſſe de notre deſir ou de notre erreur, qui ne repréſente point à notre eſprit cette vertu avec tous ſes attraits ; en ſorte que groſſiſſant le travail qu'elle nous doit couter, & diminuant les avantages que nous en retirerons, notre paſſion s'amortit bientôt, & le feu que nous avions pris dans le premier mouvement ſe ralentit, & quelquefois juſqu'à s'éteindre.

TIMAGENE.

Mais quel eſt le moyen le plus facile pour ne point tomber dans cette inconſtance ? ARISTIPE.

C'eſt de ſe repréſenter toûjours la vertu dans toute ſa beauté, & ſes avantages dans toute leur étenduë ; regarder comme un plaiſir le travail qui nous y conduit ; réflechir ſans ceſſe ſur la difference

de l'état déplorable du vicieux toûjours ſuivi de trouble & d'inquiétude, & de l'état tranquile du vertueux, qui maître de ſes paſſions & de ſoi-même, joüit de la paix de l'ame, qui eſt le comble des plaiſirs ſolides, & par ces heureuſes réflexions réveiller perpétuellement l'ardeur de ſon deſir. C'eſt-là le moyen de perſévérer avec conſtance dans la pourſuite de la vertu, & dans la retraite où l'on s'eſt propoſé de la trouver.

TIMAGENE.

Mais n'eſt-ce point auſſi que l'on prend quelquefois du dégoût pour la vertu?

ARISTIPE.

L'on ne peut jamais prendre de dégoût pour la vertu; mais un eſprit foible prend ſouvent du dégoût des peines qu'il faut ſe donner pour l'acquerir. Le bien connu pour un bien eſt toûjours aimé: or, il n'y a perſonne, & même parmi les ſcélérats, qui ne demeure d'accord que la vertu eſt un bien, & qui même ne ſouhaite de la poſſéder. Mais les lâches mettent en balance le bien d'un côté, & de l'autre le mal qu'ils ſe repréſentent dans les peines qui peuvent y conduire; de ſorte qu'effrayés du travail, & ne donnant pas à la récompenſe de ces

peines le prix qu'elle mérite, le dégoût de ce qui les effraye l'emporte sur l'attrait de ce qui en doit être le but.

TIMAGENE.

Ce que vous dites me paroît très-juste, & je conçois très-bien que l'on ne se refroidit que par le dégoût du travail.

ARISTIPE.

Comme nous ne voyons plus à présent de ces retraites austeres qui peuploient autrefois de Solitaires & d'Anachorettes les déserts de l'Egypte, il est inutile de vous en parler, & ce que je vous en dirois ne pourroit vous apporter aucun profit. Mais il faut vous faire remarquer qu'il y a de deux sortes de retraites ; l'une qui n'ôte point la liberté, & l'autre dans laquelle cette liberté est immolée à la conduite d'un autre. La premiere est celle qu'ont pratiquée plusieurs anciens Philosophes de l'antiquité, Anaxagore, Démocrite, Epicure, Pythagore, & une infinité d'autres qui les ont imités dans ce détachement des choses de la terre, se dépoüillant de tout hors de la liberté, & de ce qu'ils jugeoient nécessaire pour subsister. Et l'autre qu'ont inventée ceux qui cherchant un plus grand épurement dans l'entiere

abnégation d'eux-mêmes, ne ſe ſont rien réſervés pour s'abandonner plus abſolument à la Providence, & ſe ſont privés de leur liberté pour s'attacher plus librement à la méditation des choſes ſublimes, & marcher plus ſûrement ſous une conduite ſuperieure; & de ces dernieres il y en a de deux ſortes; l'une qui prive entiérement du commerce du monde; & l'autre qui mêle à ce commerce ceux qui l'ont embraſſée.

TIMAGENE.

Et à laquelle de toutes ces retraites donnez-vous l'avantage?

ARISTIPE.

Il faut vous faire la peinture de toutes les trois, & vous en donner des exemples, ſur leſquels vous pourrez vous-même juger des divers avantages de ces différentes conditions, & en décider ſuivant votre inclination. La retraite dans laquelle on ne ſe dépoüille point de ſa liberté; ni du néceſſaire abſolu pour la ſubſiſtance, me paroît pouvoir être nommée la quinteſſence d'une prudence humaine, qui ſçait ſéparer les roſes des épines, & ſe débarraſſant de tout ce qui fait le chagrin de la vie civile, en retient toutes les douceurs.

TIMAGENE.

Ce premier crayon que vous en faites, m'en donne déja une idée fort avantageuſe.

ARISTIPE.

En effet, qu'y a-t-il de plus doux dans la vie que de la paſſer comme fit le ſage & vertueux Epicure dans ſes jardins, malgré toutes les fauſſes idées que la dépravation de ſes faux ſectateurs a imprimées. Ce Philoſophe fut un homme d'une vertu accomplie, d'une probité conſommée, d'une ſageſſe profonde, d'une admirable tempérance ſur tous les plaiſirs, d'un eſprit élevé, aimant la ſcience, & profeſſant publiquement la Philoſophie, non pas pour en tirer ni du profit, ni de la vanité, mais pour inſtruire la jeuneſſe à la vertu. Il étoit né riche & de qualité, & il ne tint qu'à lui de remplir toutes les principales Magiſtratures qu'on lui offrit. Mais préferant la contemplation de la ſageſſe, & la pratique de la vertu à toutes ces vanités qui ſont toûjours accompagnées de ſoins & d'inquiétudes, il ſe retira dans un jardin qu'il avoit hors de la Ville : & là en ſe promenant dans ſes allées, ou aſſis ſous ſes berceaux, ou aux bords d'une fontaine, il inſtruiſoit un nombre prodigieux de diſciples, à cher-

cher dans la tranquillité de l'ame la félicité de la vie, & acquerir cette tranquillité par la victoire sur leurs passions, & par une tempérance dont il leur donnoit l'exemple, puisqu'il ne les nourrissoit tous que comme lui, d'eau, de pain & de légumes. Heureux si avec cette sagesse il eût connu l'Etre éternel, & que cette passion qu'il avoit pour mettre la béatitude dans le repos de l'esprit, ne lui eût point fait prendre le travers d'ôter à Dieu sa providence, de crainte qu'elle ne troublât sa félicité.

TIMAGENE.

Il me semble qu'il faut plûtôt plaindre que blâmer ces Philosophes, s'ils n'ont pas connu l'Etre éternel, puisque cette connoissance ne leur étoit pas révélée, & que l'esprit humain est trop foible pour y atteindre avec ses propres lumiéres.

ARISTIPE.

Quoi qu'il en soit, sans entrer dans la considération de ses sentimens à l'égard de l'Auteur de la Nature, avoüons qu'il avoit trouvé le véritable secret de la félicité humaine, qui est d'affranchir son esprit de l'embarras des travaux publics, des procès, des querelles, des calomnies, des médisances, des iniquités, des

uſures, des fraudes, des gains illicites, du ſoin d'amaſſer & de conſerver des biens qui ne valent pas l'application qu'on leur donne; & enfin de tout ce qui fait le tumulte & l'inquiétude de la vie. Or, dans celle qu'il embraſſa, il ſe délivra de toutes ces peſtes nées pour affliger le genre humain, par les ſoucis & les chagrins qui les accompagnent. Qu'on eſt donc heureux lorſque mieux éclairé qu'il ne l'étoit touchant la Divinité, on l'imite dans la retraite paiſible qu'on trouve dans une ſolitude, où l'on puiſſe, comme le ſage Febutius, méditer en repos, & ſur les grandeurs du Maître ſouverain de la nature, & ſur les foibleſſes des hommes, & ſur les vanités qui les amuſent; où l'on puiſſe épurer ſon cœur, en arracher les ronces & les épines, & dégagé des paſſions, ne penſer qu'à ſe rendre tous les jours plus tranquile & plus vertueux.

TIMAGENE.

Que vous me donnez une forte envie de goûter un jour ce repos! Et que cette vie douce & tranquille que Febutius menoit dans ſon agréable retraite des Camaldules, me paroît infiniment préférable à celle qu'on traîne languiſſamment

au milieu des grandeurs dont ſouvent le poids opprime la vertu !

ARISTIPE.

Tout le monde ne peut pas arriver au degré de ſa retraite ; mais qu'on eſt heureux lorſqu'on en peut trouver une telle que la ſouhaitoit Horace, dans un coin de terre, où un petit bois puiſſe fournir de l'ombre, & une fontaine de l'eau fraîche & un gaſon ! Et n'eſt-ce pas ce que vous avez lû dans une Epître morale que j'envoyai une fois à Damis l'un de mes meilleurs amis, lorſqu'avant la longue & furieuſe tempête, dont je me ſuis vû agité, je méditois de me mettre en état d'aller goûter les douceurs de cette vie tranquille.

TIMAGENE.

Si vous vous ſouvenez de quelques endroits de cette Epître qui conviennent au ſujet, faites-moi, je vous ſupplie, le plaiſir de me les répéter.

ARISTIPE.

Je le veux bien, écoutez-en quelques traits.

*Des vapeurs de l'eſpoir, quoi ! toûjours enyvré,*
*Aux caprices du ſort je me verrai livré,*
*Toûjours dans la tourmente, & d'une ame rebelle*
*Mépriſant la raiſon dont la voix me rappelle ?*
*Non, ceſſons de former d'ambitieux ſouhaits*

Dans

*Dans un petit recoin allons chercher la paix,*
*Allons ſous des ormeaux loin de toute menace*
*Goûtant les vrais plaiſirs que nous décrit Horace,*
*Paſſer tranquillement dans ces lieux ſouhaités*
*Près du feu les Hyvers, à l'ombre les Etés.*
*C'eſt-là que peu connu du Miniſtre & du Maître*
*On cherche uniquement ſoi-même à ſe connoître,*
*Et ne rendant qu'à ſoi compte de ſon loiſir*
*D'une liberté pure on fait tout ſon plaiſir.*
*L'eſprit toûjours raſſis & content de ſoi-même,*
*On y fait ce qu'on veut, on y voit ce qu'on aime,*
*Un Lucrece à la main, on en défend l'accès*
*Aux intrigues de Cour, aux ſoucis, aux procès.*
*Par tout on voit regner l'innocente nature,*
*Le vin s'y verſe net, on y boit l'onde pure,*
*Rien n'y trompe le goût, & les ſobres feſtins*
*S'y font à peu de frais du tribut des jardins.*
*Mais de ſes paſſions ſur-tout l'ame épurée*
*Y cherche vers les Cieux une route aſſûrée;*
*Sans deſirs, ſans beſoins regarde avec mépris*
*Tout ce qui des mortels ſéduit les vains eſprits,*
*Et dans un calme heureux à l'abri des orages*
*Contemple l'ouvrier dans ſes parfaits ouvrages.*

Ce n'eſt-là, mon fils, qu'un petit crayon des douceurs qu'un eſprit véritablement détaché des chimeres du monde, peut goûter dans le calme d'une retraite de cette nature, dans laquelle ou-

tre la liberté que l'on ſe conſerve avec la ſûreté du peu qui eſt néceſſaire à la nature pour une vie ſobre & tempérante, on ſe voit maître de ſoi-même par l'anéantiſſement de ſes deſirs, par la fuite des lâches voluptés, & par la victoire ſur ſes paſſions.

TIMAGENE.

Ayez la bonté de me faire maintenant la peinture de cette autre maniere de retraite qui ôte la liberté, & qui par un renoncement général à tous les biens du monde, s'abandonne entierement à la Providence.

ARISTIPE.

Je vous ai dit qu'il y en avoit de deux ſortes, dont les uns attachés à la vie active exercent leur vocation dans le commerce du monde, comme de ſages Médecins obligés de converſer avec les malades, & les autres plus attachés à la vie purement contemplative, ſe privent entiérement de ce commerce, comme contagieux à la foibleſſe de l'eſprit humain. Si la premiere retraite dont je vous ai parlé eſt l'ouvrage de la prudence humaine, cette autre ne peut rien valoir qu'elle ne ſoit le pur effet d'un attrait ſupérieur & divin, dont l'impreſſion agiſſant avec force ſur une ame humble

& ſoumiſe, la porte à mépriſer juſqu'à ſa propre liberté, qui eſt la choſe du monde la plus précieuſe, & à la ſacrifier au deſir de ſe réünir à l'Etre éternel dont elle eſt émanée, & de s'y réünir dès cette vie par la contemplation de cet Etre, & dans l'autre par la poſſeſſion. Ce qui eſt la véritable félicité, bien différente de celle que les Philoſophes privés des lumiéres révélées mettoient dans la ſimple poſſeſſion des vertus morales, & dans leur pratique.

TIMAGENE.

Ainſi cette retraite a par ſon principe un très-grand avantage ſur celle qui n'eſt que l'effet d'une prudence humaine, quoique l'une & l'autre tende à la même félicité.

ARISTIPE.

Comme l'action prend ſon mérite de la fin à laquelle elle tend plus que de ſon principe ; & que ce mérite eſt plus ou moins grand ſuivant la maniere dont on ſe conduit pour arriver à cette fin : il faut juger de ces retraites par leur ſuccès. Il eſt conſtant que celle qui ſacrifie la liberté eſt plus entiere, plus noble, & plus parfaite, lorſqu'une perſévérance conſtante en fait le couronnement. Mais par un certain reſſort intérieur que la

nature a mis dans le cœur de l'homme : il arrive souvent que ce qui devient forcé perd sa propre force, & que la ferveur de l'aspirant s'attiédit dès qu'il est arrivé à l'état après lequel il soupiroit. L'arc se détend à force de décocher des fléches ; & soit que l'habitude diminuë la sensibilité, ou que l'ame immortelle qui est un feu dont le mouvement est perpétuel, ait peine à se fixer : on ne voit que trop d'exemples d'instance, & de refroidissement ; & la contagion du monde est si maligne qu'elle se communique quelquefois au Médecin.

TIMAGENE.

Sur ce principe vous préféreriez donc la retraite qui sépare entiérement du commerce du monde celui qui veut l'abandonner, à celle qui par cette communication, l'expose à la dissipation.

ARISTIPE.

Ces différens états ont chacun leur mérite & leur avantage particulier, comme les différentes fleurs d'un parterre. Mais il me paroît que ceux qui sont mêlés au commerce des hommes, sont plus utiles aux autres & moins utiles à eux-mêmes, au lieu que ceux qui en sont entiérement séparés s'en trouvent

beaucoup mieux pour eux-mêmes, tandis que les autres en reçoivent moins d'utilité. Et en effet, plus l'eſprit eſt dégagé de la matiére, plus il eſt capable d'épurement : & l'eau renfermée dans un pot couvert reçoit moins d'ordures, que celle qui eſt expoſée à l'air.

TIMAGENE.

C'eſt-à-dire, qu'il eſt difficile que la contagion du commerce du monde n'inſpire de la froideur, en embarraſſant l'eſprit d'idées terreſtres qui le font languir.

ARISTIPE.

Un homme peut-il éviter le vent s'il ſe place ſur le haut d'une montagne où il ſouffle de tous les côtés ? Et ſe dérobe-t-on bien aux attaches de la terre, en s'embarraſſant de toutes les intrigues du monde ? L'homme qui doit tout donner à l'eſprit, reçoit de dangereuſes impreſſions des applications qu'il donne aux choſes temporelles : mais en récompenſe croyez que cette vie active l'emporte ſur la ſimple contemplative ; quand le lis peut conſerver ſa blancheur au milieu des épines, & que le Médecin impénétrable aux atteintes de la corruption, travaille avec chaleur & avec fruit à la guériſon des malades. Quand Burdelius

avec autant de zéle qu'il a d'éloquence & de profonde capacité, n'ouvre pas moins le chemin du Ciel par ſes inſtructions inimitables, qu'il l'applanit par l'exemple d'une vie intégre ; quand Theramene dans le Tribunal ſacré porte le doigt à la véritable ulcere d'un cœur humilié à ſes pieds ; que doux & ſévére tout enſemble, on le voit en même-tems en couper la gangréne avec le ciſeau impitoyable des ſaintes terreurs qu'inſpirent ſes menaces, & relever par d'heureuſes conſolations les deſirs qu'il a de ſa guériſon, & l'eſpoir qu'il lui en donne : quand Vigilius ſort des ombres de ſa Cellule, pour travailler à rendre la paix à des familles diviſées ; que diſſipant les faux ombrages de Criſpus, & ramenant à la regle l'eſprit jeune & coquet de ſa femme, ſes ſages conſeils mettent fin à un divorce qui les ruïne ; que réduiſant le fils évaporé de Polemon au reſpect qu'il doit à ſon pere, & le pere aux tendreſſes qu'il doit à ſon fils, il les réünit malgré tous les obſtacles qu'y apportent ceux qui profitent de leur diviſion ; & qu'arrachant de l'eſprit des deux Craſſus cette haine cruelle que l'intérêt avoit fait naître entre ces deux freres, il termine par un embraſſement ſincere tous leurs

procès : croyez que cet état de retraite qui laiſſe un ſage vertueux dans le commerce des hommes, lui donne non ſeulement toute la paix de l'eſprit qu'il en doit attendre, mais l'éleve au-deſſus de la condition humaine, & qu'on ne peut avoir pour lui une vénération trop profonde.

TIMAGENE.

De ſorte que ſuivant ce principe, celui qui exerce cette vie active ſans tomber dans la corruption par la communication du ſiécle, vous paroît au-deſſus de celui qui dans ſa retraite ſe réduit à la ſeule contemplation.

ARISTIPE.

Comme la victoire eſt glorieuſe à proportion des périls que l'on a courus dans le combat, & des travaux qu'on a eſſuyés pour la remporter ; il eſt conſtant que cette vie active étant beaucoup plus dangereuſe que l'autre, elle mérite plus de loüange : mais en revanche la retraite pure contemplative donne dans ſon heureuſe tranquillité un contentement infiniment plus doux. Et puiſque le calme de l'ame eſt la ſource de la vraie félicité, & de la plus parfaite union de cette ame avec Dieu : celui qui dès ce monde ne connoît plus le monde ; qui n'a d'eſprit

que pour l'attacher à la contemplation des merveilles continuelles que cet Etre opere dans ſon cœur, qui n'eſt détourné de cette application par aucune idée terreſtre ; qui ſans diſſipation eſt toûjours dans ſon recueillement intérieur ; qui dans ces momens heureux d'une vive union du néant au tout, ſent d'ineffables plaiſirs ſpirituels auſquels ni la langue, ni les levres, ni les ſens n'ont aucune part, & qui ſe reſſentent mieux qu'ils ne s'expriment.

TIMAGENE.

Et les uns & les autres ſont bienheureux d'avoir pû par une grande victoire ſur eux-mêmes, renoncer à tout ce qui fait l'attachement des ambitieux, des avares, & des ſenſuels. Et je vois bien que de quelque nature que ſoit la retraite qu'on embraſſe, elle eſt toûjours la ſource de la tranquillité de l'ame, & par conſéquent de la félicité.

ARISTIPE.

La chercher comme un port à ſe mettre à couvert des tempêtes qu'on a eſſuyées : c'eſt ſans doute une action de ſageſſe très-grande ; mais elle eſt d'un héros lorſqu'on ſacrifie juſqu'à ſa proſperité humaine à cette félicité : il en eſt des vanités & des grandeurs mondaines à l'égard

gard de ce repos, comme d'un miſerable grain d'orge en comparaiſon de la plus belle pierre précieuſe. Cependant combien en trouve-t-on, qui ne ſçachant pas le prix de cette pierre, lui préférent ce grain d'orge pourri dans le fumier ! Et c'eſt ce que le boſſu Phrygien nous a ſi bien expliqué dans la premiere de ſes Fables, que j'ai choiſie pour la derniere de celles que j'ai ſemées dans nos Entretiens. En effet, parce que le cocq qu'il introduit ignore la valeur de la pierre précieuſe, & qu'il n'a pas l'eſprit de s'en ſervir, il l'abandonne pour grater ſon fumier & y recüeillir des grains pourris : n'eſt-ce pas la figure de ces eſprits aveugles, qui ne connoiſſant pas ce que vaut le repos de l'ame, & quel tréſor c'eſt de le rencontrer, laiſſent la richeſſe ſolide de ce joyau, & paſſent leurs vies à grater un fumier, c'eſt-à-dire, à s'attacher aux choſes de la terre & à des biens périſſables, ſans élever leur ame au deſir de la vraie félicité.

TIMAGENE.

J'écouterai cette Fable avec autant de plaiſir, que j'en ai reçû de toutes celles que vous avez mélées à vos Entretiens.

ARISTIPE.

Vous n'en recevrez pas, je crois,

moins de plaisir & d'utilité. Ecoutez, la voici tournée à ma maniere.

## FABLE.

### *Du Cocq & du Diamant.*

FOIBLES & terrestres esprits,
Accoutumés d'être nourris
Ou de bagatelle ou d'ordure :
Esclaves des plaisirs, qui pour votre pâture
Allez dans le fumier grater des grains pourris,
C'est en vain qu'à vos yeux un Philosophe étale
Les sévéres leçons d'une austere morale,
L'attrait de la Vertu ne sçauroit vous toucher :
La Siréne attachée à chercher votre perte
Fredonne-t-elle un air ? votre oreille est ouverte ;
Minerve parle-t-elle ? on vous la voit boucher.
Des faux attraits d'un bien passager, périssable,
L'homme du monde est entêté,
Mais le solide & le durable,
Qui conduit pour toûjours à la félicité,
Est avec mépris rejetté.
Mortels, c'est une vérité
Qu'on va vous peindre en cette Fable.

UNE Bourgeoiſe à vieux attraits
Voulant à cinquante ans faire encore la belle,
Prenoit tous les matins du boüillon pleine écuelle,
Après midi cliſtere, & le ſoir deux œufs frais,
Et pour n'en point manquer entretenoit exprès
Poulailler bien garni de fecondes Poulettes,
Et Cocq qui ſur ſes pieds ſuperbement planté,
Bien chauſſé d'éperons, bien barbé, bien crêté,
Partageoit entre ces Coquettes
Qui le careſſoient tour-à-tour
Et ſes bienfaits & ſon amour.
C'étoit un Cocq poupin, galand, d'un beau plumage,
Plus coquet qu'un Abbé qui fait apprentiſſage
Chez la bonne Dame *Doucet*.
En boutique où tout rit, mere, fille, ſoubrette,
Abbé qui fait du tems un emploi fort diſcret,
Et qui dit tous les jours, pour Bréviaire complet,
Ses Matines à la toilette,
Et ſes Vépres au cabaret.
Tout l'emploi de ce Cocq étoit que dès l'aurore
Il chantoit ſans aucun ſouci,
Puis levé careſſoit celle-là, celle-ci,
Coquetoit tantôt l'une & tantôt l'autre encore;
Et las enfin de badiner,
Le plaiſir le plus doux de ce Sardanapale

Etoit d'aller grater le fumier le plus ſale,
Pour y chercher dequoi diner.
Or, un jour en gratant, ſous ſa pate il rencontre
Un Diamant plus gros dix fois
Qu'un riche Partiſan n'en porte dans ſes doigts,
Ou que celui que Daphnis montre
Quand tirant trente fois en une heure ſes gans,
Il en fait pétiller les feux étincelans.
Si peu que l'animal à crête
Eût été moins qu'il n'étoit bête,
Heureux de trouver ce tréſor,
Il en eût fait un bon uſage,
Changé le Diamant en or,
Et cet or en bon grain à profit de ménage:
Mais le ſot qui moins qu'Alvarés
Connoiſſoit la valeur d'une pierre ſi nette;
Fi, dit-il, & d'un coup de pate la rejette,
Puis gobe un grain pourri qu'il trouve tout auprès.
Combien dans le ſiécle où nous ſommes
Tous les jours ſe trouve-t-il d'hommes
D'ame baſſe & d'eſprit tortu,
Qui plus fous que ce Cocq qui cherchoit ſa pâture,
S'attachent au fumier, & préférent l'ordure
A la précieuſe vertu?

*Fin de l'Ecole du Monde.*